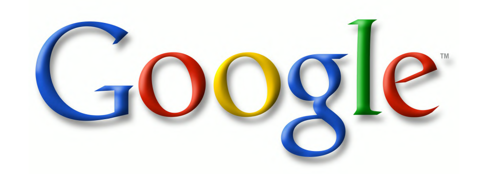


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

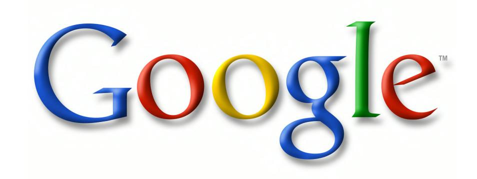
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

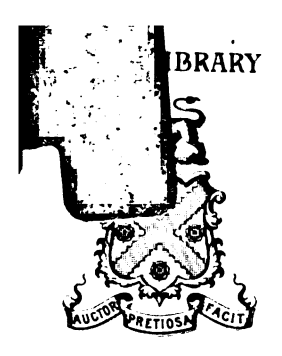
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

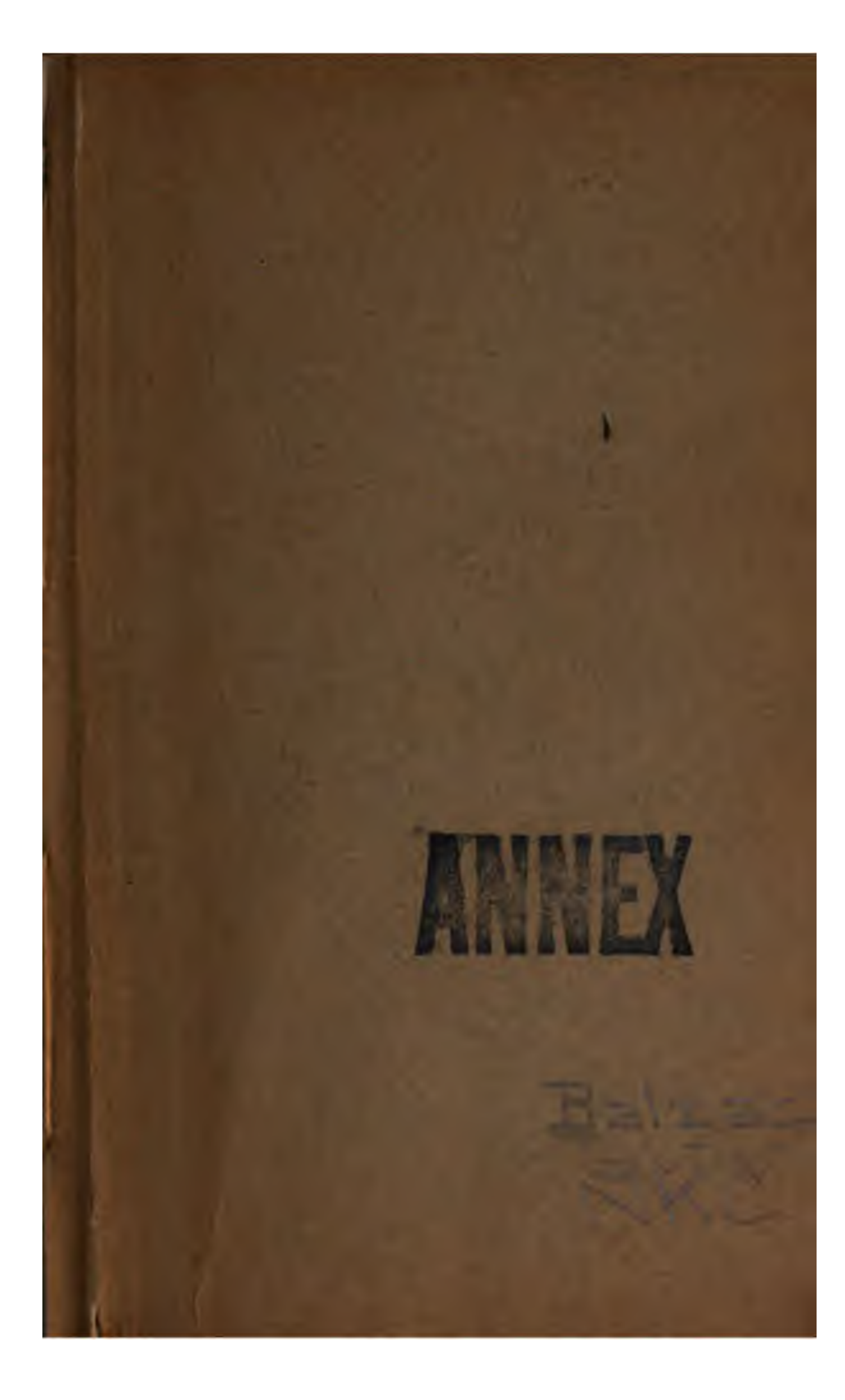
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Astoin Collection.
Presented in 1884.




ANNEX

Alençon. — Typ. de Poulet-Malassis et De Broise



Delâtre Imp. Paris.

MALASSIS ET DE BROISE ÉDITEURS

HONORÉ DE BALZAC

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE, AVEC UN PORTRAIT
GRAVÉ A L'EAU-FORTE

PAR

E. HÉDOUIN



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1859

Traduction et reproduction réservées



Hedouin sc. Delâtre Imp. Paris.

... MALASSIS ET DE BROISE, ÉDITEURS

HONORÉ DE BALZAC

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE, AVEC UN PORTRAIT
GRAVÉ A L'EAU-FORTE

PAR

E. HÉDOUIN



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1859

Traduction et reproduction réservées



Hedouin sc. Delâtre Imp. Paris.

POULET MALASSIS ET DE BROISE, EDITEURS.

HONORÉ DE BALZAC

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE, AVEC UN PORTRAIT
GRAVÉ A L'EAU-FORTE

PAR

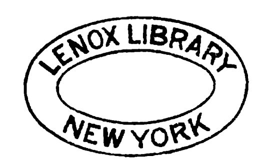
E. HÉDOUIN



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1859

Traduction et reproduction réservées


LENOX LIBRARY
NEW YORK



HONORÉ DE BALZAC

—

Vers 1835, nous habitions deux petites chambres dans l'impasse du Doyenné, à la place à peu près qu'occupe aujourd'hui le pavillon Mollien. Quoique situé au centre de Paris, en face des Tuileries, à deux pas du Louvre, l'endroit était désert et sauvage, et il fallait certes de la persistance pour nous y découvrir. Cependant un matin nous vîmes un jeune homme aux façons

distinguées, à l'air cordial et spirituel, franchir notre seuil en s'excusant de s'introduire lui-même ; c'était Jules Sandeau : il venait nous recruter de la part de Balzac pour la *Chronique de Paris*, un journal hebdomadaire dont on a sans doute gardé le souvenir, mais qui ne réussit pas pécuniairement comme il le méritait. Balzac, nous dit Sandeau, avait lu *Mademoiselle de Maupin*, tout récemment parue alors, et il en avait fort admiré le style ; aussi désirait-il assurer notre collaboration à la feuille qu'il patronait et dirigeait. Un rendez-vous fut pris pour nous mettre en rapport, et de ce jour date entre nous une amitié que la mort seule rompit.

Si nous avons raconté cette anecdote, ce n'est pas parce qu'elle est flatteuse pour nous, mais parce qu'elle honore Balzac, qui, déjà illustre, faisait chercher un jeune écrivain obscur débutant d'hier et l'associait à ses tra-

vaux sur un pied de camaraderie et d'égalité parfaites. En ce temps, il est vrai, Balzac n'était pas encore l'auteur de la *Comédie humaine*, mais il avait fait, outre plusieurs nouvelles, la *Physiologie du Mariage*, la *Peau de chagrin*, *Louis Lambert*, *Seraphita*, *Eugénie Grandet*, l'*Histoire des Treize*, le *Médecin de Campagne*, le *Père Goriot*, c'est-à-dire, en temps ordinaire, de quoi fonder cinq ou six réputations. Sa gloire naissante, renforcée chaque mois de nouveaux rayons, brillait de toutes les splendeurs de l'aurore; et certes il fallait un vif éclat pour luire sur le ciel où éclataient à la fois Lamartine, Victor Hugo, de Vigny, de Musset, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Mérimée, George Sand, et tant d'autres encore; mais à aucune époque de sa vie Balzac ne se posa en Grand Lama littéraire, et il fut toujours bon compagnon; il avait de l'orgueil, mais était entièrement dénué de vanité.

Il demeurait en ce temps-là au bout du Luxembourg, près de l'Observatoire, dans une petite rue peu fréquentée baptisée du nom de Cassini, sans doute à cause du voisinage astronomique. Sur le mur du jardin qui en occupait presque tout un côté, et au bout duquel se trouvait le pavillon habité par Balzac, on lisait : *Labsolu, marchand de briques*. Cette enseigne bizarre, qui subsiste encore, si nous ne nous trompons, nous frappa beaucoup ; la *Recherche de l'Absolu* n'eut peut-être pas d'autre point de départ. Ce nom fatidique a probablement suggéré à l'auteur l'idée de Balthasar Claës au pourchas de son rêve impossible.

Quand nous le vîmes pour la première fois, Balzac, plus âgé d'un an que le siècle, avait environ trente-six ans, et sa physionomie était de celles qu'on n'oublie plus. En sa présence, la phrase de Shakspeare sur César vous revenait à la mémoire : « Devant lui, la nature pouvait se

lever hardiment et dire à l'univers : C'est là un homme! »

Le cœur nous battait fort, car jamais nous n'avons abordé sans tremblement un maître de la pensée, et tous les discours que nous avions préparés en chemin nous restèrent à la gorge pour ne laisser passer qu'une phrase stupide équivalant à celle-ci : Il fait aujourd'hui une belle température. Henri Heine, lorsqu'il alla visiter Gœthe, ne trouva non plus autre chose à dire, sinon que les prunes tombées des arbres sur la route d'Iéna à Weimar étaient excellentes contre la soif, ce qui fit doucement rire le Jupiter de la poésie allemande. Balzac, qui vit notre embarras, nous eut bientôt mis à l'aise, et pendant le déjeuner le sang-froid nous revint assez pour l'examiner en détail.

Il portait dès lors, en guise de robe de chambre, ce froc de cachemire ou de flanelle

blanche retenu à la ceinture par une cordelière, dans lequel, quelque temps plus tard, il se fit peindre par Louis Boulanger. Quelle fantaisie l'avait poussé à choisir, de préférence à un autre, ce costume qu'il ne quitta jamais? nous l'ignorons, peut-être symbolisait-il à ses yeux la vie claustrale à laquelle le condamnaient ses labeurs, et, bénédictin du roman, en avait-il pris la robe? Toujours est-il que ce froc blanc lui séyait à merveille. Il se vantait, en nous montrant ses manches intactes, de n'en avoir jamais altéré la pureté par la moindre tache d'encre, « car, disait-il, le vrai littérateur doit être propre dans son travail. »

Son froc rejeté en arrière laissait à découvert son col d'athlète ou de taureau, rond comme un tronçon de colonne, sans muscles apparents et d'une blancheur satinée qui contrastait avec le ton plus coloré de la face. A cette époque, Balzac, dans toute la force de l'âge, présentait

les signes d'une santé violente peu en harmonie avec les pâleurs et les verdeurs romantiques à la mode. Son pur sang tourangeau fouettait ses joues pleines d'une pourpre vivace et colorait chaudement ses bonnes lèvres épaisses et sinueuses, faciles au rire; de légères moustaches et une mouche en accentuaient les contours sans les cacher; le nez, carré du bout, partagé en deux lobes, coupé de narines bien ouvertes, avait un caractère tout à fait original et particulier; aussi Balzac, en posant pour son buste, le recommandait-il à David d'Angers: « Prenez garde à mon nez; — mon nez c'est un monde! — » Le front était beau, vaste, noble, sensiblement plus blanc que le masque, sans autre pli qu'un sillon perpendiculaire à la racine du nez; les protubérances de la mémoire des lieux formaient une saillie très-prononcée au-dessus des arcades sourcilières; les cheveux abondants, longs, durs et noirs, se rebrous-

saient en arrière comme une crinière léonine. Quant aux yeux, il n'en exista jamais de pareils. Ils avaient une vie, une lumière, un magnétisme inconcevables. Malgré les veilles de chaque nuit, la sclérotique en était pure, limpide, bleuâtre, comme celle d'un enfant ou d'une vierge, et enchâssait deux diamants noirs qu'éclairaient par instants de riches reflets d'or: c'étaient des yeux à faire baisser la prunelle aux aigles, à lire à travers les murs et les poitrines, à foudroyer une bête fauve furieuse, des yeux de souverain, de voyant, de dompteur.

Madame E. de Girardin, dans son roman intitulé la *Canne de M. de Balzac,* parle de ces yeux éclatants:

« Tancrède aperçut alors, au front de cette sorte de massue, des turquoises, de l'or, des ciselures merveilleuses; et derrière tout cela de grands yeux noirs plus brillants que les pierreries. »

Ces yeux extraordinaires, dès qu'on avait rencontré leur regard, empêchaient de remarquer ce que les autres traits pouvaient présenter de trivial ou d'irrégulier.

L'expression habituelle de la figure était une sorte d'hilarité puissante, de joie rabelaisienne et monacale — le froc contribuait sans doute à faire naître cette idée — qui vous faisaient penser à frère Jean des Entommeures, mais agrandi et relevé par un esprit de premier ordre.

Selon son habitude, Balzac s'était levé à minuit et avait travaillé jusqu'à notre arrivée. Ses traits n'accusaient cependant aucune fatigue, à part une légère couche de bistre sous les paupières, et il fut pendant tout le déjeuner d'une gaieté folle. Peu à peu la conversation dériva vers la littérature, et il se plaignit de l'énorme difficulté de la langue française. Le style le préoccupait beaucoup, et il croyait sin-

cèrement n'en pas avoir. Il est vrai qu'alors on lui refusait généralement cette qualité. L'école de Hugo, amoureuse du XVIe siècle et du moyen-âge, savante en coupes, en rhythmes, en structures, en périodes, riche de mots, brisée à la prose par la gymnastique du vers, opérant d'ailleurs d'après un maître aux procédés certains, ne faisait cas que de ce qui était *bien écrit*, c'est-à-dire travaillé et monté de ton outre mesure, et trouvait de plus la représentation des mœurs modernes inutile, bourgeoise et manquant de lyrisme. Balzac, malgré la vogue dont il commençait à jouir dans le public, n'était donc pas admis parmi les dieux du romantisme, et il le savait. Tout en dévorant ses livres, on ne s'arrêtait pas à leur côté sérieux, et même pour ses admirateurs, il resta longtemps — le plus fécond de nos romanciers, — et pas autre chose; — cela surprend aujourd'hui, mais nous pouvons répondre de la

vérité de notre assertion. Aussi se donnait-il un mal horrible afin d'arriver au style, et, dans son souci de correction, consultait-il des gens qui lui étaient cent fois inférieurs. Il avait, disait-il, avant de rien signer, écrit, sous différents pseudonymes (Horace de Saint-Aubin, L. de Viellerglé, etc.), une centaine de volumes « pour se délier la main. » Cependant il possédait déjà sa forme sans en avoir la conscience.

Mais revenons à notre déjeuner. Tout en causant, Balzac jouait avec son couteau ou sa fourchette, et nous remarquâmes ses mains qui étaient d'une beauté rare, de vraies mains de prélat, blanches, aux doigts menus et potelés, aux ongles roses et brillants ; il en avait la coquetterie et souriait de plaisir quand on les regardait. Il y attachait un sens de race et d'aristocratie. Lord Byron dit, dans une note, avec une visible satisfaction, qu'Ali-Pacha lui fit compliment de la petitesse de son oreille,

et en inféra qu'il était bon gentilhomme. Une semblable remarque sur ses mains eût également flatté Balzac, et plus que l'éloge d'un de ses livres. Il avait même une sorte de prévention contre ceux dont les extrémités manquaient de finesse. Le repas était assez délicat; un pâté de foie gras y figurait, mais c'était une dérogation à sa frugalité habituelle, comme il le fit remarquer en riant, et pour « cette solennité » il avait emprunté des couverts d'argent à son libraire !

Nous nous retirâmes après avoir promis des articles pour la *Chronique de Paris*, où parurent le *Tour en Belgique*, la *Morte amoureuse*, la *Chaîne d'Or*, et autres travaux littéraires. Charles de Bernard, appelé aussi par Balzac, y fit la *Femme de Quarante Ans*, la *Rose jaune*, et quelques nouvelles recueillies depuis en volumes. Balzac, comme on sait, avait inventé la femme de trente ans; son imitateur ajouta deux

lustres à cet âge déjà vénérable, et son héroïne n'en obtint pas moins de succès.

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un peu et donnons quelques détails sur la vie de Balzac antérieurement à notre connaissance avec lui. Nos autorités seront madame de Surville, sa sœur, et lui-même.

Balzac naquit à Tours, le 16 mai 1799, le jour de la fête de saint Honoré dont on lui donna le nom, qui parut bien sonnant et de bon augure. Le petit Honoré ne fut pas un enfant prodige; il n'annonça pas prématurément qu'il ferait la *Comédie humaine*. C'était un garçon frais, vermeil, bien portant, joueur, aux yeux brillants et doux, mais que rien ne distinguait des autres, du moins à des regards peu attentifs. A sept ans, au sortir d'un externat de Tours, on le mit au collége de Vendôme, tenu par des Oratoriens, où il passa pour un élève très-médiocre.

La première partie de *Louis Lambert* contient, sur ce temps de la vie de Balzac, de curieux renseignements. Dédoublant sa personnalité, il s'y peint comme ancien condisciple de Louis Lambert, tantôt parlant en son nom, et tantôt prêtant ses propres sentiments à ce personnage imaginaire, mais pourtant très-réel, puisqu'il est une sorte d'objectif de l'âme même de l'écrivain.

« Situé au milieu de la ville, sur la petite rivière du Loir qui en baigne les bâtiments, le collége forme une vaste enceinte où sont enfermés les établissements nécessaires à une institution de ce genre : une chapelle, un théâtre, une infirmerie, une boulangerie, des cours d'eau. Ce collége, le plus célèbre foyer d'instruction que possèdent les provinces du centre, est alimenté par elles et par nos colonies. L'éloignement ne permet donc pas aux parents d'y venir souvent voir leurs enfants; la règle

interdisait d'ailleurs les vacances externes. Une fois entrés, les élèves ne sortaient du collége qu'à la fin de leurs études. A l'exception des promenades faites extérieurement sous la conduite des Pères, tout avait été calculé pour donner à cette maison les avantages de la discipline conventuelle. De mon temps, le correcteur était encore un vivant souvenir, et la férule de cuir y jouait avec honneur son terrible rôle. »

C'est ainsi que Balzac peint ce formidable collége, qui laissa dans son imagination de si persistants souvenirs.

Il serait curieux de comparer la nouvelle intitulée *William Wilson*, où Edgar Poe décrit, avec les mystérieux grossissements de l'enfance, le vieux bâtiment du temps de la reine Elisabeth où son héros est élevé avec un compagnon non moins étrange que Louis Lambert; mais ce n'est pas ici le lieu de faire ce

rapprochement, que nous nous contentons d'indiquer.

Balzac souffrit prodigieusement dans ce collége, où sa nature rêveuse était meurtrie à chaque instant par une règle inflexible. Il négligeait de faire ses devoirs; mais, favorisé par la complicité tacite d'un répétiteur de mathématiques, en même temps bibliothécaire et occupé de quelque ouvrage transcendental, il ne prenait pas sa leçon et emportait les livres qu'il voulait. Tout son temps se passait à lire en cachette. Aussi fut-il bientôt l'élève le plus puni de sa classe. Les pensums, les retenues absorbèrent le temps des récréations.

A certaines natures d'écoliers, les châtiments inspirent une sorte de rébellion stoïque, et ils opposent aux professeurs exaspérés la même impassibilité dédaigneuse que les guerriers sauvages captifs aux ennemis qui les torturent. Ni le cachot, ni la privation d'aliments,

ni la férule ne parviennent à leur arracher la moindre plainte ; ce sont alors entre le maître et l'élève des luttes horribles, inconnues des parents, où la constance des martyrs et l'habileté des bourreaux se trouvent égalées. Quelques professeurs nerveux ne peuvent supporter le regard plein de haine, de mépris et de menace par lequel un bambin de huit ou dix ans les brave.

Rassemblons ici quelques détails caractéristiques qui, sous le nom de Louis Lambert, reviennent à Balzac. « Accoutumé au grand air, à l'indépendance d'une éducation laissée au hasard, caressé par les tendres soins d'un vieillard qui le chérissait, habitué à penser sous le soleil, il lui fut bien difficile de se plier à la règle du collége, de marcher dans le rang, de vivre entre les quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient silencieux, assis sur un banc de bois, chacun devant son

pupitre. Ses sens possédaient une perfection qui leur donnait une exquise délicatesse, et tout souffrit chez lui de cette vie en commun; les exhalaisons par lesquelles l'air était corrompu, mêlées à la senteur d'une classe toujours sale et encombrée des débris de nos déjeuners et de nos goûters, affectèrent son odorat, ce sens qui, plus directement en rapport que les autres avec le système cérébral, doit causer par ses altérations d'invincibles ébranlements aux organes de la pensée; outre ces causes de corruption atmosphérique, il se trouvait dans nos salles d'étude des baraques où chacun mettait son butin, les pigeons tués pour les jours de fête ou les mets dérobés au réfectoire. Enfin nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps deux seaux pleins d'eau où nous allions chaque matin nous débarbouiller le visage et nous laver les mains à tour de rôle, en présence du

maître. Nettoyé une seule fois par jour, avant notre réveil, notre local demeurait toujours malpropre. Puis, malgré le nombre des fenêtres et la hauteur de la porte, l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, de la baraque, par les mille industries de chaque écolier, sans compter nos quatre-vingts corps réunis. — Cette espèce d'humus collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur. La privation de l'air pur et parfumé des campagnes dans lequel il avait jusqu'alors vécu, le changement de ses habitudes, la discipline, tout contrista Lambert. La tête toujours appuyée sur sa main gauche et le bras accoudé à son pupitre, il passait les heures d'étude à regarder dans la cour le feuillage des arbres ou les nuages du ciel. Il semblait étudier ses leçons; mais, voyant sa plume immobile ou sa page restée

blanche, le régent lui criait : Vous ne faites rien, Lambert. »

A cette peinture si vive et si vraie des souffrances de la vie de collége, ajoutons encore ce morceau où Balzac, se désignant dans sa dualité sous le double sobriquet de Pythagore et du Poète, l'un porté par la moitié de lui-même personnifiée en Louis Lambert, l'autre par la moitié de son identité avouée, explique admirablement pourquoi il passa aux yeux des professeurs pour un enfant incapable :

« Notre indépendance, nos occupations illicites, notre fainéantise apparente, l'engourdissement dans lequel nous restions, nos punitions constantes, notre répugnance pour nos devoirs et nos pensums, nous valurent la réputation d'être des enfants lâches et incorrigibles : nos maîtres nous méprisèrent, et nous tombâmes également dans le plus affreux discrédit auprès de nos camarades, à qui nous cachions nos

études de contrebande par crainte de leurs moqueries. Cette double mésestime, injuste chez les Pères, était un sentimont naturel chez nos condisciples; nous ne savions ni jouer à la balle, ni courir, ni monter sur les échasses aux jours d'amnistie, quand par hasard nous obtenions un instant de liberté; nous ne partagions aucun des plaisirs à la mode dans le collége; étrangers aux jouissances de nos camarades, nous restions seuls, mélancoliquement assis sous quelque arbre de la cour. Le Poète et Pythagore furent donc une exception, une vie en dehors de la vie commune. L'intinct si pénétrant, l'amour-propre si délicat des écoliers, leur firent pressentir des esprits situés plus haut ou plus bas que ne l'étaient les leurs; de là, chez les uns, haine de notre muette aristocratie; chez les autres, mépris de notre inutilité; ces sentiments étaient entre nous à notre insu, peut-être ne les ai-je devinés qu'au-

jourd'hui. Nous vivions donc exactement comme deux rats tapis dans un coin de la salle où étaient nos pupitres, également retenus là durant les heures d'étude et pendant celles des récréations. »

Le résultat de ces travaux cachés, de ces méditations qui prenaient le temps des études, fut ce fameux *Traité de la Volonté* dont il est parlé plusieurs fois dans la *Comédie humaine*. Balzac regretta toujours la perte de cette première œuvre qu'il esquisse sommairement dans *Louis Lambert*, et il raconte avec une émotion que le temps n'a pas diminuée la confiscation de la boîte où était serré le précieux manuscrit; des condisciples jaloux essayent d'arracher le coffret aux deux amis qui le défendent avec acharnement : « Soudain, attiré par le bruit de la bataille, le père Haugoult intervint brusquement et s'enquit de la dispute. Ce terrible Haugoult nous ordonna de lui remettre la cas-

sette; Lambert lui livra la clef, le régent prit les papiers, les feuilleta; puis il dit en les confisquant: — Voilà donc les bêtises pour lesquelles vous négligez vos devoirs! — De grosses larmes tombèrent des yeux de Lambert, arrachées autant par la conscience de sa supériorité morale offensée que par l'insulte gratuite et la trahison qui nous accablaient. — Le père Haugoult vendit probablement à un épicier de Vendôme le *Traité de la Volonté*, sans connaître l'importance des trésors scientifiques dont les germes avortés se dissipèrent en d'ignorantes mains. »

Après ce récit il ajoute : « Ce fut en mémoire de la catastrophe arrivée au livre de Louis que dans l'ouvrage par lequel commencent ces études je me suis servi pour une œuvre fictive du titre réellement inventé par Lambert, et que j'ai donné le nom (Pauline) d'une femme qui lui fut chère à une jeune fille pleine de dévouement. »

En effet, si nous ouvrons la *Peau de Chagrin*, nous y trouvons dans la confession de Raphaël les phrases suivantes : « Toi seul admiras ma *Théorie de la Volonté*, ce long ouvrage pour lequel j'avais appris les langues orientales, l'anatomie, la physiologie, auquel j'avais consacré la plus grande partie de mon temps, œuvre qui, si je ne me trompe, complétera les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall, de Bichat, en ouvrant une nouvelle route à la science humaine ; là s'arrête ma belle vie, ce sacrifice de tous les jours, ce travail de ver à soie, inconnu au monde, et dont la seule récompense est peut-être dans le travail même ; depuis l'âge de raison jusqu'au jour où j'eus terminé ma *Théorie*, j'ai observé, appris, écrit, lu sans relâche, et ma vie fut comme un long pensum ; amant efféminé de la paresse orientale, amoureux de mes rêves, sensuel, j'ai toujours travaillé, me refusant à goûter les jouissances de

la vie parisienne; gourmand, j'ai été sobre; aimant la marche et les voyages maritimes, désirant visiter des pays, trouvant encore du plaisir à faire comme un enfant des ricochets sur l'eau, je suis resté constamment assis une plume à la main; bavard, j'allais écouter en silence les professeurs aux cours publics de la Bibliothèque et du Muséum; j'ai dormi sur mon grabat solitaire comme un religieux de l'ordre de Saint Benoît, et la femme était cependant ma seule chimère, une chimère que je caressais et qui me fuyait toujours! »

Si Balzac regretta le *Traité de la Volonté*, il dut être moins sensible à la perte de son poëme épique sur les Incas, qui commençait ainsi :

O Inca, ô roi infortuné et malheureux!

inspiration malencontreuse qui lui valut, tout

le temps qu'il resta au collége, le sobriquet dérisoire de *poëte*. Balzac, il faut l'avouer, n'eut jamais le don de poësie, de versification du moins ; sa pensée si complexe resta toujours rebelle au rhythme.

De ces méditations si intenses, de ces efforts intellectuels vraiment prodigieux chez un enfant de douze ou quatorze ans, il résulta une maladie bizarre, une fièvre nerveuse, une sorte de *coma* tout à fait inexplicable pour les professeurs qui n'étaient pas dans le secret des lectures et des travaux du jeune Honoré, en apparence oisif et stupide; nul ne soupçonnait au collége ces précoces excès d'intelligence, et ne savait qu'au cachot, où il se faisait mettre journellement afin d'être libre, l'écolier cru paresseux avait absorbé toute une bibliothèque de livres sérieux et au-dessus de la portée de son âge.

Cousons ici quelques lignes curieuses sur la

faculté de lecture attribuée à Louis Lambert, c'est-à-dire à Balzac :

« En trois ans, Louis Lambert s'était assimilé la substance des livres qui, dans la bibliothèque de son oncle, méritaient d'être lus. L'absorption des idées par la lecture était devenue chez lui un phénomène curieux : son œil embrassait sept ou huit lignes d'un coup, et son esprit en appréciait le sens avec une vélocité pareille à celle de son regard. Souvent même un mot dans la phrase suffisait pour lui en faire saisir le suc. Sa mémoire était prodigieuse. Il se souvenait avec une même fidélité des pensées acquises par la lecture et de celles que la réflexion ou la conversation lui avaient suggérées. Enfin il possédait toutes les mémoires : celles des lieux, des noms, des mots, des choses, des figures ; non-seulement il se rappelait les objets à volonté, mais encore il les revoyait en lui-même éclairés et colorés

comme ils l'étaient au moment où il les avait aperçus. Cette puissance s'appliquait également aux actes les plus insaisissables de l'entendement. Il se souvenait, suivant son expression, non-seulement du gisement des pensées dans le livre où il les avait prises, mais encore des dispositions de son âme à des époques éloignées. »

Ce merveilleux don de sa jeunesse, Balzac le conserva toute sa vie, accru encore, et c'est par lui que peuvent s'expliquer ses immenses travaux, — véritables travaux d'Hercule.

Les professeurs effrayés écrivirent aux parents de Balzac de le venir chercher en toute hâte. Sa mère accourut et l'enleva pour le ramener à Tours. L'étonnement de la famille fut grand lorsqu'elle vit l'enfant maigre et chétif que le collége lui renvoyait à la place du chérubin qu'il avait reçu, et la grand'mère

d'Honoré en fit la douloureuse remarque. Non-seulement il avait perdu ses belles couleurs, son frais embonpoint, mais encore, sous le coup d'une congestion d'idées, il paraissait imbécile. Son attitude était celle d'un extatique, d'un somnambule qui dort les yeux ouverts ; perdu dans une rêverie profonde, il n'entendait pas ce qu'on lui disait, ou son esprit, revenu de loin, arrivait trop tard à la réponse. Mais le grand air, le repos, le milieu caressant de la famille, les distractions qu'on le forçait de prendre et l'énergique sève de l'adolescence eurent bientôt triomphé de cet état maladif. Le tumulte causé dans cette jeune cervelle par le bourdonnement des idées s'apaisa. Les lectures confuses se classèrent peu à peu ; aux abstractions vinrent se mêler des images réelles, des observations faites silencieusement sur le vif ; tout en se promenant et en jouant, il étudiait les jolis paysages de la Loire, les types de pro-

vince, la cathédrale de Saint-Gatien et les physionomies caractéristiques des prêtres et des chanoines; plusieurs cartons qui servirent plus tard à la grande fresque de la *Comédie* furent certainement esquissés pendant cette inaction féconde. Pourtant, pas plus dans la famille qu'au collége, l'intelligence de Balzac ne fut devinée ou comprise. Même s'il lui échappait quelque chose d'ingénieux, sa mère, femme supérieure cependant, lui disait : « Sans doute, Honoré, tu ne comprends pas ce que tu dis là? » Et Balzac de rire, sans s'expliquer davantage, de ce bon rire qu'il avait. M. de Balzac père, qui tenait à la fois de Montaigne, de Rabelais et de l'oncle Toby, par sa philosophie, son originalité et sa bonté (c'est madame de Surville qui parle), avait un peu meilleure opinion de son fils, d'après certains systèmes génésiaques qu'il s'était faits et d'où il résultait qu'un enfant procréé par lui ne pouvait être un

sot : toutefois il ne soupçonnait nullement le futur grand homme.

La famille de Balzac étant revenue à Paris, il fut mis en pension chez M Lepitre, rue Saint-Louis, et chez MM. Sganzer et Beuzelin, rue Thorigny au Marais. Là, comme au collége de Vendôme, son génie ne se décela point, et il resta confondu parmi le troupeau des écoliers ordinaires. Aucun pion enthousiasmé ne lui dit : — *Tu, Marcellus eris!* — ou : *Sic itur ad astra!*

Ses classes finies, Balzac se donna cette seconde éducation qui est la vraie ; il étudia, se perfectionna, suivit les cours de la Sorbonne et fit son droit, tout en travaillant chez l'avoué et le notaire. Ce temps, perdu en apparence, puisque Balzac ne fut ni avoué, ni notaire, ni avocat, ni juge, lui fit connaître le personnel de la Bazoche et le mit à même d'écrire plus tard, de façon à émerveiller les hommes du métier,

ce que nous pourrions appeler le contentieux de la *Comédie humaine*.

Les examens passés, la grande question de la carrière à prendre se présenta. On voulait faire de Balzac un notaire; mais le futur grand écrivain, qui, bien que personne ne crût à son génie, en avait la conscience, refusa le plus respectueusement du monde, quoiqu'on lui eût ménagé une charge à des conditions très-favorables. Son père lui accorda deux ans pour faire ses preuves, et comme la famille retournait en province, madame de Balzac installa Honoré dans une mansarde, en lui allouant une pension suffisante à peine aux plus stricts besoins, espérant qu'un peu de vache enragée le rendrait plus sage.

Cette mansarde était perchée rue de Lesdiguières, n° 9, près de l'Arsenal, dont la bibliothèque offrait ses ressources au jeune travailleur. Sans doute, passer d'une maison

abondante et luxueuse à un misérable réduit serait une chose dure à un tout autre âge qu'à vingt et un ans, âge qui était celui de Balzac; mais si le rêve de tout enfant est d'avoir des bottes, celui de tout jeune homme est d'avoir une chambre, une chambre bien à lui, dont il ait la clef dans sa poche, ne pût-il se tenir debout qu'au milieu : une chambre, c'est la robe virile, c'est l'indépendance, la personnalité, l'amour !

Voilà donc maître Honoré juché près du ciel, assis devant sa table, et s'essayant au chef-d'œuvre qui devait donner raison à l'indulgence de son père et démentir les horoscopes défavorables des amis. — Chose singulière, Balzac débuta par une tragédie, par un *Cromwell !* Vers ce temps-là, à peu près, Victor Hugo mettait la dernière main à son *Cromwell,* dont la préface fut le manifeste de la jeune école dramatique.

En relisant avec attention la *Comédie humaine* lorsqu'on a connu familièrement Balzac, on y retrouve épars une foule de détails curieux sur son caractère et sur sa vie, surtout dans ses premiers ouvrages, où il n'est pas encore tout à fait dégagé de sa personnalité, et, à défaut de *sujets*, s'observe et se dissèque lui-même. Nous avons dit qu'il commença le rude noviciat de la vie littéraire dans une mansarde de la rue Lesdiguières, près de l'Arsenal. — La nouvelle de *Facino Cane*, datée de Paris, mars 1836, et dédiée à Louise, contient quelques indications précieuses sur l'existence que menait dans ce nid aérien le jeune aspirant à la gloire.

« Je demeurais alors dans une rue que vous ne connaissez sans doute pas, la rue de Lesdiguières : elle commence rue Saint-Antoine, en face d'une fontaine, près de la place de la Bastille, et débouche dans la rue de la Cerisaie.

L'amour de la science m'avait jeté dans une mansarde où je travaillais pendant la nuit, et je passais le jour dans une bibliothèque voisine, celle de Monsieur ; je vivais frugalement, j'avais accepté toutes les conditions de la vie monastique, si nécessaire aux travailleurs. Quand il faisait beau, à peine me promenais-je sur le boulevard Bourbon. — Une seule passion m'entraînait en dehors de mes habitudes studieuses ; mais n'était-ce pas encore de l'étude? J'allais observer les mœurs du faubourg, ses habitants et leurs caractères. Aussi mal vêtu que les ouvriers, indifférent au décorum, je ne les mettais point en garde contre moi : je pouvais me mêler à leurs groupes, les voir concluant leurs marchés, et se disputant à l'heure où ils quittent le travail. Chez moi l'observation était déjà devenue intuitive, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps ; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs qu'elle

allait sur-le-champ au-delà ; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait en me permettant de me substituer à lui, comme le derviche des *Mille et une Nuits* prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles.

» Lorsque, entre onze heures et minuit, je rencontrais un ouvrier et sa femme revenant de l'Ambigu–Comique, je m'amusais à les suivre depuis le boulevard du Pont-aux-Choux jusqu'au boulevard Beaumarchais. Ces braves gens parlaient d'abord de la pièce qu'ils avaient vue ; de fil en aiguille ils arrivaient à leurs affaires ; la mère tirait son enfant par la main sans écouter ni ses plaintes ni ses demandes. Les deux époux comptaient l'argent qui leur serait payé le lendemain. Ils le dépensaient de vingt manières différentes. C'étaient alors des détails de ménage, des doléances sur le prix

excessif des pommes de terre ou sur la longueur de l'hiver et le renchérissement des mottes, des représentations énergiques sur ce qui était dû au boulanger, enfin des discussions qui s'envenimaient et où chacun déployait son caractère en mots pittoresques. En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme et mon âme passait dans la leur; c'était le rêve d'un homme éveillé. Je m'échauffais avec eux contre les chefs d'atelier qui les tyrannisaient ou contre les mauvaises pratiques qui les faisaient revenir plusieurs fois sans les payer. Quitter ses habitudes, devenir un autre que soi par l'ivresse des facultés morales et jouer ce jeu à volonté, telle était ma distraction. A quoi dois-je ce don? Est-ce une seconde vue? Est-ce une de ces qualités

dont l'abus mènerait à la folie? Je n'ai jamais recherché les causes de cette puissance; je la possède et je m'en sers, voilà tout. »

Nous avons transcrit ces lignes, doublement intéressantes, parce qu'elles éclairent un côté peu connu de la vie de Balzac, et qu'elles montrent chez lui la conscience de cette puissante faculté d'intuition qu'il possédait déjà à un si haut degré et sans laquelle la réalisation de son œuvre eût été impossible. Balzac, comme Vichnou, le dieu indien, possédait le don d'*avatar*, c'est-à-dire celui de s'incarner dans des corps différents et d'y vivre le temps qu'il voulait; seulement, le nombre des *avatars* de Vichnou est fixé à dix : ceux de Balzac ne se comptent pas, et de plus il pouvait les provoquer à volonté. — Quoique cela semble singulier à dire en plein XIXe siècle, Balzac fut un *voyant*. Son mérite d'observateur, sa perspicacité de physiologiste, son génie d'écrivain

ne suffisent pas pour expliquer l'infinie variété des deux ou trois mille types qui jouent un rôle plus ou moins important dans la *Comédie humaine*. Il ne les copiait pas, il les vivait idéalement, revêtait leurs habits, contractait leurs habitudes, s'entourait de leur milieu, était eux-mêmes tout le temps nécessaire. De là viennent ces personnages soutenus, logiques, ne se démentant et ne s'oubliant jamais, doués d'une existence intime et profonde, qui, pour nous servir d'une de ses expressions, font concurrence à l'état civil. Un véritable sang rouge circule dans leurs veines au lieu de l'encre qu'infusent à leurs créations les auteurs ordinaires.

Cette faculté, Balzac ne la possédait d'ailleurs que pour le présent. Il pouvait transporter sa pensée dans un marquis, dans un financier, dans un bourgeois, dans un homme du peuple, dans une femme du monde, dans

une courtisane, mais les ombres du passé n'obéissaient pas à son appel : il ne sut jamais, comme Gœthe, évoquer du fond de l'antiquité la belle Hélène et lui faire habiter le manoir gothique de Faust. Sauf deux ou trois exceptions, toute son œuvre est moderne ; il s'était assimilé les vivants, il ne ressuscitait pas les morts. — L'histoire même le séduisait peu, comme on peut le voir par ce passage de l'avant-propos qui précède la *Comédie humaine :* « En lisant les sèches et rebutantes nomenclatures de faits appelées *histoires*, qui ne s'est aperçu que les écrivains ont oublié dans tous les temps, en Egypte, en Perse, en Grèce, à Rome, de nous donner l'histoire des mœurs ? Le morceau de Pétrone sur la vie privée des Romains irrite plutôt qu'il ne satisfait notre curiosité. »

Cette lacune laissée par les historiens des sociétés disparues, Balzac se proposa de la combler pour la nôtre, et Dieu sait s'il rem-

plit fidèlement le programme qu'il s'était tracé.

« La société allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire ; en dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs. Avec beaucoup de patience et de courage, je réaliserais, sur la France au XIXe siècle, ce livre que nous regrettons tous, que Rome, Athènes, Tyr, Memphis, la Perse, l'Inde, ne nous ont malheureusement pas laissé sur leur civilisation, et qu'à l'instar de l'abbé Barthélemy, le courageux et patient Monteil avait essayé sur le moyen-âge, mais sous une forme peu attrayante. »

Mais retournons à la mansarde de la rue

Lesdiguières. Balzac n'avait pas conçu le plan de l'œuvre qui devait l'immortaliser ; il se cherchait encore avec inquiétude, anhélation et labeur, essayant tout et ne réussissant à rien; pourtant il possédait déjà cette opiniâtreté de travail à laquelle Minerve, quelque revêche qu'elle soit, doit un jour ou l'autre céder; il ébauchait des opéras comiques, faisait des plans de comédies, de drames et de romans dont madame de Surville nous a conservé les titres : *Stella, Coqsigrue,* les *Deux Philosophes,* sans compter le terrible *Cromwell,* dont les vers, qui lui coûtaient tant de peine, ne valaient pas beaucoup mieux que celui par lequel commençait son poëme épique des *Incas*.

Figurez-vous le jeune Honoré les jambes entortillées d'un carrick rapiécé, le haut du corps protégé par un vieux châle maternel, coiffé d'une sorte de calotte dantesque dont

madame de Balzac connaissait seule la coupe, sa cafetière à gauche, son encrier à droite, labourant à plein poitrail et le front penché, comme un bœuf à la charrue, le champ pierreux et non défriché pour lui de la pensée, où il traça plus tard des sillons si fertiles. La lampe brille comme une étoile au front de la maison noire, la neige descend en silence sur les tuiles disjointes, le vent souffle à travers la porte et la fenêtre « comme Tulou dans sa flûte, mais moins agréablement. »

Si quelque passant attardé eût levé les yeux vers cette petite lueur obstinément tremblotante, il ne se serait certes pas douté que c'était l'aurore d'une des plus grandes gloires de notre siècle.

Veut-on voir un croquis de l'endroit, transposé, il est vrai, mais très-exact, dessiné par l'auteur dans la *Peau de chagrin,* cette œuvre qui contient tant de lui-même?

«...Une chambre qui avait vue sur les cours des maisons voisines, par les fenêtres desquelles passaient de longues perches chargées de linge; rien n'était plus horrible que cette mansarde aux murs jaunes et sales, qui sentait la misère et appelait son savant. La toiture s'y abaissait régulièrement, et les tuiles disjointes laissaient voir le ciel; il y avait place pour un lit, une table, quelques chaises, et sous l'angle aigu du toit je pouvais loger mon piano... Je vécus dans ce sépulcre aérien pendant près de trois ans, travaillant nuit et jour, sans relâche, avec tant de plaisir que l'étude me semblait être le plus beau thème, la plus heureuse solution de la vie humaine. Le calme et le silence nécessaires au savant ont je ne sais quoi de doux et d'enivrant comme l'amour... L'étude prête une sorte de magie à tout ce qui nous environne. Le bureau chétif sur lequel j'écrivais et la basane brune qui le couvrait, mon piano, mon lit, mon fau-

teuil, les bizarreries du papier de tenture, mes meubles, toutes ces choses s'animèrent et devinrent pour moi d'humbles amis, les silencieux complices de mon avenir. Combien de fois ne leur ai-je pas communiqué mon âme en les regardant? Souvent, en laissant voyager mes yeux sur une moulure déjetée, je rencontrais des développements nouveaux, une preuve frappante de mon système ou des mots que je croyais heureux pour rendre des pensées presque intraduisibles. »

Dans ce même passage, il fait allusion à ses travaux : « J'avais entrepris deux grandes œuvres; une comédie devait en peu de jours me donner une renommée, une fortune et l'entrée de ce monde où je voulais reparaître en exerçant les droits régaliens de l'homme de génie. Vous avez tous vu dans ce chef-d'œuvre la première erreur d'un jeune homme qui sort du collége, une niaiserie d'enfant! Vos plaisan-

teries ont détruit de fécondes illusions qui depuis ne se sont pas réveillées... »

On reconnaît là le malencontreux *Cromwell*, qui, lu devant la famille et les amis assemblés, fit un fiasco complet.

Honoré appela de la sentence devant un arbitre qu'il accepta comme compétent, un bon vieillard, ancien professeur à l'Ecole polytechnique. Le jugement fut que l'auteur devait faire « quoi que ce soit, excepté de la littérature. »

Quelle perte pour les lettres, quelle lacune dans l'esprit humain si le jeune homme se fût incliné devant l'expérience du vieillard et eût écouté son conseil, qui, certes, était des plus sages, car il n'y avait pas la moindre étincelle de génie ni même de talent dans cette tragédie de rhétorique ! Heureusement Balzac, sous le pseudonyme de Louis Lambert, n'avait pas fait

pour rien au collége de Vendôme la *Théorie de la Volonté.*

Il se soumit à la sentence, mais seulement pour la tragédie ; il comprit qu'il devait renoncer à marcher sur les traces de Corneille et de Racine, qu'il admirait alors sous bénéfice d'inventaire, car jamais génies ne furent plus contraires au sien. Le roman lui offrait un moule plus commode, et il écrivit vers cette époque un grand nombre de volumes qu'il ne signa pas et désavoua toujours. Le Balzac que nous connaissons et que nous admirons était encore dans les limbes et luttait vainement pour s'en dégager. Ceux qui ne le jugeaient capable que d'être expéditionnaire avaient en apparence raison ; peut-être même cette ressource lui aurait-elle manqué, car sa *belle écriture* devait déjà s'être altérée dans les brouillons chiffonnés, raturés, surchargés, presque hiéroglyphiques de l'écrivain luttant

avec l'idée et ne se souciant plus de la beauté du caractère.

Ainsi, rien n'était résulté de cette claustration rigoureuse, de cette vie d'ermite dans la Thébaïde dont Raphaël trace le budget : « Trois sous de pain, deux sous de lait, trois sous de charcuterie m'empêchaient de mourir de faim et tenaient mon esprit dans un état de lucidité singulière. Mon logement me coûtait trois sous par jour ; je brûlais pour trois sous d'huile par nuit, je faisais moi-même ma chambre, je portais des chemises de flanelle pour ne dépenser que deux sous de blanchissage par jour. Je me chauffais avec du charbon de terre, dont le prix divisé par les jours de l'année n'a jamais donné plus de deux sous pour chacun. J'avais des habits, du linge, des chaussures pour trois années : je ne voulais m'habiller que pour aller à certains cours publics et aux bibliothèques ; ces dépenses réunies ne faisaient que dix-huit

sous : il restait deux sous pour les choses imprévues. Je ne me souviens pas d'avoir, pendant cette longue période de travail, passé le Pont des Arts, ni jamais acheté d'eau. »

Sans doute, Raphaël exagère un peu l'économie, mais la correspondance de Balzac avec sa sœur montre que le roman ne diffère pas beaucoup de la réalité. La vieille femme désignée dans ses lettres sous le titre d'Iris la Messagère, et qui avait soixante-dix ans, ne pouvait être une ménagère bien active; aussi Balzac écrit-il : « Les nouvelles de mon ménage sont désastreuses, les travaux nuisent à la propreté. Ce coquin de *Moi-même* se néglige de plus en plus, il ne descend que tous les trois ou quatre jours pour les achats, va chez les marchands les plus voisins et les plus mal approvisionnés du quartier : les autres sont trop loin, et le garçon économise au moins ses pas; de sorte que ton frère (destiné à tant

de célébrité) est déjà nourri absolument comme un grand homme, c'est-à-dire qu'il meurt de faim.

» Autre sinistre : le café fait d'affreux gribouillis par terre. Il faut beaucoup d'eau pour réparer le dégât ; or, l'eau ne montant pas à ma *céleste* mansarde (elle y descend seulement les jours d'orage), il faudra aviser, après l'achat du piano, à l'établissement d'une machine hydraulique, si le café continue à s'enfuir pendant que le maître et le serviteur bayent aux corneilles. »

Ailleurs, continuant la plaisanterie, il gourmande le paresseux *Moi-même,* seul laquais qu'il eût à son service, qui ne remplit pas la fontaine, laisse librement les *moutons* se promener sous le lit, la poussière aveuglante se tamiser sur les vitres, et les araignées pendre leurs hamacs dans les angles.

Dans une autre lettre, il écrit : « J'ai mangé

deux melons... il faudra les payer à force de noix et de pain sec ! »

Une des rares récréations qu'il se permettait, c'était d'aller au Jardin des Plantes ou au Père-Lachaise. Du haut de la colline funèbre, il dominait Paris comme Rastignac à l'enterrement du père Goriot. Son regard planait sur cet océan d'ardoises et de tuiles qui recouvrent tant de luxe, de misère, d'intrigues et de passions. Comme un jeune aigle, il couvait sa proie du regard ; mais il n'avait encore ni les ailes, ni le bec, ni les serres, quoique son œil déjà pût se fixer sur le soleil. — Il disait, en contemplant les tombes : « Il n'y a de belles épitaphes que celles-ci : La Fontaine, Masséna, Molière : un seul nom qui dit tout et qui fait rêver ! »

Cette phrase contient comme une vague aperception prophétique que l'avenir réalisa, hélas ! trop tôt. Au penchant de la colline, sur une

pierre sépulcrale, au-dessous d'un buste en bronze coulé d'après le marbre de David, ce mot BALZAC dit tout et fait rêver le promeneur solitaire.

Le régime diététique préconisé par Raphaël pouvait être favorable à la lucidité du cerveau; mais certes, il ne valait rien pour un jeune homme habitué au confort de la vie de famille. Quinze mois passés sous ces plombs intellectuels, plus tristes, à coup sûr, que ceux de Venise, avaient fait du frais Tourangeau aux joues satinées et brillantes un squelette parisien, hâve et jaune, presque méconnaissable. Balzac rentra dans la maison paternelle, où le veau gras fut tué pour le retour de cet enfant peu prodigue.

Nous glisserons légèrement sur le temps de sa vie où il essaya de s'assurer l'indépendance par des spéculations de librairie auxquelles ne manquèrent que des capitaux pour être heu-

reuses. Ces tentatives l'endettèrent, engagèrent son avenir, et malgré les secours dévoués, mais trop tardifs peut-être de la famille, lui imposèrent ce rocher de Sisyphe qu'il remonta tant de fois jusqu'au bord du plateau, et qui retombait toujours plus écrasant sur ses épaules d'Atlas, chargées en outre de tout un monde.

Cette dette qu'il se faisait un devoir sacré d'acquitter, car elle représentait la fortune d'êtres chers, fut la Nécessité au fouet armé de pointes, à la main pleine de clous de bronze qui le harcela nuit et jour, sans trève ni pitié, lui faisant regarder comme un vol une heure de repos ou de distraction. Elle domina douloureusement toute sa vie, et la rendit souvent inexplicable pour qui n'en possédait pas le secret.

Ces indispensables détails biographiques indiqués, arrivons à nos impressions directes et personnelles sur Balzac.

Balzac, cet immense cerveau, ce physiologiste si pénétrant, cet observateur si profond, cet esprit si intuitif, ne possédait pas le don littéraire : chez lui s'ouvrait un abîme entre la pensée et la forme. Cet abîme, surtout dans les premiers temps, il désespéra de le franchir. Il y jetait sans le combler volume sur volume, veille sur veille, essai sur essai ; toute une bibliothèque de livres inavoués y passa. Une volonté moins robuste se fût découragée mille fois ; mais par bonheur Balzac avait une confiance inébranlable dans son génie, méconnu de tout le monde. Il voulait être un grand homme, et il le fut par d'incessantes projections de ce fluide plus puissant que l'électricité, et dont il fait de si subtiles analyses dans *Louis Lambert*.

Contrairement aux écrivains de l'école romantique, qui tous se distinguèrent par une hardiesse et une facilité d'exécution éton-

nantes, et produisirent leurs fruits presque en même temps que leurs fleurs, dans une éclosion pour ainsi dire involontaire, Balzac, l'égal de tous comme génie, ne trouvait pas son moyen d'expression, ou ne le trouvait qu'après des peines infinies. Hugo disait dans une de ses préfaces, avec sa fierté castillane : « Je ne sais pas l'art de souder une beauté à la place d'un défaut, et je me corrige dans un autre ouvrage. » Mais Balzac zébrait de ratures une dixième épreuve, et lorsqu'il nous voyait renvoyer à la *Chronique de Paris* l'épreuve de l'article fait d'un jet, sur le coin d'une table, avec les seules corrections typographiques, il ne pouvait croire, quelque content qu'il en fût d'ailleurs, que nous y eussions mis tout notre talent. « En le remaniant encore deux ou trois fois, il eût été mieux, » nous disait-il.

Se donnant pour exemple, il nous prêchait

une étrange hygiène littéraire. Il fallait nous cloîtrer deux ou trois ans, boire de l'eau, manger des lupins détrempés comme Protogène, nous coucher à six heures du soir, nous lever à minuit, et travailler jusqu'au matin, employer la journée à revoir, étendre, émonder, perfectionner, polir le travail nocturne, corriger les épreuves, prendre les notes, faire les études nécessaires, et vivre surtout dans la chasteté la plus absolue. Il insistait beaucoup sur cette dernière recommandation, bien rigoureuse pour un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Selon lui la chasteté réelle développait au plus haut degré les puissances de l'esprit, et donnait à ceux qui la pratiquaient des facultés inconnues. Nous objections timidement que les plus grands génies ne s'étaient interdit ni l'amour, ni la passion, ni même le plaisir, et nous citions des noms illustres. Balzac hochait la tête et répondait:

« Ils auraient fait bien autre chose, sans les femmes ! »

Toute la concession qu'il put nous accorder, et encore la regrettait-il, fut de voir la personne aimée une demi-heure chaque année. Il permettait les lettres : « cela formait le style. »

Moyennant ce régime, il promettait de faire de nous, avec les dispositions naturelles qu'il se plaisait à nous reconnaître, un écrivain de premier ordre. On voit bien à nos œuvres que nous n'avons pas suivi ce plan d'études si sage.

Il ne faut pas croire que Balzac plaisantât en nous traçant cette règle que des trappistes ou des chartreux eussent trouvée dure. Il était parfaitement convaincu, et parlait avec une éloquence telle qu'à plusieurs reprises nous essayâmes consciencieusement de cette méthode d'avoir du génie ; nous nous levâmes plusieurs

fois à minuit, et après avoir pris le café inspirateur, fait selon la formule, nous nous assîmes devant notre table sur laquelle le sommeil ne tardait pas à pencher notre tête. La *Morte amoureuse*, insérée dans la *Chronique de Paris*, fut notre seule œuvre nocturne.

Vers cette époque, Balzac avait fait pour une revue *Facino Cane*, l'histoire d'un noble vénitien qui, prisonnier dans les Puits du palais ducal, était tombé, en faisant un souterrain pour s'évader, dans le trésor secret de la République, dont il avait emporté une bonne part avec l'aide d'un geôlier gagné. Facino Cane, devenu aveugle et joueur de clarinette sous le nom vulgaire du père Canet, avait conservé, malgré sa cécité, la double vue de l'or; il le devinait à travers les murs et les voûtes, et il offrait à l'auteur, dans une noce du faubourg Saint-Antoine, de le guider, s'il voulait lui payer les frais du voyage, vers cet immense

amas de richesses dont la chute de la République vénitienne avait fait perdre le gisement. Balzac, comme nous l'avons dit, vivait ses personnages, et en ce moment il était Facino Cane lui-même, moins la cécité toutefois, car jamais yeux plus étincelants ne scintillèrent dans une face humaine. Il ne rêvait donc que tonnes d'or, monceaux de diamants et d'escarboucles, et, au moyen du magnétisme, avec les pratiques duquel il était depuis longtemps familiarisé, il faisait rechercher à des somnambules la place des trésors enfouis et perdus. Il prétendait avoir appris ainsi, de la manière la plus précise, l'endroit où, près du morne de la Pointe-à-Pître, Toussaint Louverture avait fait enterrer son butin par des nègres aussitôt fusillés. — Le *Scarabée d'or*, d'Edgar Poe, n'égale pas, en finesse d'induction, en netteté de plan, en divination de détails, le récit enfiévrant qu'il nous fit de

l'expédition à tenter pour se rendre maître de ce trésor, bien autrement riche que celui enfoui par Tom Kidd au pied du tulipier à la tête de mort.

Nous prions le lecteur de ne pas trop se moquer de nous, si nous lui avouons en toute humilité que nous partageâmes bientôt la conviction de Balzac. — Quelle cervelle eût pu résister à sa vertigineuse parole? Jules Sandeau fut aussi bientôt séduit, et comme il fallait deux amis sûrs, deux compagnons dévoués et robustes pour faire les fouilles nocturnes sur l'indication du voyant, Balzac voulut bien nous admettre pour un quart chacun à cette prodigieuse fortune. Une moitié lui revenait de droit, comme ayant découvert la chose et dirigé l'entreprise.

Nous devions acheter des pics, des pioches et des pelles, les embarquer secrètement à bord du vaisseau, nous rendre au point marqué par

des chemins différents pour ne pas exciter de soupçons, et, le coup fait, transborder nos richesses sur un brick frété d'avance; bref, c'était tout un roman, qui eût été admirable si Balzac l'eût écrit au lieu de le parler.

Il n'est pas besoin de dire que nous ne déterrâmes pas le trésor de Toussaint Louverture. L'argent nous manquait pour payer notre passage; à peine avions-nous à nous trois de quoi acheter les pioches.

Ce rêve d'une fortune subite due à quelque moyen étrange et merveilleux hantait souvent le cerveau de Balzac; quelques années auparavant (en 1833), il avait fait un voyage en Sardaigne pour examiner les scories des mines d'argent abandonnées par les Romains, et qui, traitées par des procédés imparfaits, devaient selon lui contenir encore beaucoup de métal. L'idée était juste, et, imprudemment confiée, fit la fortune d'un autre.

Nous avons raconté l'anecdote du trésor enfoui par Toussaint Louverture, non pour le plaisir de narrer une histoire bizarre, mais parce qu'elle se rattache à une idée dominante de Balzac, — l'argent. — Certes, personne ne fut moins avare que l'auteur de la *Comédie humaine*, mais son génie lui faisait pressentir le rôle immense que devait jouer dans l'art ce héros métallique, plus intéressant pour la société moderne que les Grandisson, les Desgrieux, les Oswald, les Werther, les Malek-Adhel, les René, les Lara, les Waverley, les Quentin Durward, etc.

Jusqu'alors le roman s'était borné à la peinture d'une passion unique, l'amour, mais l'amour dans une sphère idéale en dehors des nécessités et des misères de la vie. Les personnages de ces récits tout psychologiques ne mangeaient, ni ne buvaient, ni ne logeaient, ni n'avaient de compte chez leur tailleur. Ils se

mouvaient dans un milieu abstrait comme celui de la tragédie. Voulaient-ils voyager, ils mettaient, sans prendre de passe-port, quelques poignées de diamants au fond de leur poche, et payaient de cette monnaie les postillons, qui ne manquaient pas à chaque relais de crever leurs chevaux ; des châteaux d'architecture vague les recevaient au bout de leurs courses, et avec leur sang ils écrivaient à leurs belles d'interminables épîtres datées de la tour du Nord. Les héroïnes, non moins immatérielles, ressemblaient à des *aqua-tinta* d'Angelica Kauffmann : grand chapeau de paille, cheveux demi-défrisés à l'anglaise, longue robe de mousseline blanche, serrée à la taille par une écharpe d'azur.

Avec son profond instinct de la réalité, Balzac comprit que la vie moderne qu'il voulait peindre était dominée par un grand fait, — l'argent, — et, dans la *Peau de chagrin*, il

eut le courage de représenter un amant inquiet non-seulement de savoir s'il a touché le cœur de celle qu'il aime, mais encore s'il aura assez de monnaie pour payer le fiacre dans lequel il la reconduit. — Cette audace est peut-être une des plus grandes qu'on se soit permise en littérature, et seule elle suffirait pour immortaliser Balzac. La stupéfaction fut profonde, et les purs s'indignèrent de cette infraction aux lois du genre; mais tous les jeunes gens qui, allant en soirée chez quelque belle dame avec des gants blancs repassés à la gomme élastique, avaient traversé Paris en danseurs, sur la pointe de leurs escarpins, redoutant une mouche de boue plus qu'un coup de pistolet, compatirent, pour les avoir éprouvées, aux angoisses de Valentin, et s'intéressèrent vivement à ce chapeau qu'il ne peut renouveler et conserve avec des soins si minutieux. Aux moments de misère suprême, la

trouvaille d'une des pièces de cent sous glissées entre les papiers du tiroir, par la pudique commisération de Pauline, produisait l'effet des coups de théâtre les plus romanesques ou de l'intervention d'une péri dans les contes arabes. Qui n'a pas découvert aux jours de détresse, oublié dans un pantalon ou dans un gilet, quelque glorieux écu apparaissant à propos et vous sauvant du malheur que la jeunesse redoute le plus : rester en affront devant une femme aimée pour une voiture, un bouquet, un petit banc, un programme de spectacle, une gratification à l'ouvreuse ou quelque vétille de ce genre ?

Balzac excelle d'ailleurs dans la peinture de la jeunesse pauvre, comme elle l'est presque toujours, s'essayant aux premières luttes de la vie, en proie aux tentations des plaisirs et du luxe, et supportant de profondes misères à l'aide de hautes espérances. Valentin, Rasti-

gnac, Bianchon, d'Arthez, Lucien de Rubempré, Lousteau, ont tous tiré à belles dents les durs beefsteaks de la vache enragée, nourriture fortifiante pour les estomacs robustes, indigeste pour les estomacs débiles; il ne les loge pas, tous ces beaux jeunes gens sans le sou, dans des mansardes de convention tendues de perse, à fenêtre festonnée de pois de senteur et donnant sur des jardins; il ne leur fait pas manger « des mets simples, apprêtés par les mains de la nature, » et ne les habille pas de vêtements sans luxe, mais propres et commodes; il les met en pension bourgeoise chez la maman Vauquer, ou les accroupit sous l'angle aigu d'un toit, il les accoude aux tables grasses des gargotes infimes, les affuble d'habits noirs aux coutures grises, et ne craint pas de les envoyer au mont-de-piété, s'ils ont encore, chose rare, la montre de leur père.

O Corinne, toi qui laisses, au cap Misène,

pendre ton bras de neige sur ta lyre d'ivoire, tandis que le fils d'Albion; drapé d'un superbe manteau neuf et chaussé de bottes à cœur parfaitement cirées, te contemple et t'écoute dans une pose élégante, Corinne, qu'aurais-tu dit de semblables héros? Ils ont pourtant une petite qualité qui manquait à Oswald, — ils vivent, et d'une vie si forte qu'il semble qu'on les ait rencontrés mille fois; — aussi Pauline, Delphine de Nucingen, la princesse de Cadignan, Mme de Bargeton, Coralie, Esther, en sont-elles follement éprises.

A l'époque où parurent les premiers romans signés de Balzac, on n'avait pas, au même degré qu'aujourd'hui, la préoccupation, ou, pour mieux dire, la fièvre de l'or. La Californie n'était pas découverte; il existait à peine quelques lieues de voies ferrées dont on ne soupçonnait guère l'avenir, et qu'on regardait comme des espèces de glissoires devant suc-

céder aux montagnes russes, tombées en désuétude ; le public ignorait, pour ainsi dire, ce qu'on nomme aujourd'hui « les affaires, » et les banquiers seuls jouaient à la Bourse. Ce remuement de capitaux, ce ruissellement d'or, ces calculs, ces chiffres, cette importance donnée à l'argent dans des œuvres qu'on prenait encore pour de simples fictions romanesques et non pour de sérieuses peintures de la vie, étonnaient singulièrement les abonnés des cabinets de lecture, et la critique faisait le total des sommes dépensées ou mises en jeu par l'auteur. Les millions du père Grandet donnaient lieu à des discussions arithmétiques, et les gens graves, émus de l'énormité des totaux, mettaient en doute la capacité financière de Balzac, capacité très-grande cependant, et reconnue plus tard. — Stendhal disait avec une sorte de fatuité dédaigneuse du style : « Avant d'écrire, je lis toujours

trois ou quatre pages du code civil pour me donner le ton. » Balzac, qui avait si bien compris l'argent, découvrit aussi des poëmes et des drames dans le code : le *Contrat de Mariage*, où il met aux prises, sous les figures de Matthias et de Solonnet, l'ancien et le nouveau notariat, a tout l'intérêt de la comédie de cape et d'épée la plus incidentée. La banqueroute dans *Grandeur et Décadence de César Birotteau* vous fait palpiter comme l'histoire d'une chute d'empire; la lutte du château et de la chaumière dans les *Paysans* offre autant de péripéties que le siége de Troie. Balzac sait donner la vie à une terre, à une maison, à un héritage, à un capital, et en fait des héros et des héroïnes dont les aventures se dévorent avec une anxieuse avidité.

Ces éléments nouveaux introduits dans le roman ne plurent pas tout d'abord, — les analyses philosophiques, les peintures détaillées

de caractères, les descriptions d'une minutie qui semble avoir en vue l'avenir, étaient regardées comme des longueurs fâcheuses, et le plus souvent on les passait pour courir à la fable. Plus tard, on reconnut que le but de l'auteur n'était pas de tisser des intrigues plus ou moins bien ourdies, mais de peindre la société dans son ensemble, du sommet à la base, avec son personnel et son mobilier, et l'on admira l'immense variété de ses types. N'est-ce pas Alexandre Dumas qui disait de Shakspeare : « Shakspeare, l'homme qui a le plus créé après Dieu ; » le mot serait encore plus juste appliqué à Balzac; jamais, en effet, tant de créatures vivantes ne sortirent d'un cerveau humain.

Dès cette époque (1836), Balzac avait conçu le plan de sa *Comédie humaine* et possédait la pleine conscience de son génie. Il rattacha adroitement les œuvres déjà parues à son idée

générale et leur trouva place dans des catégories philosophiquement tracées. Quelques nouvelles de pure fantaisie ne s'y raccrochent pas trop bien, malgré les agrafes ajoutées après coup; mais ce sont là des détails qui se perdent dans l'immensité de l'ensemble, comme des ornements d'un autre style dans un édifice grandiose.

Nous avons dit que Balzac travaillait péniblement, et, fondeur obstiné, rejetait dix ou douze fois au creuset le métal qui n'avait pas rempli exactement le moule; comme Bernard Palissy, il eût brûlé les meubles, le plancher et jusqu'aux poutres de sa maison pour entretenir le feu de son fourneau et ne pas manquer l'expérience; les nécessités les plus dures ne lui firent jamais livrer une œuvre sur laquelle il n'eût pas mis le dernier effort, et il donna d'admirables exemples de conscience littéraire. Ses corrections, si nombreuses qu'elles équi-

valaient presque à des éditions différentes de la même idée, furent portées à son compte par les éditeurs dont elles absorbaient les bénéfices, et son salaire, souvent modique pour la valeur de l'œuvre et la peine qu'elle avait coûté, en était diminué d'autant. Les sommes promises n'arrivaient pas toujours aux échéances, et pour soutenir ce qu'il appelait en riant sa dette flottante, Balzac déploya des ressources d'esprit prodigieuses et une activité qui eût absorbé complétement la vie d'un homme ordinaire. Mais, lorsque assis devant sa table, dans son froc de moine, au milieu du silence nocturne, il se trouvait en face des feuilles blanches sur lesquelles se projetait la lueur de son flambeau à sept bougies, concentrée par un abat-jour vert, en prenant la plume il oubliait tout, et alors commençait une lutte plus terrible que la lutte de Jacob avec l'ange, celle de la forme et de l'idée. Dans ces batailles de

chaque nuit, dont au matin il sortait brisé mais vainqueur, lorsque le foyer éteint refroidissait l'atmosphère de sa chambre, sa tête fumait et de son corps s'exhalait un brouillard visible comme du corps des chevaux en temps d'hiver. Quelquefois une phrase seule occupait toute une veille; elle était prise, reprise, tordue, pétrie, martelée, allongée, raccourcie, écrite de cent façons différentes, et, chose bizarre! la forme nécessaire, absolue, ne se présentait qu'après l'épuisement des formes approximatives; sans doute le métal coulait souvent d'un jet plus plein et plus dru, mais il est bien peu de pages dans Balzac qui soient restées identiques au premier brouillon. Sa manière de procéder était celle-ci : quand il avait longtemps porté et vécu un sujet, d'une écriture rapide, heurtée, pochée, presque hiéroglyphique, il traçait une espèce de scenario en quelques pages, qu'il envoyait à l'imprime-

rie d'où elles revenaient en placards, c'est-à-dire en colonnes isolées au milieu de larges feuilles. Il lisait attentivement ces placards, qui donnaient déjà à son embryon d'œuvre ce caractère impersonnel que n'a pas le manuscrit, et il appliquait à cette ébauche la haute faculté critique qu'il possédait, comme s'il se fût agi d'un autre. Il opérait sur quelque chose; s'approuvant ou se désapprouvant, il maintenait ou corrigeait, mais surtout ajoutait. Des lignes partant du commencement, du milieu ou de la fin des phrases, se dirigeaient vers les marges, à droite, à gauche, en haut, en bas, conduisant à des développements, à des intercalations, à des incises, à des épithètes, à des adverbes. Au bout de quelques heures de travail, on eût dit le bouquet d'un feu d'artifice dessiné par un enfant. Du texte primitif partaient des fusées de style qui éclataient de toutes parts. Puis c'étaient des croix

simples, des croix recroisetées comme celles du blason, des étoiles, des soleils, des chiffres arabes ou romains, des lettres grecques ou françaises, tous les signes imaginables de renvois qui venaient se mêler aux rayures. Des bandes de papier, collées avec des pains à cacheter, piquées avec des épingles, s'ajoutaient aux marges insuffisantes, zébrées de lignes en fins caractères pour ménager la place, et pleines elles-mêmes de ratures, car la correction à peine faite était déjà corrigée. Le placard imprimé disparaissait presque au milieu de ce grimoire d'apparence cabalistique, que les typographes se passaient de main en main, ne voulant pas faire chacun plus d'une heure de Balzac.

Le jour suivant, on rapportait les placards avec les corrections faites, et déjà augmentées de moitié.

Balzac se remettait à l'œuvre, ampliant tou-

jours, ajoutant un trait, un détail, une peinture, une observation de mœurs, un mot caractéristique, une phrase à effet, faisant serrer l'idée de plus près par la forme, se rapprochant toujours davantage de son tracé intérieur, choisissant comme un peintre parmi trois ou quatre contours la ligne définitive. Souvent ce terrible travail terminé avec cette intensité d'attention dont lui seul était capable, il s'apercevait que la pensée avait gauchi à l'exécution, qu'un épisode prédominait, qu'une figure qu'il voulait secondaire pour l'effet général saillait hors de son plan, et d'un trait de plume il abattait courageusement le résultat de quatre ou cinq nuits de labeur. Il était héroïque dans ces circonstances.

Six, sept, et parfois dix épreuves revenaient raturées, remaniées, sans satisfaire le désir de perfection de l'auteur. Nous avons vu aux Jardies, sur les rayons d'une bibliothèque com-

posée de ses œuvres seules, chaque épreuve différente du même ouvrage reliée en un volume séparé depuis le premier jet jusqu'au livre définitif ; la comparaison de la pensée de Balzac à ses divers états offrirait une étude bien curieuse et contiendrait de profitables leçons littéraires. Près de ces volumes un bouquin à physionomie sinistre, relié en maroquin noir, sans fers ni dorure, attira nos regards : « Prenez-le, nous dit Balzac, c'est une œuvre inédite et qui a bien son prix. » Le titre portait : *Comptes mélancoliques ;* il contenait la liste des dettes, les échéances des billets à payer, les mémoires des fournisseurs et toute la paperasserie menaçante que légalise le timbre. Ce volume, par une espèce de contraste railleur, était placé à côté des *Contes drôlatiques*, « auxquels il ne faisait pas suite, » ajoutait en riant l'auteur de la *Comédie humaine*.

Malgré cette façon laborieuse d'exécuter, Balzac produisait beaucoup, grâce à sa volonté surhumaine servie par un tempérament d'athlète et une réclusion de moine. Pendant deux ou trois mois de suite, lorsqu'il avait quelque œuvre importante en train, il travaillait seize ou dix-huit heures sur vingt-quatre; il n'accordait à l'animalité que six heures d'un sommeil lourd, fiévreux, convulsif, amené par la torpeur de la digestion après un repas pris à la hâte. Il disparaissait alors complétement, ses meilleurs amis perdaient sa trace; mais il sortait bientôt de dessous terre, agitant un chef-d'œuvre au-dessus de sa tête, riant de son large rire, s'applaudissant avec une naïveté parfaite et s'accordant des éloges que, du reste, il ne demandait à personne. Nul auteur ne fut plus insoucieux que lui des articles et des réclames à l'endroit de ses livres; il laissait sa réputation se faire toute seule, sans y mettre

la main, et jamais il ne courtisa les journalistes. — Cela d'ailleurs lui eût pris du temps : il livrait sa copie, touchait l'argent et s'enfuyait pour le distribuer à des créanciers qui souvent l'attendaient dans la cour du journal, comme, par exemple, les maçons des Jardies.

Quelquefois, le matin, il nous arrivait haletant, épuisé, étourdi par l'air frais, comme Vulcain s'échappant de sa forge, et il tombait sur un divan ; sa longue veille l'avait affamé et il pilait des sardines avec du beurre en faisant une sorte de pommade qui lui rappelait les rillettes de Tours, et qu'il étendait sur du pain. C'était son mets favori ; il n'avait pas plutôt mangé qu'il s'endormait, en nous priant de le réveiller au bout d'une heure. Sans tenir compte de la consigne, nous respections ce sommeil si bien gagné, et nous faisions taire toutes les rumeurs du logis. Quand Balzac s'éveillait de lui-même, et qu'il voyait le crépuscule du soir

répandre ses teintes grises dans le ciel, il bondissait et nous accablait d'injures, nous appelant traître, voleur, assassin : nous lui faisions perdre dix mille francs, car étant éveillé il aurait pu avoir l'idée d'un roman qui lui aurait rapporté cette somme (sans les réimpressions). Nous étions cause des catastrophes les plus graves et de désordres inimaginables. Nous lui avions fait manquer des rendez-vous avec des banquiers, des éditeurs, des duchesses ; il ne serait pas en mesure pour ses échéances ; ce fatal sommeil coûterait des millions. Mais nous étions habitué déjà à ces prodigieuses martingales que Balzac, partant du chiffre le plus chétif, poussait à toute outrance jusqu'aux sommes les plus monstrueuses, et nous nous consolions aisément en voyant ses belles couleurs tourangelles reparues sur ses joues reposées.

Balzac habitait alors à Chaillot, rue des

Batailles, une maison d'où l'on découvrait une vue admirable, le cours de la Seine, le champ de Mars, l'Ecole militaire, le dôme des Invalides, une grande portion de Paris et plus loin les coteaux de Meudon. Il s'était arrangé là un intérieur assez luxueux, car il savait qu'à Paris on ne croit guère au talent pauvre, et que *le paraître* y amène souvent *l'être*. C'est à cette période que se rapportent ses velléités d'élégance et de dandysme, le fameux habit bleu à boutons d'or massif, la massue à pommeau de turquoises, les apparitions aux Bouffes et à l'Opéra, et les visites plus fréquentes dans le monde où sa verve étincelante le faisait rechercher, visites utiles d'ailleurs, car il y rencontra plus d'un modèle. Il n'était pas facile de pénétrer dans cette maison, mieux gardée que le jardin des Hespérides. Deux ou trois mots de passe étaient exigés. Balzac, de peur qu'ils ne s'é-

bruitassent, les changeait souvent. Nous nous souvenons de ceux-ci : au portier l'on disait : « La saison des prunes est arrivée, » et il vous laissait franchir le seuil ; au domestique accouru sur l'escalier au son de la cloche, il fallait murmurer : « J'apporte des dentelles de Belgique, » et si vous assuriez au valet de chambre que « Mme Bertrand était en bonne santé, » on vous introduisait enfin.

Ces enfantillages amusaient beaucoup Balzac ; ils étaient peut-être nécessaires pour écarter les fâcheux et d'autres visiteurs plus désagréables encore.

Dans la *Fille aux yeux d'or* se trouve une description du salon de la rue des Batailles. Elle est de la plus scrupuleuse fidélité, et l'on ne sera pas fâché peut-être de voir l'antre du lion peint par lui-même ; il n'y a pas un détail d'ajouté ou de retranché.

« La moitié du boudoir décrivait une ligne

circulaire mollement gracieuse, qui s'opposait à l'autre partie parfaitement carrée, au milieu de laquelle brillait une cheminée en marbre blanc et or. On entrait par une porte latérale que cachait une riche portière en tapisserie et qui faisait face à une fenêtre. Le fer-à-cheval était orné d'un véritable divan turc, c'est-à-dire un matelas posé par terre, mais un matelas large comme un lit, un divan de cinquante pieds de tour en cachemire blanc, relevé par des bouffettes en soie noire et ponceau, disposées en losanges; le dossier de cet immense lit s'élevait de plusieurs pouces au-dessus des nombreux coussins qui l'enrichissaient encore par le goût de leurs agréments. Ce boudoir était tendu d'une étoffe rouge sur laquelle était posée une mousseline des Indes cannelée comme l'est une colonne corinthienne, par des tuyaux alternativement creux et ronds, arrêtés en haut et en bas dans une bande

d'étoffe couleur ponceau, sur laquelle étaient dessinées des arabesques noires. Sous la mousseline, le ponceau devenait rose, couleur amoureuse que répétaient les rideaux de la fenêtre, qui étaient en mousseline des Indes doublée de taffetas rose et ornée de franges ponceau mélangé de noir. Six bras en vermeil supportant chacun deux bougies étaient attachés sur la tenture à d'égales distances, pour éclairer le divan. Le plafond, au milieu duquel pendait un lustre en vermeil mat, étincelait de blancheur, et la corniche était dorée. Le tapis ressemblait à un châle d'Orient, il en offrait les dessins et rappelait les poésies de la Perse, où des mains d'esclaves l'avaient travaillé. Les meubles étaient couverts en cachemire blanc, rehaussé par des agréments noir et ponceau. La pendule, les candélabres, tout était en marbre blanc et or. La seule table qu'il y eût avait un cachemire pour tapis ; d'élégantes

jardinières contenant des roses de toutes les espèces, des fleurs ou blanches ou rouges. »

Nous pouvons ajouter que sur la table était posée une magnifique écritoire en or et en malachite, don, sans doute, de quelque admirateur étranger.

Ce fut avec une satisfaction enfantine que Balzac nous montra ce boudoir pris dans un salon carré, et laissant nécessairement des vides aux encoignures de la moitié arrondie. Quand nous eûmes assez admiré les splendeurs coquettes de cette pièce, dont le luxe paraîtrait moindre aujourd'hui, Balzac ouvrit une porte secrète et nous fit pénétrer dans un couloir obscur qui circulait autour de l'hémicycle ; à l'une des encoignures était placée une étroite couchette de fer, espèce de lit de camp du travail ; dans l'autre, il y avait une table « avec tout ce qu'il faut pour écrire, » comme dit M. Scribe dans ses indications de mise en

scène : c'était là que Balzac se réfugiait pour piocher à l'abri de toute surprise et de toute investigation.

Plusieurs épaisseurs de toile et de papier matelassaient la cloison de manière à intercepter tout bruit d'un côté comme de l'autre. Pour être sûr qu'aucune rumeur ne pouvait transpirer du salon au dehors, Balzac nous pria de rentrer dans la pièce et de crier de toutes les forces de nos poumons ; on entendait encore un peu ; il fallait coller quelques feuilles de papier gris pour éteindre tout à fait le son. Tout ce mystère nous intriguait fort et nous en demandâmes le motif. Balzac nous en donna un qu'eût approuvé Stendhal, mais que la pruderie moderne empêche de rapporter. Le fait est qu'il arrangeait déjà dans sa tête la scène de Henry de Marsay et de Paquita, et il s'inquiétait de savoir si d'un salon ainsi disposé les cris de la victime parviendraient

aux oreilles des autres habitants de la maison.

Il nous donna dans ce même boudoir un dîner splendide, pour lequel il alluma de sa main toutes les bougies des bras en vermeil, et du lustre et des candélabres. Les convives étaient le marquis de B***, le peintre L. B. : quoique très-sobre et abstème d'habitude, Balzac ne craignait pas de temps à autre « un tronçon de chière lie; » il mangeait avec une joviale gourmandise qui inspirait l'appétit, et il buvait d'une façon pantagruélique. Quatre bouteilles de vin blanc de Vouvray, un des plus capiteux qu'on connaisse, n'altéraient en rien sa forte cervelle et ne faisaient que donner un pétillement plus vif à sa gaieté. Que de bons contes il nous fit au dessert! Rabelais, Beroalde de Verville, Eutrapel, le Pogge, Straparole, la reine de Navarre et tous les docteurs de la gaie science eussent reconnu en lui un disciple et un maître!

Trait caractéristique ! A ce festin splendide fourni par Chevet il n'y avait pas de pain ! Mais quand on a superflu à quoi bon le nécessaire ?

Après le dîner, notre Amphytrion nous emmena aux Italiens dans une superbe remise. La soirée était déjà fort avancée, mais Balzac ne voulait pas manquer disait-il « *la descente de l'escalier* » spectacle, selon lui, éminemment instructif.

Nous devons dire qu'alourdis par la bonne chère et les vins fins, enveloppés de la chaude atmosphère de la salle, nous nous endormîmes tous les trois du sommeil des justes pour ne nous reveiller qu'à la *felicita* finale.

Le public dut s'amuser beaucoup de ce trio somnolent.

Dans ce même appartement de la rue des Batailles, dont nous avons décrit le salon avec le texte même de Balzac, nous nous souvenons

d'avoir vu une magnifique esquisse de Louis Boulanger d'après le bas-relief de Léda et du Cygne attribué à Michel-Ange. C'était le seul tableau qu'il contînt, car l'auteur de la *Comédie humaine* n'avait pas encore le goût de la peinture et des curiosités qui lui vint ensuite, et son luxe d'alors, comme on a pû le voir, cherchait plutôt la richesse que l'art. Son peintre était Girodet. Quelques-unes de ses premières nouvelles portent des traces de cette admiration arriérée qui lui valait de notre part des plaisanteries qu'il acceptait de bonne grâce.

Un des rêves de Balzac était l'amitié héroïque et dévouée, deux âmes, deux courages, deux intelligences fondues dans la même volonté. Pierre et Jaffier de la *Venise sauvée*, d'Otway, l'avaient beaucoup frappé, et il en parle à plusieurs reprises. L'*Histoire des Treize* n'est que cette idée agrandie et compliquée : une unité puissante composée d'êtres multiples

agissant tous aveuglément pour un but accepté et convenu. On sait quels effets saisissants, mystérieux et terribles il a tirés de ce point de départ dans *Ferragus*, la *Duchesse de Langeais*, la *Fille aux yeux d'or*; mais la vie réelle et la vie intellectuelle ne se séparaient pas nettement chez Balzac comme chez certains auteurs, et ses créations le suivaient hors de son cabinet d'étude. Il voulut former une association dans le goût de celle qui réunissait Ferragus, Montriveau, Ronquerolles, et leurs compagnons. Seulement il ne s'agissait pas de coups si hardis; un certain nombre d'amis devaient se prêter aide et secours en toute occasion, et travailler selon leurs forces au succès ou à la fortune de celui qui serait désigné, à charge de revanche, bien entendu. Fort infatué de son projet, Balzac recruta quelques affiliés qu'il ne mit en rapport les uns avec les autres qu'en prenant des précautions comme s'il se fût agi

d'une société politique ou d'une *vente* de Carbonari. Ce mystère, très-inutile du reste, l'amusait considérablement, et il apportait à ses démarches le plus grand sérieux. Lorsque le nombre fut complet, il assembla les adeptes et déclara le but de la Société. Il n'est pas besoin de dire que chacun opina du bonnet, et que les statuts furent votés d'enthousiasme. Personne plus que Balzac ne possédait le don de troubler, de surexciter et d'enivrer les cervelles les plus froides, les raisons les plus rassises. Il avait une éloquence débordée, tumultueuse, entraînante, qui vous emportait quoi qu'on en eût : pas d'objection possible avec lui ; il vous noyait aussitôt dans un tel déluge de paroles qu'il fallait bien se taire. D'ailleurs il avait réponse à tout; puis il vous lançait des regards si fulgurants, si illuminés, si chargés de fluide qu'il vous infusait son désir.

L'association qui comptait parmi ses mem-

bres G. de C., L. G., L. D., J. S., Merle, qu'on appelait le beau Merle, nous, et quelques autres qu'il est inutile de désigner, s'appelait le *Cheval rouge*. Pourquoi le Cheval rouge, allez-vous dire, plutôt que le Lion d'or ou la Croix de Malte? La première réunion des affiliés eut lieu chez un restaurateur, sur le quai de l'Entrepôt, au bout du pont de la Tournelle, dont l'enseigne était un quadrupède *rubricâ pictus*, ce qui avait donné à Balzac l'idée de cette désignation suffisamment bizarre, inintelligible et cabalistique.

Lorsqu'il fallait concerter quelque projet, convenir de certaines démarches, Balzac, élu par acclamation grand-maître de l'Ordre, envoyait par un affidé à chaque *cheval* (c'était le nom argotique que prenaient les membres entre eux) une lettre dans laquelle était dessiné un petit cheval rouge avec ces mots : « Ecurie, tel jour, tel endroit ; » le lieu changeait chaque

fois, de peur d'éveiller la curiosité ou le soupçon. Dans le monde, quoique nous nous connussions tous et de longue main pour la plupart, nous devions éviter de nous parler ou ne nous aborder que froidement pour écarter toute idée de connivence. Souvent, au milieu d'un salon, Balzac feignait de me rencontrer pour la première fois, et par des clins d'yeux et des grimaces comme en font les acteurs dans leurs aparté, m'avertissait de sa finesse et semblait me dire : « Regardez comme je joue bien mon jeu ! »

Quel était le but du *Cheval rouge ?* Voulait-il changer le gouvernement, poser une religion nouvelle, fonder une école philosophique, dominer les hommes, séduire les femmes ? Beaucoup moins que cela. On devait s'emparer des journaux, envahir les théâtres, s'asseoir dans les fauteuils de l'Académie, se former des brochettes de décorations, et finir modestement

pair de France, ministre et millionnaire. — Tout cela était facile, selon Balzac ; il ne s'agissait que de s'entendre, et par des ambitions si médiocres nous prouvions bien la modération de nos caractères. Ce diable d'homme avait une telle puissance de vision qu'il nous décrivait à chacun, dans les plus menus détails, la vie splendide et glorieuse que l'association nous procurerait. En l'entendant, nous nous croyions déjà appuyés, au fond d'un bel hôtel, contre le marbre blanc de la cheminée, un cordon rouge au col, une plaque en brillants sur le cœur, recevant d'un air affable les sommités politiques, les artistes et les littérateurs, étonnés de notre fortune mystérieuse et rapide. Pour Balzac, le futur n'existait pas, tout était au présent ; l'avenir évoqué se dégageait de ses brumes et prenait la netteté des choses palpables ; l'idée était si vive qu'elle devenait réelle en quelque sorte : parlait-il d'un dîner, il le

mangeait en le racontant; d'une voiture, il en sentait sous lui les moelleux coussins et la traction sans secousse; un parfait bien-être, une jubilation profonde se peignaient alors sur sa figure, quoique souvent il fût à jeun et qu'il trottât sur le pavé pointu avec des souliers éculés.

Toute la bande devait pousser, vanter, prôner, par des articles, des réclames et des conversations, celui des membres qui venait de faire paraître un livre ou jouer un drame. Quiconque s'était montré hostile à l'un des *chevaux* s'attirait les ruades de toute l'écurie; le *Cheval rouge* ne pardonnait pas : le coupable devenait passible d'éreintements, de scies, de coups d'épingle, de rengaînes et autres moyens de désespérer un homme, bien connus des petits journaux.

Nous sourions en trahissant après tant d'années l'innocent secret de cette franc-maçonnerie

littéraire, qui n'eut d'autre résultat que quelques réclames pour un livre dont le succès n'en avait pas besoin. Mais, dans le moment, nous prenions la chose au sérieux, nous nous imaginions être les *Treize* eux-mêmes, en personne, et nous étions surpris de ne point passer à travers les murs ; mais le monde est si mal machiné ! Quel air important et mystérieux nous avions en coudoyant les autres hommes, pauvres bourgeois qui ne se doutaient nullement de notre puissance !

Après quatre ou cinq réunions, le *Cheval rouge* cessa d'exister; la plupart des chevaux n'avaient pas de quoi payer leur avoine à la mangeoire symbolique , et l'association qui devait s'emparer de tout fut dissoute, parce que ses membres manquaient souvent des quinze francs prix de l'écot. Chacun se replongea donc seul dans la mêlée de la vie, combattant avec ses propres armes, et c'est ce qui explique

pourquoi Balzac ne fut pas de l'Académie et mourut simple chevalier de la Légion d'honneur.

L'idée cependant était bonne, car Balzac, comme il le dit de Nucingen, ne pouvait avoir une mauvaise idée. D'autres, qui sont parvenus, l'ont mise en œuvre sans l'entourer de la même fantasmagorie romanesque.

Désarçonné d'une chimère, Balzac en remontait bien vite une nouvelle, et il repartait pour un autre voyage dans le bleu avec cette naïveté d'enfant qui chez lui s'alliait à la sagacité la plus profonde et à l'esprit le plus retors.

Que de projets bizarres il nous a déroulés, que de paradoxes étranges il nous a soutenus, toujours avec la même bonne foi! — Tantôt il posait qu'on devait vivre en dépensant neuf sous par jour, tantôt il exigeait cent mille francs pour le plus étroit confortable. Une fois, sommé par nous d'établir le compte en chiffres, il ré-

pondit à l'objection qu'il restait encore trente mille francs à employer : « Eh bien! c'est pour le beurre et les radis. Quelle est la maison un peu propre où l'on ne mange pas trente mille francs de radis et de beurre? » Nous voudrions pouvoir peindre le regard de souverain mépris qu'il laissa tomber sur nous en donnant cette raison triomphale; ce regard disait : « Décidément le Théo n'est qu'un pleutre, un rat pelé, un esprit mesquin; il n'entend rien à la grande existence et n'a mangé toute sa vie que du beurre de Bretagne salé. »

Les *Jardies* préoccupèrent beaucoup l'attention publique, lorsque Balzac les acheta dans l'intention honorable de constituer un gage à sa mère. En passant en vagon sur le chemin de fer qui longe Ville-d'Avray, chacun regardait avec curiosité cette petite maison, moitié cottage, moitié chalet, qui se dressait au milieu d'un terrain en pente et d'apparence glaiseuse.

Ce terrain, selon Balzac, était le meilleur du monde; autrefois, prétendait-il, un certain crû célèbre y poussait, et les raisins, grâce à une exposition sans pareille, s'y cuisaient comme les grappes de Tokay sur les coteaux de Bohême. Le soleil, il est vrai, avait toute liberté de mûrir la vendange en ce lieu, où il n'existait qu'un seul arbre. Balzac essaya d'enclore cette propriété de murs, qui devinrent fameux par leur obstination à s'écrouler ou à glisser tout d'une pièce sur l'escarpement trop abrupt, et il rêvait pour cet endroit privilégié du ciel les cultures les plus fabuleuses et les plus exotiques. Ici se place naturellement l'anecdote des ananas, qu'on a si souvent répétée que nous ne la redirions pas si nous ne pouvions y ajouter un trait vraiment caractéristique. — Voici le projet : cent mille pieds d'ananas étaient plantés dans le clos des Jardies, métamorphosé en serres qui n'exigeraient

qu'un médiocre chauffage, vu la torridité du site. Les ananas devaient être vendus cinq francs au lieu d'un louis qu'ils coûtent ordinairement, soit cinq cent mille francs; il fallait déduire de ce prix cent mille francs pour les frais de culture, de châssis, de charbon; restaient donc quatre cent mille francs nets qui constituaient à l'heureux propriétaire une rente splendide, — « sans la moindre copie, » ajoutait-il. — Ceci n'est rien, Balzac eut mille projets de ce genre; mais le beau est que nous cherchâmes ensemble, sur le boulevard Montmartre, une boutique pour la vente des ananas encore en germe. La boutique devait être peinte en noir et rechampie de filets d'or, et porter sur son enseigne, en lettres énormes : ANANAS DES JARDIES. »

Pour Balzac, les cent mille ananas hérissaient déjà leurs aigrettes de feuilles dentelées au-dessus de leurs gros cônes d'or qua-

drillés sous d'immenses voûtes de cristal : il les voyait; il se dilatait à la haute température de la serre, il en aspirait le parfum tropical de ses narines passionnément ouvertes; et quand, rentré chez lui, il regardait, accoudé à la fenêtre, la neige descendre silencieusement sur les pentes décharnées, à peine se détrompait-il de son illusion.

Il se rendit pourtant à notre conseil de ne louer la boutique que l'année suivante, pour éviter des frais inutiles.

Nous écrivons nos souvenirs à mesure qu'ils nous reviennent, sans essayer de mettre de la suite à ce qui n'en peut avoir. — D'ailleurs, comme le disait Boileau, les transitions sont la grande difficulté de la poésie, — et des articles, ajouterons-nous; mais les journalistes modernes n'ont pas autant de conscience ni surtout autant de loisir que le législateur du Parnasse.

Madame de Girardin professait pour Balzac une vive admiration à laquelle il était sensible et dont il se montrait reconnaissant par de fréquentes visites, lui si avare à bon droit de son temps et de ses heures de travail. Jamais femme ne posséda à un si haut degré que Delphine, comme nous nous permettions de l'appeler familièrement entre nous, le don d'exciter l'esprit de ses hôtes. Avec elle, on se trouvait toujours en verve et chacun sortait du salon émerveillé de lui-même. Il n'était caillou si brut dont elle ne fît jaillir une étincelle, et sur Balzac, comme vous le pensez, il ne fallait pas battre le briquet longtemps : il pétillait tout de suite et s'allumait. Balzac n'était pas précisément ce qu'on appelle un causeur, alerte à la réplique, jetant un mot fin et décisif dans une discussion, changeant de sujet au fil de l'entretien, effleurant toute chose avec légèreté, et ne dépassant pas le demi-sourire : il

avait une verve, une éloquence, et un brio irrésistibles ; et, comme chacun se taisait pour l'écouter, avec lui, à la satisfaction générale, la conversation dégénérait vite en soliloque. Le point de départ était bientôt oublié et il passait d'une anecdote à une réflexion philosophique, d'une observation de mœurs à une description locale; à mesure qu'il parlait son teint se colorait, ses yeux devenaient d'un lumineux particulier, sa voix prenait des inflexions différentes, et parfois il se mettait à rire aux éclats, égayé par les apparitions bouffonnes qu'il *voyait* avant de les peindre. Il annonçait ainsi, comme par une sorte de fanfare, l'entrée de ses caricatures et de ses plaisanteries, — et son hilarité était bientôt partagée par les assistants.— Quoique ce fût l'époque des rêveurs échevelés comme des saules, des pleurards à nacelle et des désillusionnés byroniens, Balzac avait cette joie robuste et puissante qu'on suppose à Ra-

belais, et que Molière ne montra que dans ses pièces. Son large rire épanoui sur ses lèvres sensuelles était celui d'un dieu bon enfant qu'amuse le spectacle des marionnettes humaines, et qui ne s'afflige de rien parce qu'il comprend tout et saisit à la fois les deux côtés des choses. Ni les soucis d'une situation souvent précaire, ni les ennuis d'argent, ni la fatigue de travaux excessifs, ni les claustrations de l'étude, ni le renoncement à tous les plaisirs de la vie, ni la maladie même ne purent abattre cette jovialité herculéenne, selon nous un des caractères les plus frappants de Balzac. Il assommait les hydres en riant, déchirait allégrement les lions en deux, et portait comme un lièvre le sanglier d'Erymanthe sur son épaule montueuse de muscles. A la moindre provocation cette gaieté éclatait et soulevait sa forte poitrine, — elle surprenait même quelques délicats, mais il fallait bien la

partager, quelque effort qu'on fît pour tenir son sérieux. Ne croyez pas cependant que Balzac cherchât à divertir sa galerie : il obéissait à une sorte d'ivresse intérieure et peignait en traits rapides, avec une intensité comique et un talent bouffe incomparables, les fantasmagories bizarres qui dansaient dans la chambre noire de son cerveau. Nous ne saurions mieux comparer l'impression produite par certaines de ses conversations qu'à celle qu'on éprouve en feuilletant les étranges dessins des *Songes drôlatiques*, de maître Alcofribas Nasier. Ce sont des personnages monstrueux, composés des éléments les plus hybrides. Les uns ont pour tête un soufflet dont le trou représente l'œil, les autres pour nez une flûte d'alambic ; ceux-ci marchent avec des roulettes qui leur tiennent lieu de pieds ; ceux-là s'arrondissent en panse de marmite et sont coiffés d'un couvercle en guise de toque, mais une vie intense

animé ces êtres chimériques, et l'on reconnaît dans leurs masques grimaçants les vices, les folies et les passions de l'homme. Quelques-uns, quoique absurdement en dehors du possible, vous arrêtent comme des portraits. On leur donnerait un nom.

Quand on écoutait Balzac, tout un carnaval de fantoches extravagants et réels vous cabriolaient devant les yeux, se jetant sur l'épaule une phrase bariolée, agitant de longues manches d'épithètes, se mouchant avec bruit dans un adverbe, se frappant d'une batte d'antithèses, vous tirant par le pan de votre habit, et vous disant vos secrets à l'oreille d'une voix déguisée et nasillarde, pirouettant, tourbillonnant au milieu d'une scintillation de lumières et de paillettes. Rien n'était plus vertigineux, et au bout d'une demi-heure, on sentait, comme l'étudiant après le discours de Méphistophélès, une meule de moulin vous tourner dans la cervelle.

Il n'était pas toujours si lancé, et alors une de ses plaisanteries favorites était de contrefaire le jargon allemand de Nucingen ou de Schmucke, ou bien encore de parler en *rama,* comme les habitués de la pension bourgeoise de madame Vauquer (née de Conflans). — A l'époque où il composa *Un Début dans la vie* sur un canevas de madame de Surville, il cherchait des proverbes par à peu près pour le rapin Mistigris, à qui plus tard, l'ayant trouvé spirituel, il donna une belle position dans la *Comédie humaine,* sous le nom du grand paysagiste Léon de Lora. Voici quelques-uns de ces proverbes : « Il est comme un âne en plaine. » « Je suis comme le lièvre : je meurs ou je m'arrache. » « Les bons comtes font les bons tamis. » « Les extrêmes se bouchent. » « La claque sent toujours le hareng ; » et ainsi de suite. Une trouvaille de ce genre le mettait en belle humeur, et il faisait des gentillesses et des gambades d'éléphant, à travers les meubles, autour

du salon. De son côté, madame de Girardin était en quête de mots pour la fameuse dame aux *sept petites chaises* du *Courrier de Paris*. L'on requérait quelquefois notre concours, et si un étranger fût entré, à voir cette belle Delphine peignant de ses doigts blancs les spirales de sa chevelure d'or, d'un air profondément rêveur; Balzac, assis sur les épaules dans le grand fauteuil capitonné où dormait d'habitude M. de Girardin, les mains crispées au fond de ses goussets, son gilet rebroussé au-dessus de son ventre, dandinant une jambe avec un rhythme monotone, exprimant par les muscles contractés de son masque une contention d'esprit extraordinaire; nous accroupi entre deux coussins du divan, comme un thériaki halluciné; — cet étranger, certes, n'aurait pu soupçonner ce que nous faisions là, dans un si grand recueillement; il eût supposé que Balzac pensait à une nouvelle madame

Firmiani, madame de Girardin à un rôle pour mademoiselle Rachel, et nous à quelque sonnet. Mais il n'en était rien. Quant au calembour, Balzac, bien que son ambition secrète fût d'y atteindre, dut, après des efforts consciencieux, reconnaître son incapacité notoire à cet endroit, et s'en tenir aux proverbes par à peu près, qui précédèrent les calembours approximatifs mis en vogue par l'école du bon sens. Quelles bonnes soirées qui ne reviendront plus ! Nous étions loin alors de prévoir que cette grande et superbe femme, taillée en plein marbre antique, que cet homme trapu, robuste, vivace, qui résumait en lui les vigueurs du sanglier et du taureau, moitié hercule, moitié satyre, fait pour dépasser cent ans, s'en iraient sitôt dormir, l'une à Montmartre, l'autre au Père-Lachaise, et que, des trois, nous resterions seul pour fixer ces souvenirs déjà lointains et près de se perdre.

Comme son père, qui mourut accidentellement plus qu'octogénaire, et se flattait de faire sauter la tontine Lafarge, Balzac croyait à sa longévité. Souvent il faisait avec nous des projets d'avenir. Il devait terminer la *Comédie humaine*, écrire la *Théorie de la Démarche*, faire la *Monographie de la Vertu*, une cinquantaine de drames, arriver à une grande fortune, se marier et avoir deux enfants, « mais pas davantage; deux enfants font bien, disait-il, sur le devant d'une calèche. » Tout cela ne laissait pas que d'être long, et nous lui faisions observer que, ces besognes accomplies, il aurait environ quatre-vingts ans. « Quatre-vingts ans! s'écriait-il, bah! c'est la fleur de l'âge. » M. Flourens, avec ses consolantes doctrines, n'eût pas mieux dit.

Un jour que nous dînions ensemble chez M. E. de Girardin, il nous raconta une anecdote sur son père, pour montrer à quelle forte

race il appartenait. M. de Balzac père, placé chez un procureur, mangeait suivant l'usage du temps à la table du patron avec les autres clercs. On servit des perdrix. La procureuse qui guignait de l'œil le nouveau venu, lui dit : « M. Balzac, savez-vous découper? — Oui, madame, » répondit le jeune homme, rouge jusqu'aux oreilles ; et il empoigna bravement le couteau et la fourchette. Ignorant tout à fait l'anatomie culinaire, il divisa la perdrix en quatre, mais avec tant de vigueur qu'il fendit l'assiette, trancha la nappe et entama le bois de la table. Ce n'était pas adroit, mais c'était fort : la procureuse sourit, et à dater de ce jour, ajoutait Balzac, le jeune clerc fut traité fort doucement dans la maison.

Cette historiette racontée semble froide, mais il fallait voir la mimique de Balzac imitant sur son assiette l'exploit paternel, l'air effaré et résolu à la fois qu'il prenait, la façon

dont il saisissait son couteau après avoir retroussé sa manche et dont il enfonçait sa fourchette dans une perdrix imaginaire ; Neptune chassant des monstres marins ne manie pas son trident d'un poing plus vigoureux, et quelle pesée immense il faisait ! Ses joues s'en empourpraient, les yeux lui en sortaient de la tête, mais l'opération terminée, comme il promenait sur l'assemblée un regard de satisfaction naïve, cherchant à se voiler sous la modestie !

Au reste, Balzac avait en lui l'étoffe d'un grand acteur : il possédait une voix pleine, sonore, cuivrée, d'un timbre riche et puissant, qu'il savait modérer et rendre très-douce au besoin, et il lisait d'une manière admirable, talent qui manque à la plupart des acteurs. Ce qu'il racontait, il le jouait avec des intonations, des grimaces et des gestes qu'aucun comédien n'a dépassés à notre avis.

Nous trouvons dans *Marguerite,* de madame de Girardin, ce souvenir de Balzac. C'est un personnage du livre qui parle.

« Il raconta que Balzac avait dîné chez lui la veille, et qu'il avait été plus brillant, plus étincelant que jamais. Il nous a bien amusés avec le récit de son voyage en Autriche. Quel feu! Quelle verve! Quelle puissance d'imitation! C'était merveilleux. Sa manière de payer les postillons est une invention qu'un romancier de génie pouvait seul trouver. « J'étais très-embarrassé à chaque relais, disait-il; comment faire pour payer? Je ne savais pas un mot d'allemand, je ne connaissais pas la monnaie du pays. C'était très-difficile. Voilà ce que j'avais imaginé. J'avais un sac rempli de petites pièces d'argent, de kreutzers... Arrivé au relais, je prenais mon sac; le postillon venait à la portière de la voiture; je le regardais attentivement entre les deux yeux, et je lui met-

tait dans la main un kreutzer,... deux kreutzers,... puis trois, puis quatre, etc., jusqu'à ce que je le visse sourire.... Dès qu'il souriait, je comprenais que je lui donnais un kreutzer de trop... Vite je reprenais ma pièce et mon homme était payé. »

Aux Jardies, il nous lut — *Mercadet,* — le *Mercadet* primitif, bien autrement ample, compliqué et touffu que la pièce arrangée pour le Gymnase par d'Ennery, avec tant de tact et d'habileté. Balzac, qui lisait comme Tieck, sans indiquer ni les actes, ni les scènes, ni les noms, affectait une voix particulière et parfaitement reconnaissable à chaque personnage; les organes dont il dotait les différentes espèces de créanciers étaient d'un comique désopilant : il y en avait de rauques, de mielleux, de précipités, de traînards, de menaçants, de plaintifs. Cela glapissait, cela miaulait, cela grondait, cela grommelait, cela hurlait sur

tous les tons possibles et impossibles. La Dette chantait d'abord un solo que soutenait bientôt un chœur immense. Il sortait des créanciers de partout, de derrière le poêle, de dessous le lit, des tiroirs de commode ; le tuyau de la cheminée en vomissait ; il en filtrait par le trou de la serrure ; d'autres escaladaient la fenêtre comme des amants ; ceux-ci jaillissaient du fond d'une malle pareils aux diables des joujoux à surprises, ceux-là passaient à travers les murs comme à travers une trappe anglaise, et c'était une cohue, un tapage, une invasion, une vraie marée montante. Mercadet avait beau les secouer, il en revenait toujours d'autres à l'assaut, et jusqu'à l'horizon on devinait un sombre fourmillement de créanciers en marche, arrivant comme les légions de termites pour dévorer leur proie. Nous ne savons si la pièce était meilleure ainsi, mais jamais représentation ne produisit un tel effet.

Balzac, pendant cette lecture de *Mercadet*, occupait, à demi-couché, un long divan dans le salon des Jardies, car il s'était foulé le pied, en glissant comme ses murs sur la glaise de sa propriété. Quelque brindille, passant à travers l'étoffe, piquait la peau de sa jambe et l'incommodait. « La perse est trop mince, *le foin* la traverse ; il faudra mettre une toile épaisse dessous, dit-il en arrachant la pointe qui le gênait. »

François, le Caleb de ce Ravenswood, n'entendait pas raillerie sur les splendeurs du manoir. — Il reprit son maître et dit : *le crin.* « Le tapissier m'a donc trompé ? répondit Balzac. Ils sont tous les mêmes. J'avais recommandé de mettre du foin ! Sacré voleur ! »

Les magnificences des Jardies n'existaient guère qu'à l'état de rêve. Tous les amis de Balzac se souviennent d'avoir vu écrit au charbon sur les murs nus ou plaqués de papier

gris · « Boiseries de palissandre, — tapisseries des Gobelins, — glaces de Venise, — tableaux de Raphaël. » Gérard de Nerval avait déjà décoré un appartement de cette manière, et cela ne nous étonnait pas. Quand à Balzac, il se croyait littéralement dans l'or, le marbre et la soie ; mais, s'il n'acheva pas les Jardies et s'il prêta à rire par ses chimères, il sut du moins se bâtir une demeure éternelle, un monument « plus durable que l'airain, » une cité immense, peuplée de ses créations et dorée par les rayons de sa gloire.

Par une bizarrerie de nature qui lui est commune avec plusieurs des écrivains les plus poétiques de ce siècle, tels que Chateaubriand, madame de Staël, George Sand, Mérimée, Janin, Balzac ne possédait ni le don ni l'amour du vers, quelque effort qu'il fît d'ailleurs pour y arriver. Sur ce point, son jugement si fin, si profond, si sagace faisait défaut ; il admirait

un peu au hasard et en quelque sorte d'après la notoriété publique. Nous ne croyons pas, bien qu'il professât un grand respect pour Victor Hugo, qu'il ait jamais été fort sensible aux qualités lyriques du poète, dont la prose sculptée et colorée à la fois l'émerveillait. Lui, si laborieux pourtant et qui retournait une phrase autant de fois qu'un versificateur peut remettre un alexandrin sur l'enclume, il trouvait le travail métrique puéril, fastidieux et sans utilité. Il eût volontiers récompensé d'un boisseau de pois ceux qui parvenaient à faire passer l'idée par l'anneau étroit du rhythme, comme fit Alexandre pour le Grec habile à lancer de loin des boulettes dans une bague ; le vers, avec sa forme arrêtée et pure, sa langue elliptique et peu propre à la multiplicité du détail, lui semblait un obstacle inventé à plaisir, une difficulté superflue ou un moyen de mnémonique à l'usage des temps primitifs.

Sa doctrine était là-dessus à peu de chose près celle de Stendhal : « L'idée qu'un ouvrage a été fait à cloche-pied peut-elle ajouter au plaisir qu'il produit? » — L'école romantique contenait dans son sein quelques adeptes, partisans de la vérité absolue, qui rejetaient le vers comme peu ou point naturel. Si Talma disait : « Pas de beaux vers ! » Beyle disait : « Pas de vers du tout. » C'était au fond le sentiment de Balzac, quoique pour paraître large, compréhensif, universel, il fît quelquefois dans le monde semblant d'admirer la poésie, de même que les bourgeois simulent un grand enthousiasme pour la musique qui les ennuie profondément. Il s'étonnait toujours de nous voir faire des vers et du plaisir que nous y prenions. — « Ce n'était pas de la copie, » disait-il, et s'il nous estimait, nous le devions à notre prose. Tous les écrivains, jeunes alors, qui se rattachaient au mouvement littéraire repré-

senté par Hugo se servaient, comme le maître, de la lyre ou de la plume : Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, parlaient indifféremment la langue des dieux et la langue des hommes. Nous-même, s'il nous est permis de nous citer après des noms si glorieux, nous avons eu dès le début cette double faculté. Il est toujours facile aux poètes de descendre à la prose. L'oiseau peut marcher au besoin, mais le lion ne vole pas. Les prosateurs-nés ne s'élèvent jamais à la poésie, quelque poétiques qu'ils soient d'ailleurs. C'est un don particulier que celui de la parole rhythmée, et tel le possède sans pour cela être un grand génie, tandis qu'il est refusé souvent à des esprits supérieurs. Parmi les plus fiers qui le dédaignent en apparence, plus d'un garde même à son insu comme une secrète rancune de ne pas l'avoir.

Dans les deux mille personnages de la *Co-*

médie humaine, il se trouve deux poètes : le Canalis, de *Modeste Mignon*, et le Lucien de Rubempré, de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Balzac les a représentés l'un et l'autre sous des traits peu favorables. Canalis est un esprit sec, froid, stérile, plein de petitesses, un adroit arrangeur de mots, un joaillier en faux, qui sertit du strass dans de l'argent doré, et compose des colliers en perles de verre. Ses volumes à blancs multipliés, à grandes marges, à larges intervalles, ne contiennent qu'un néant mélodieux, qu'une musique monotone, propre à endormir ou faire rêver les jeunes pensionnaires. Balzac, qui épouse ordinairement avec chaleur les intérêts de ses personnages, semble prendre un secret plaisir à ridiculiser celui-ci et à le mettre dans des positions embarrassantes : il crible sa vanité de mille ironies et de mille sarcasmes, et finit par lui ôter Modeste Mignon avec sa

grande fortune, pour la donner à Ernest de la Brière. Ce dénoûment, contraire au commencement de l'histoire, pétille de malice voilée et de fine moquerie. On dirait que Balzac est personnellement heureux du bon tour qu'il joue à Canalis. Il se venge, à sa façon, des anges, des sylphes, des lacs, des cygnes, des saules, des nacelles, des étoiles et des lyres prodiguées par le poète.

Si dans Canalis nous avons le faux poète, économisant sa maigre veine et lui mettant des barrages pour qu'elle puisse couler, écumer et bruire pendant quelques minutes, de manière à simuler la cascade, l'homme habile se servant de ses succès littéraires laborieusement préparés pour ses ambitions politiques, l'être positif aimant l'argent, les croix, les pensions et les honneurs, malgré ses attitudes élégiaques et ses poses d'ange regrettant le ciel, Lucien de Rubempré nous montre le poète pa-

resseux, frivole, insouciant, fantasque et nerveux comme une femme, incapable d'effort suivi, sans force morale, vivant aux crocs des comédiennes et des courtisanes, marionnette dont le terrible Vautrin, sous le pseudonyme de Carlos Herrera, tire les ficelles à son gré. Malgré tous ses vices, il est vrai, Lucien est séduisant; Balzac l'a doté d'esprit, de beauté, de jeunesse, d'élégance; les femmes l'adorent; mais il finit par se pendre à la Conciergerie. Balzac a fait tout ce qu'il a pu pour mener à bien le mariage de Clotilde de Grandlieu avec l'auteur des *Marguerites*; par malheur les exigences de la morale étaient là, et qu'eût dit le faubourg Saint-Germain de la *Comédie humaine*, si l'élève du forçat Jacques Collin avait épousé la fille d'un duc?

A propos de l'auteur des *Marguerites*, consignons ici un petit renseignement qui pourra amuser les curieux littéraires. Les quelques

sonnets que Lucien de Rubempré fait voir comme échantillon de son volume de vers au libraire Dauriat ne sont pas de Balzac, qui ne faisait pas de vers, et demandait à ses amis ceux dont il avait besoin. Le sonnet sur la *Marguerite* est de madame de Girardin, le sonnet sur le *Camellia* de Lassailly, celui sur la *Tulipe* de votre serviteur.

Modeste Mignon renferme aussi une pièce de vers, mais nous en ignorons l'auteur.

Comme nous l'avons dit à propos de *Mercadet*, Balzac était un admirable lecteur, et il voulut bien, un jour, nous lire quelques-uns de nos propres vers. — Il nous récita, entre autres, la *Fontaine du Cimetière*. Comme tous les prosateurs, il lisait pour le sens, et tâchait de dissimuler le rhythme que les poètes, lorsqu'ils débitent leurs vers tout haut, accentuent au contraire d'une façon insupportable à tout le monde, mais qui les ravit tout seuls, et nous

eûmes ensemble, à ce propos, une longue dis cussion, qui ne servit, comme toujours, qu'à nous entêter chacun dans notre opinion particulière.

Le grand homme littéraire de la *Comédie humaine* est Daniel d'Arthez, un écrivain sérieux, piocheur, et longtemps enfoui, avant d'arriver à la gloire, dans d'immenses études de philosophie, d'histoire et de linguistique. Balzac avait peur de la facilité, et il ne croyait pas qu'une œuvre rapide pût être bonne. Sous ce rapport, le journalisme lui répugnait singulièrement, et il regardait le temps et le talent qu'on y consacrait comme perdus; il n'aimait guère non plus les journalistes, et lui, si grand critique pourtant, méprisait la critique. Les portraits peu flattés qu'il a tracés d'Etienne Loustau, de Nathan, de Vernisset, d'Andoche Finot, représentent assez bien son opinion réelle à l'endroit de la presse. Emile

Blondet, mis dans cette mauvaise compagnie pour représenter le *bon écrivain*, est récompensé de ses articles aux *Débats* imaginaires de la *Comédie humaine* par un riche mariage avec la veuve d'un général, qui lui permet de quitter le journalisme.

Du reste, Balzac ne travailla jamais au point de vue du journal. Il portait ses romans aux revues et aux feuilles quotidiennes tels qu'ils lui étaient venus, sans préparer de suspensions et de traquenards d'intérêt à la fin de chaque feuilleton, pour faire désirer la suite. La chose était coupée en tartines à peu près d'égale longueur, et quelquefois la description d'un fauteuil commencée la veille finissait le lendemain. Avec raison, il ne voulait pas diviser son œuvre en petits tableaux de drame ou de vaudeville; il ne pensait qu'au livre. Cette façon de procéder nuisit souvent au succès immédiat que le journalisme exige des auteurs

qu'il emploie. Eugène Sue, Alexandre Dumas l'emportèrent fréquemment sur Balzac dans ces batailles de chaque matin qui passionnaient alors le public. Il n'obtint pas de ces vogues immenses, comme celles des *Mystères de Paris* et du *Juif-Errant*, des *Mousquetaires* et de *Monte-Cristo*. — Les *Paysans*, ce chef-d'œuvre, provoquèrent même un grand nombre de désabonnements à la *Presse*, où en parut la première partie. On dut interrompre la publication. Tous les jours arrivaient des lettres qui demandaient qu'on en finît. — On trouvait Balzac ennuyeux!

On n'avait pas encore bien compris la grande idée de l'auteur de la *Comédie humaine* — prendre la société moderne — et faire sur Paris et notre époque ce livre qu'aucune civilisation antique ne nous a malheureusement laissé. L'édition compacte de la *Comédie humaine*, en rassemblant toutes ses œuvres épar-

ses, mit en relief l'intention philosophique de l'écrivain. A dater de là, Balzac grandit considérablement dans l'opinion, et l'on cessa enfin de le considérer « comme le plus fécond de nos romanciers, » phrase stéréotypée qui l'irritait autant que celle-ci « l'auteur d'*Eugénie Grandet.* »

L'on a fait nombre de critiques sur Balzac et parlé de lui de bien des façons, mais on n'a pas insisté sur un point très-caractéristique à notre avis : — ce point est la modernité absolue de son génie. Balzac ne doit rien à l'antiquité ; — pour lui il n'y a ni Grecs ni Romains, et il n'a pas besoin de crier qu'on l'en délivre. On ne retrouve dans la composition de son talent aucune trace d'Homère, de Virgile, d'Horace, pas même du *de Viris illustribus ;* personne n'a jamais été moins classique.

Balzac, comme Gavarni, a vu ses contemporains; et, dans l'art, la difficulté suprême

c'est de peindre ce qu'on a devant les yeux; on peut traverser son époque sans l'apercevoir, et c'est ce qu'ont fait beaucoup d'esprits éminents.

Etre de son temps, — rien ne paraît plus simple et rien n'est plus malaisé! Ne porter aucunes lunettes, ni bleues ni vertes, penser avec son propre cerveau, se servir de la langue actuelle, ne pas recoudre en centons les phrases de ses prédécesseurs! Balzac posséda ce rare mérite. Les siècles ont leur perspective et leur recul; à cette distance les grandes masses se dégagent, les lignes s'arrêtent, les détails papillotants disparaissent; à l'aide des souvenirs classiques, des noms harmonieux de l'antiquité, le dernier rhétoricien venu fera une tragédie, un poëme, une étude historique. Mais, se trouver dans la foule, coudoyé par elle, et en saisir l'aspect, en comprendre les courants, y démêler les individualités, dessi-

ner les physionomies de tant d'êtres divers, montrer les motifs de leurs actions, voilà qui exige un génie tout spécial, et ce génie, l'auteur de la *Comédie humaine* l'eut à un degré que personne n'égala et n'égalera probablement.

Cette profonde compréhension des choses modernes rendait, il faut le dire, Balzac peu sensible à la beauté plastique. Il lisait d'un œil négligent les blanches strophes de marbre où l'art grec chanta la perfection de la forme humaine. Dans le Musée des antiques, il regardait la Vénus de Milo sans grande extase, mais la Parisienne arrêtée devant l'immortelle statue, drapée de son long cachemire filant sans un pli de la nuque au talon, coiffée de son chapeau à voilette de Chantilly, gantée de son étroit gant Jouvin, avançant sous l'ourlet de sa robe à volants le bout verni de sa bottine claquée, faisait pétiller son œil de plaisir. Il

en analysait les coquettes allures, il en dégustait longuement les grâces savantes, tout en trouvant comme elle que la déesse avait la taille bien lourde et ne ferait pas bonne figure chez mesdames de Beauséant, de Listomère ou d'Espard. La beauté idéale, avec ses lignes sereines et pures, était trop simple, trop froide, trop une, pour ce génie compliqué, touffu et divers. — Aussi dit-il quelque part : « Il faut être Raphaël pour faire beaucoup de vierges. » — Le *caractère* lui plaisait plus que le *style*, et il préférait la physionomie à la beauté. Dans ses portraits de femme, il ne manque jamais de mettre un signe, un pli, une ride, une plaque rose, un coin attendri et fatigué, une veine trop apparente, quelque détail indiquant les meurtrissures de la vie qu'un poète, traçant la même image, eût à coup sûr supprimé, à tort sans doute.

Nous n'avons nullement l'intention de cri-

tiquer Balzac en cela. Ce *défaut* est sa principale *qualité*. Il n'accepta rien des mythologies et des traditions du passé, et il ne connut pas, heureusement pour nous, cet idéal fait avec les vers des poètes, les marbres de la Grèce et de Rome, les tableaux de la Renaissance, qui s'interpose entre les yeux des artistes et la réalité. Il aima la femme de nos jours telle qu'elle est, et non pas une pâle statue; il l'aima dans ses vertus, dans ses vices, dans ses fantaisies, dans ses châles, dans ses robes, dans ses chapeaux, et la suivit à travers la vie, bien au-delà du point de la route où l'amour la quitte. Il en prolongea la jeunesse de plusieurs saisons, lui fit des printemps avec les étés de la Saint-Martin, et en dora le couchant des plus splendides rayons. On est si classique, en France, qu'on ne s'est pas aperçu, après deux mille ans, que les roses, sous notre climat, ne fleurissent pas en avril comme dans

les descriptions des poètes antiques, mais en juin, et que nos femmes commencent à être belles à l'âge où celles de la Grèce, plus précoces, cessaient de l'être. Que de types charmants il a imaginés ou reproduits ! madame Firmiani, la duchesse de Maufrigneuse, la princesse de Cadignan, madame de Morsauf, lady Dudley, la duchesse de Langeais, madame Jules, Modeste Mignon, Diane de Chaulieu, sans compter les bourgeoises, les grisettes et les dames aux camélias de son demi-monde.

Et comme il aimait et connaissait ce Paris moderne, dont en ce temps-là les amateurs de couleur locale et de pittoresque appréciaient si peu la beauté ! Il le parcourait en tous sens de nuit et de jour; il n'est pas de ruelle perdue, de passage infect, de rue étroite, boueuse et noire qui ne devînt sous sa plume une eau-forte digne de Rembrandt, pleine de

ténèbres fourmillantes et mystérieuses où scintille une tremblotante étoile de lumière. Richesses et misères, plaisirs et souffrances, hontes et gloires, grâces et laideurs, il savait tout de sa ville chérie; c'était pour lui un monstre énorme, hybride, formidable, un polype aux cent mille bras qu'il écoutait et regardait vivre, et qui formait à ses yeux comme une immense individualité. — Voyez à ce propos les merveilleuses pages placées au commencement de la *Fille aux yeux d'or*, dans lesquelles Balzac, empiétant sur l'art du musicien, a voulu, comme dans une symphonie à grand orchestre, faire chanter ensemble toutes les voix, tous les sanglots, tous les cris, toutes les rumeurs, tous les grincements de Paris en travail!

De cette *modernité* sur laquelle nous appuyons à dessein provenait, sans qu'il s'en doutât, la difficulté de travail qu'éprouvait

Balzac dans l'accomplissement de son œuvre : la langue française épurée par les classiques du xviie siècle, n'est propre, lorsqu'on veut s'y conformer, qu'à rendre des idées générales, et qu'à peindre des figures conventionnelles dans un milieu vague. Pour exprimer cette multiplicité de détails, de caractères, de types, d'architectures, d'ameublements, Balzac fut obligé de se forger une langue spéciale, composée de toutes les technologies, de tous les argots de la science, de l'atelier, des coulisses, de l'amphithéâtre même. Chaque mot qui disait quelque chose était le bienvenu, et la phrase, pour le recevoir, ouvrait une incise, une parenthèse, et s'allongeait complaisamment. — C'est ce qui a fait dire aux critiques superficiels que Balzac ne savait pas écrire. — Il avait, bien qu'il ne le crût pas, un style et un très-beau style, — le style nécessaire, fatal et mathématique de son idée !

Personne ne peut avoir la prétention de faire une biographie complète de Balzac; toute liaison avec lui était nécessairement coupée de lacunes, d'absences, de disparitions. Le travail commandait absolument la vie de Balzac, et si, comme il le dit lui-même avec un accent de touchante sensibilité dans une lettre à sa sœur, il a sacrifié sans peine à ce dieu jaloux les joies et les distractions de l'existence, il lui en a coûté de renoncer à tout commerce un peu suivi d'amitié. Répondre quelques mots à une longue missive devenait pour lui dans ses accablements de besogne une prodigalité qu'il pouvait rarement se permettre; il était l'esclave de son œuvre et l'esclave volontaire. Il avait, avec un cœur très-bon et très-tendre, l'égoïsme du grand travailleur. Et qui eût songé à lui en vouloir de négligences forcées et d'oublis apparents, lorsqu'on voyait les résultats de ses fuites ou de ses réclusions?

Quand, l'œuvre parachevée, il reparaissait, on eût dit qu'il vous eût quitté la veille, et il reprenait la conversation interrompue, comme si quelquefois six mois et plus ne se fussent pas écoulés. Il faisait des voyages en France pour étudier les localités où il plaçait ses *Scènes de Province,* et se retirait chez des amis, en Touraine, ou dans la Charente, trouvant là un calme que ses créanciers ne lui laissaient pas toujours à Paris. Après quelque grand ouvrage, il se permettait, parfois, une excursion plus longue en Allemagne, dans la haute Italie, ou en Suisse; mais ces courses faites rapidement, avec des préoccupations d'échéances à payer, de traités à remplir, et un viatique assez borné, le fatiguaient peut-être plus qu'elles ne le reposaient. — Son grand œil buvait les cieux, les horizons, les montagnes, les paysages, les monuments, les maisons, les intérieurs pour les confier à cette mémoire universelle et mi-

nutieuse qui ne lui fit jamais défaut. Supérieur en cela aux poètes descriptifs, Balzac voyait l'homme en même temps que la nature; il étudiait les physionomies, les mœurs, les passions, les caractères du même regard que les sites, les costumes et le mobilier. Un détail lui suffisait, comme à Cuvier le moindre fragment d'os, pour supposer et reconstituer juste une personnalité entrevue en passant. L'on a souvent loué chez Balzac, et avec raison, son talent d'observateur; mais, quelque grand qu'il fût, il ne faut pas s'imaginer que l'auteur de la *Comédie humaine* copiât toujours d'après nature ses portraits d'une vérité si frappante d'ailleurs. Son procédé ne ressemble nullement à celui de Henri Monnier, qui suit dans la vie réelle un individu pour en faire le croquis au crayon et à la plume, dessinant ses moindres gestes, écrivant ses phrases les plus insignifiantes de façon à obtenir à la fois une plaque

de daguerréotype et une page de sténographie. Enseveli la plupart du temps dans les fouilles de ses travaux, Balzac n'a pu matériellement observer les deux mille personnages qui jouent leur rôle dans sa comédie aux cent actes; mais tout homme, quand il a l'œil intérieur, contient l'humanité : c'est un microcosme où rien ne manque.

Il a, non pas toujours, mais souvent observé en lui-même les types nombreux qui vivent dans son œuvre. C'est pour cela qu'ils sont si complets. Nul ne saurait suivre absolument la vie d'un autre; en pareil cas, il y a des motifs qui restent obscurs, des détails inconnus, des actions dont on perd la trace. Dans le portrait même le plus fidèle, il faut une part de création. Balzac a donc créé beaucoup plus qu'il n'a vu. Ses rares facultés d'analyste, de physiologiste, d'anatomiste, ont servi seulement chez lui le poète, de même qu'un préparateur

sert le professeur en chaire lorsqu'il lui passe les substances dont il a besoin pour ses démonstrations.

Ce serait peut-être ici le lieu de définir la *vérité* telle que l'a comprise Balzac; en ce temps de réalisme, il est bon de s'entendre sur ce point. La vérité de l'art n'est point celle de la nature; tout objet rendu par le moyen de l'art contient forcément une part de convention; faites-la aussi petite que possible, elle existe toujours, ne fût-ce en peinture que la perspective, en littérature que la langue. Balzac accentue, grandit, grossit, élague, ajoute, ombre, éclaire, éloigne ou approche les hommes ou les choses selon l'effet qu'il veut produire. Il est *vrai,* sans doute, mais avec les augmentations et les sacrifices de *l'art.* Il prépare des fonds sombres et frottés de bitume à ses figures lumineuses, il met des fonds blancs derrière ses figures brunes. Comme

Rembrandt, il pique à propos la paillette de jour sur le front ou le nez du personnage; — quelquefois, dans la description, il obtient des résultats fantastiques et bizarres, en plaçant, sans en rien dire, un microscope sous l'œil du lecteur; les détails apparaissent alors avec une netteté surnaturelle, une minutie exagérée, des grossissements incompréhensibles et formidables; les tissus, les squammes, les pores, les villosités, les grains, les fibres, les filets capillaires prennent une importance énorme, et font d'un visage insignifiant à l'œil nu une sorte de mascaron chimérique aussi amusant que les masques sculptés sous la corniche du Pont-Neuf et vermiculés par le temps. Les caractères sont aussi poussés à outrance, comme il convient à des types : si le baron Hulot est un libertin, il personnifie en outre la luxure : c'est un homme et un vice, une individualité et une abstraction; il réunit en lui tous les

traits épars du caractère. Où un écrivain de moindre génie eût fait un portrait, Balzac a fait une figure. Les hommes n'ont pas tant de muscles que Michel-Ange leur en met pour donner l'idée de la force. Balzac est plein de ces exagérations utiles, de ces traits noirs qui nourrissent et soutiennent le contour ; il imagine en copiant, à la façon des maîtres, et imprime sa touche à chaque chose. Comme ce n'est pas une critique littéraire, mais une étude biographique que nous faisons, nous ne pousserons pas plus loin ces remarques qu'il suffit d'indiquer. Balzac, que l'école réaliste semble vouloir revendiquer pour maître, n'a aucun rapport de tendance avec elle.

Contrairement à certaines illustrations littéraires qui ne se nourrissent que de leur propre génie, Balzac lisait beaucoup et avec une rapidité prodigieuse. Il aimait les livres, et il s'était formé une belle bibliothèque qu'il avait

l'intention de laisser à sa ville natale, idée dont l'indifférence de ses compatriotes à son endroit le fit plus tard revenir. Il absorba en quelques jours les œuvres volumineuses de Swedenborg, que possédait madame Balzac mère, assez préoccupée du mysticisme à cette époque, et cette lecture nous valut *Séraphita–Séraphitus*, une des plus étonnantes productions de la littérature moderne. Jamais Balzac n'approcha, ne serra de plus près la beauté idéale que dans ce livre : l'ascension sur la montagne a quelque chose d'éthéré, de surnaturel, de lumineux qui vous enlève à la terre. Les deux seules couleurs employées sont le bleu céleste, le blanc de neige avec quelques tons nacrés pour ombre. Nous ne connaissons rien de plus enivrant que ce début. Le panorama de la Norwége, découpée par ses bords et vue de cette hauteur, éblouit et donne le vertige.

Louis Lambert se ressent aussi de la lecture

de Swedenborg; mais bientôt Balzac, qui avait emprunté les ailes d'aigle des mystiques pour planer dans l'infini, redescendit sur la terre où nous sommes, bien que ses robustes poumons pussent respirer indéfiniment l'air subtil, mortel pour les faibles : il abandonna l'extra-monde après cet essor, et rentra dans la vie réelle. Peut-être son beau génie eût-il été trop vite hors de vue s'il avait continué à s'élever vers les insondables immensités de la métaphysique, et devons-nous considérer comme une chose heureuse qu'il se soit borné à *Louis Lambert* et à *Séraphita-Séraphitus*, qui représentent suffisamment, dans la *Comédie humaine*, le côté surnaturel, et ouvrent une porte assez large sur le monde invisible.

Passons maintenant à quelques détails plus intimes. Le grand Gœthe avait trois choses en horreur : une de ces choses était la fumée de tabac, on nous dispensera de dire les deux

autres. Balzac, comme le Jupiter de l'Olympe poétique allemand, ne pouvait souffrir le tabac, sous quelque forme que ce fût; il anathématisait la pipe et proscrivait le cigare. Il n'admettait même pas le léger papelito espagnol; le narguilhé asiatique trouvait seul grâce devant lui, et encore ne le souffrait-il que comme *biblot* curieux et à cause de sa couleur locale. Dans ses philippiques contre l'herbe de Nicot, il n'imitait pas ce docteur qui pendant une dissertation sur les inconvénients du tabac, ne cessait de puiser d'amples prises à une large tabatière placée près de lui : il ne fuma jamais Sa *Théorie des excitants* contient un réquisitoire en forme à l'endroit du tabac, et nul doute que s'il eût été sultan, comme Amurath, il n'eût fait couper la tête aux fumeurs relaps et obstinés. Il réservait toutes ses prédilections pour le café, qui lui fit tant de mal et le tua

peut-être quoiqu'il fût organisé pour devenir centenaire.

Balzac avait-il tort ou raison? Le tabac, comme il le prétendait, est-il un poison mortel et intoxique-t-il ceux qu'il n'abrutit pas? Est-ce l'opium de l'Occident, l'endormeur de la volonté et de l'intelligence? C'est une question que nous ne saurions résoudre; mais nous allons rassembler ici les noms de quelques personnages célèbres de ce siècle, dont les uns fumaient et les autres ne fumaient pas : Gœthe, Henri Heine, abstention singulière pour des Allemands, ne fumaient pas; Byron fumait; Victor Hugo ne fume pas, non plus qu'Alexandre Dumas père; en revanche Alfred de Musset, Eugène Sue, Georges Sand, Mérimée, Paul de Saint-Victor, Emile Augier, Ponsard, ont fumé et fument; il ne sont cependant pas précisément des imbéciles.

Cette aversion, du reste, est commune à

presque tous les hommes qui sont nés avec le siècle ou un peu avant. Les marins et les soldats seuls fumaient alors ; à l'odeur de la pipe ou du cigare, les femmes s'évanouissaient : elles se sont bien aguerries depuis, et plus d'une lèvre rose presse avec amour le bout doré d'un *puro*, dans le boudoir changé en tabagie. Les douairières et les mères à turban ont seules conservé leur vieille antipathie, et voient stoïquement leurs salons réfractaires désertés par la jeunesse.

Toutes les fois que Balzac est obligé, pour la vraisemblance du récit, de laisser un de ses personnages s'adonner à cette habitude horrible, sa phrase brève et dédaigneuse trahit un secret blâme : « Quant à de Marsay, dit-il, il était occupé à fumer ses cigares. » Et il faut qu'il aime bien ce condottiere du dandysme, pour lui permettre de fumer dans son œuvre.

Une femme délicate et petite-maîtresse avait

sans doute imposé cette aversion à Balzac. C'est un point que nous ne saurions résoudre. Toujours est-il qu'il ne fit pas gagner un sou à la régie. A propos de femmes, Balzac, qui les a si bien peintes, devait les connaître, et l'on sait le sens que la Bible attache à ce mot. Dans une des lettres qu'il écrit à madame de Surville, sa sœur, Balzac, tout jeune et complétement ignoré, pose l'idéal de sa vie en deux mots : « Etre célèbre et être aimé. » La première partie de ce programme, que se tracent du reste tous les artistes, a été réalisée de point en point. La seconde a-t-elle reçu son accomplissement? L'opinion des plus intimes amis de Balzac est qu'il pratiqua la chasteté qu'il recommandait aux autres, et n'eut tout au plus que des amours platoniques ; mais madame de Surville sourit à cette idée, avec un sourire d'une finesse féminine et tout plein de pudiques réticences. Elle prétend que son frère était d'une discré-

tion à toute épreuve, et que s'il eût voulu parler, il eût eu beaucoup de choses à dire. Cela doit être, et sans doute la cassette de Balzac contenait plus de petites lettres à l'écriture fine et penchée que la boîte en laque de Canalis. Il y a, dans son œuvre, comme une odeur de femme : *odor di femina ;* quand on y entre, on entend derrière les portes qui se referment sur les marches de l'escalier dérobé des frou-frou de soie et des craquements de bottines. Le salon semi-circulaire et matelassé de la rue des Batailles, dont nous avons cité la description placée par l'auteur dans la *Fille aux yeux d'or,* ne resta donc pas complétement virginal, comme plusieurs de nous le supposèrent. Dans le cours de notre intimité, qui dura de 1836 jusqu'à sa mort, une seule fois Balzac fit allusion, avec les termes les plus respectueux et les plus attendris, à un attachement de sa première jeunesse, et encore ne nous livra-t-il

que le prénom de la personne dont, après tant d'années, le souvenir lui faisait les yeux humides. Nous en eût-il dit davantage, nous n'abuserions certes pas de ses confidences; le génie d'un grand écrivain appartient à tout le monde, mais son cœur est à lui. Nous effleurons en passant ce côté tendre et délicat de la vie de Balzac, parce que nous n'avons rien à dire qui ne lui fasse honneur. Cette réserve et ce mystère sont d'un galant homme. S'il fut aimé comme il le souhaitait dans ses rêves de jeunesse, le monde n'en sut rien.

N'allez pas vous imaginer d'après cela que Balzac fût austère et pudibond en paroles : l'auteur des *Contes drôlatiques* était trop nourri de Rabelais et trop pantagruéliste pour ne pas avoir le mot pour rire; il savait de bonnes histoires et en inventait : ses grasses gaillardises entrelardées de crudités gauloises eussent fait crier *shocking* au *cant* épouvanté ; mais

ses lèvres rieuses et bavardes étaient scellées comme le tombeau lorsqu'il s'agissait d'un sentiment sérieux. A peine laissa-t-il deviner à ses plus chers son amour pour une étrangère de distinction, amour dont on peut parler, puisqu'il fut couronné par le mariage. C'est à cette passion conçue depuis longtemps qu'il faut rapporter ses excursions lointaines, dont le but resta jusqu'au dernier jour un mystère pour ses amis.

Absorbé par son œuvre, Balzac ne pensa qu'assez tard au théâtre, pour lequel l'opinion générale jugea, à tort selon nous, d'après quelques essais plus ou moins chanceux, qu'il n'était guère propre. Celui qui créa tant de types, analysa tant de caractères, fit mouvoir tant de personnages, devait réussir à la scène; mais, comme nous l'avons dit, Balzac n'était pas primesautier, et l'on ne peut pas corriger les épreuves d'un drame. S'il eût vécu, au bout

d'une douzaine de pièces, il eût assurément trouvé sa forme et atteint le succès; il s'en est fallu de bien peu que la *Marâtre* jouée au Théâtre-Historique ne fût un chef-d'œuvre. *Mercadet*, légèrement ébarbé par un arrangeur intelligent, obtint une longue vogue posthume au Gymnase.

Cependant, ce qui détermina ses tentatives fut plutôt, nous devons le dire, l'idée d'un gros gain qui le libérerait d'un seul coup de ses embarras financiers qu'une vocation bien réelle. Le théâtre, on le sait, rapporte beaucoup plus que le livre; la continuité des représentations, sur lesquelles un droit assez fort est prélevé, produit vite par l'accumulation des sommes considérables. Si le travail de combinaison est plus grand, la besogne matérielle est moindre. Il faut plusieurs drames pour remplir un volume, et pendant que vous vous promenez ou que vous restez noncha-

lamment les pieds dans vos pantoufles, les rampes s'allument, les décors descendent des frises, les acteurs déclament et gesticulent, et vous vous trouvez avoir gagné plus d'argent qu'en griffonnant toute une semaine courbé péniblement sur votre pupitre. Tel mélodrame a valu à son auteur plus que *Notre-Dame de Paris* à Victor Hugo et les *Parents pauvres* à Balzac.

Chose singulière, Balzac qui méditait, élaborait et corrigeait ses romans avec une méticulosité si opiniâtre, semblait, lorsqu'il s'agissait de théâtre, pris du vertige de la rapidité. Non-seulement il ne refaisait pas huit ou dix fois ses pièces comme ses volumes, il ne les faisait même pas du tout. L'idée première à peine fixée, il prenait jour pour la lecture et appelait ses amis à la confection de la chose; Ourliac, Lassailly, Laurent-Jan, nous et d'autres, ont été souvent convoqués au milieu de

la nuit ou à des heures fabuleusement matinales. Il fallait tout quitter ; chaque minute de retard faisait perdre des millions.

Un mot pressant de Balzac nous somma un jour de nous rendre à l'instant même rue de Richelieu, 104, où il avait un pied-à-terre dans la maison de Buisson le tailleur. Nous trouvâmes Balzac enveloppé de son froc monacal, et trépignant d'impatience sur le tapis bleu et blanc d'une coquette mansarde aux murs tapissés de percale carmélite agrémentée de bleu, car, malgré sa négligence apparente, il avait l'instinct de l'arrangement intérieur, et préparait toujours un nid confortable à ses veilles laborieuses; dans aucun de ses logis ne régna ce désordre pittoresque cher aux artistes.

— Enfin voilà le Théo ! s'écria-t-il en nous voyant. Paresseux, tardigrade, unau, aï, dépêchez-vous donc; vous devriez être ici depuis

une heure. — Je lis demain à Harel un grand drame en cinq actes.

— Et vous désirez avoir notre avis, répondîmes-nous en nous établissant dans un fauteuil comme un homme qui se prépare à subir une longue lecture.

A notre attitude Balzac devina notre pensée, et il nous dit de l'air le plus simple : « Le drame n'est pas fait. »

— Diable fis-je. Eh bien, il faut faire remettre la lecture à six semaines.

— Non; nous allons bâcler le *dramorama* pour toucher la monnaie. A telle époque j'ai une échéance bien chargée.

— D'ici à demain, c'est impossible; on n'aurait pas le temps de le recopier.

— Voici comment j'ai arrangé la chose. Vous ferez un acte, Ourliac un autre, Laurent-Jan le troisième, de Belloy le quatrième, moi le cinquième, et je lirai à midi, comme il est

convenu. Un acte de drame n'a pas plus de quatre ou cinq cents lignes; on peut faire cinq cents lignes de dialogue dans sa journée et dans sa nuit.

— Contez-moi le sujet, indiquez-moi le plan, dessinez-moi en quelques mots les personnages, et je vais me mettre à l'œuvre, lui répondis-je passablement effaré.

— Ah! s'écria-t-il avec un air d'accablement superbe et de dédain magnifique, s'il faut vous conter le sujet, nous n'aurons jamais fini.

Nous ne pensions pas être indiscret en faisant cette question, qui semblait tout à fait oiseuse à Balzac.

D'après une indication brève arrachée à grand'peine, nous nous mîmes à brocher une scène dont quelques mots seulement sont restés dans l'œuvre définitive, qui ne fut pas lue le lendemain, comme on peut bien le penser.

Nous ignorons ce que firent les autres collaborateurs; mais le seul qui mit sérieusement la main à la pâte, ce fut Laurent-Jan, auquel la pièce est dédiée.

Cette pièce, c'était *Vautrin*. On sait que le toupet dynastique et pyramidal dont Frédérick Lemaître avait eu la fantaisie de se coiffer dans son déguisement de général mexicain attira sur l'ouvrage les rigueurs du pouvoir; *Vautrin*, interdit, n'eut qu'une seule représentation, et le pauvre Balzac resta comme Perrette devant son pot au lait renversé. Les prodigieuses martingales qu'il avait chiffrées sur le produit probable de son drame se fondirent en zéros, ce qui ne l'empêcha pas de refuser très-noblement l'indemnité offerte par le ministère.

Au commencement de cette étude, nous avons raconté les velléités de dandysme manifestées par Balzac, nous avons dit son habit

bleu à boutons d'or massif, sa canne monstrueuse surmontée d'un pavé de turquoises, ses apparitions dans le monde et dans la loge infernale; ces magnificences n'eurent qu'un temps, et Balzac reconnut qu'il n'était pas propre à jouer ce rôle d'Alcibiade ou de Brummel. Chacun a pu le rencontrer, surtout le matin, lorsqu'il courait aux imprimerics porter la copie et chercher les épreuves, dans un costume infiniment moins splendide. L'on se rappelle la veste de chasse verte, à boutons de cuivre représentant des têtes de renard, le pantalon à pied quadrillé noir et gris, enfoncé dans de gros souliers à oreilles, le foulard rouge tortillé en corde autour du col, et le chapeau à la fois hérissé et glabre, à coiffe bleue déteinte par la sueur, qui couvraient plutôt qu'ils n'habillaient « le plus fécond de nos romanciers. » Malgré le désordre et la pauvreté de cet accoutrement, personne n'eût

été tenté de prendre pour un inconnu vulgaire ce gros homme aux yeux de flamme, aux narines mobiles, aux joues martelées de tons violents, tout illuminé de génie, qui passait emporté par son rêve comme par un tourbillon! A son aspect, la raillerie s'arrêtait sur les lèvres du gamin, et l'homme sérieux n'achevait pas le sourire ébauché. — L'on devinait un des rois de la pensée.

Quelquefois, au contraire, on le voyait marcher à pas lents, le nez en l'air, les yeux en quête, suivant un côté de la rue puis examinant l'autre, bayant non pas aux corneilles, mais aux enseignes. Il cherchait des noms pour baptiser ses personnages. Il prétendait avec raison qu'un nom ne s'invente pas plus qu'un mot. Selon lui, les noms se faisaient tout seuls comme les langues; les noms réels possédaient en outre une vie, une signification, une fatalité, une portée cabalistique, et l'on

ne pouvait attacher trop d'importance à leur choix. Léon Gozlan a conté d'une façon charmante, dans son *Balzac en pantoufles*, comme fut trouvé le fameux Z. Marcas de la *Revue parisienne*.

Une enseigne de fumiste fournit le nom longtemps cherché de Gubetta à Victor Hugo, non moins soigneux que Balzac dans l'appellation de ses personnages.

Cette rude vie de travail nocturne avait, malgré sa forte constitution, imprimé des traces sur la physionomie de Balzac, et nous trouvons dans *Albert Savarus* un portrait de lui, tracé par lui-même, et qui le représente tel qu'il était à cette époque (1842), avec un léger arrangement :

« ..... Une tête superbe · cheveux noirs mélangés déjà de quelques cheveux blancs, des cheveux comme en ont les saint Pierre et les saint Paul de nos tableaux, à boucles touffues

et luisantes, des cheveux durs comme des crins, un col blanc et rond comme celui d'une femme, un front magnifique, séparé par ce sillon puissant que les grands projets, les grandes pensées, les fortes méditations inscrivent au front des grands hommes ; un teint olivâtre marbré de taches rouges, un nez carré, des yeux de feu, puis les joues creusées, marquées de deux longues rides pleines de souffrances, une bouche à sourire sarde et un petit menton mince et trop court, la patte d'oie aux tempes, les yeux caves, roulant sous les arcades sourcilières comme deux globes ardents; mais malgré tous ces indices de passions violentes, un air calme, profondément résigné, la voix d'une douceur pénétrante et qui m'a surpris par sa facilité, la vraie voix de l'orateur, tantôt pure et rusée, tantôt insinuante, et tonnant quand il le faut, puis se pliant au sarcasme, et devenant alors incisive. M. Albert

Savaron est de moyenne taille, ni gras ni maigre; enfin, il a des mains de prélat. »

Dans ce portrait, d'ailleurs très-fidèle, Balzac s'idéalise un peu pour les besoins du roman, et se retire quelques kilogrammes d'embonpoint, licence bien permise à un héros aimé de la duchesse d'Argaiolo et de mademoiselle Philomène de Watteville. — Ce roman d'*Albert Savarus*, un des moins connus et des moins cités de Balzac, contient beaucoup de détails transposés sur ses habitudes de vie et de travail; on pourrait même y voir, s'il était permis de soulever ces voiles, des confidences d'un autre genre.

Balzac avait quitté la rue des Batailles pour les Jardies; il alla ensuite demeurer à Passy. La maison qu'il habitait, située sur une pente abrupte, offrait une disposition architecturale assez singulière. — On y entrait

Un peu comme le vin entre dans les bouteilles

Il fallait *descendre* trois étages pour arriver au premier. La porte d'entrée, du côté de la rue, s'ouvrait presque dans le toit, comme une mansarde. Nous y dînâmes une fois avec L. G. — Ce fut un dîner étrange, composé d'après des recettes économiques inventées par Balzac. Sur notre prière expresse, la fameuse purée d'oignons, douée de tant de vertus hygiéniques et symboliques et dont Lassilly faillit crever, n'y figura point. — Mais les vins étaient merveilleux ! Chaque bouteille avait son histoire, et Balzac la contait avec une éloquence, une verve, une conviction sans égales. Ce vin de Bordeaux avait fait trois fois le tour du monde ; ce Château neuf-du-pape remontait à des époques fabuleuses ; ce rhum venait d'un tonneau roulé plus d'un siècle par la mer, et qu'il avait fallu entamer à coups de hache, tant la croûte formée à l'entour par les coquillages, les madrépores et les varechs était

épaisse. Nos palais, surpris, agacés de saveurs acides, protestaient en vain contre ces illustres origines. Balzac gardait un sérieux d'augure, et malgré le proverbe, nous avions beau lever les yeux sur lui, nous ne le faisions pas rire !

Au dessert figuraient des poires d'une maturité, d'une grosseur, d'un fondant et d'un choix à honorer une table royale. — Balzac en dévora cinq ou six dont l'eau ruisselait sur son menton ; il croyait que ces fruits lui étaient salutaires, et il les mangeait en telle quantité autant par hygiène que par friandise. Déjà il ressentait les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. La Mort, de ses maigres doigts, tâtait ce corps robuste pour savoir par où l'attaquer, et n'y trouvant aucune faiblesse, elle le tua par la pléthore et l'hypertrophie. Les joues de Balzac étaient toujours vergetées et martelées de ces plaques rouges qui simulent la santé aux yeux inatten-

tifs; mais pour l'observateur, les tons jaunes de l'hépatite entouraient de leur auréole d'or les paupières fatiguées; le regard, avivé par cette chaude teinte de bistre, ne paraissait que plus vivace et plus étincelant et trompait les inquiétudes.

En ce moment, Balzac était très-préoccupé de sciences occultes, de chiromancie, de cartomancie; on lui avait parlé d'une sibylle plus étonnante encore que mademoiselle Lenormand, et il nous détermina, ainsi que madame E. de Girardin et Méry, à l'aller consulter avec lui. La pythonisse demeurait à Auteuil, nous ne savons plus dans quelle rue; cela importe peu à notre histoire, car l'adresse donnée était fausse. Nous tombâmes au milieu d'une famille d'honnêtes bourgeois en villégiature : le mari, la femme et une vieille mère à qui Balzac, sûr de son fait, s'obtinait à trouver un air cabalistique. La bonne dame, peu flattée qu'on la prit

pour une sorcière, commençait à se fâcher; le mari nous prenait pour des mystificateurs ou des filous; la jeune femme riait aux éclats, et la servante s'empressait de serrer l'argenterie par prudence. Il fallut nous retirer avec notre courte honte; mais Balzac soutenait que c'était bien là, et, remonté dans la voiture, grommelait des injures à l'endroit de la vieille : « Stryge, harpie, magicienne, empouse, larve, lamie, lémure, goule, psylle, aspiole, » et tout ce que l'habitude des litanies de Rabelais pouvait lui suggérer de termes bizarres. Nous dîmes : « Si c'est une sorcière, elle cache bien son jeu, — De cartes, ajouta madame de Girardin avec cette prestesse d'esprit qui ne lui fit jamais défaut. Nous essayâmes encore quelques recherches, toujours infructueuses, et Delphine prétendit que Balzac avait imaginé cette *ressource de Quinola* pour se faire conduire en voiture à Auteuil, où il avait affaire,

et se procurer d'agréables compagnons de route. — Il faut croire, cependant, que Balzac trouva seul cette madame Fontaine que nous cherchions de concert, car, dans les *Comédiens sans le savoir*, il l'a représentée entre sa poule Bilouche et son crapaud Astaroth avec une effrayante vérité fantastique, si ces deux mots peuvent s'allier ensemble. La consulta-t-il sérieusement? l'alla-t-il voir en simple observateur? Plusieurs passages de la *Comédie humaine* semblent impliquer chez Balzac une sorte de foi aux sciences occultes, sur lesquelles les sciences officielles n'ont pas dit encore leur dernier mot.

Vers cette époque, Balzac commença à manifester du goût pour les vieux meubles, les bahuts, les potiches; le moindre morceau de bois vermoulu qu'il achetait rue de Lappe avait toujours une provenance illustre, et il faisait des généalogies circonstanciées à ses moindres

biblots. — Il les cachait ça et là, toujours à cause de ces créanciers fantastiques dont nous commencions à douter. Nous nous amusâmes même à répandre le bruit que Balzac était millionnaire, qu'il achetait de vieux bas aux négociants en hannetons pour y serrer des onces, des quadruples, des génovines, des crusades, des colonnates, des doubles louis, à la façon du père Grandet; nous disions partout qu'il avait trois citernes, comme Aboul-Casem, remplies jusqu'au bord d'escarboucles, de dinars et dė tomans. « Théo me fera couper le cou avec ses blagues ! » disait Balzac, contrarié et charmé.

Ce qui donnait quelque vraisemblance à nos plaisanteries, c'était la nouvelle demeure qu'habitait Balzac, rue Fortunée, dans le quartier Beaujon, moins peuplé alors qu'il ne l'est aujourd'hui. Il y occupait une petite maison mystérieuse qui avait abrité les fantaisies du

fastueux financier. Du dehors, on apercevait au-dessus du mur une sorte de coupole repoussée par le plafond cintré d'un boudoir et la peinture fraîche des volets fermés.

Quand on pénétrait dans ce réduit, ce qui n'était pas facile, car le maître du logis se célait avec un soin extrême, on y découvrait mille détails de luxe et de confort en contradiction avec la pauvreté qu'il affectait. — Il nous reçut pourtant un jour, et nous pûmes voir une salle à manger revêtue de vieux chêne, avec une table, une cheminée, des buffets, des crédences et des chaises en bois sculpté, à faire envie à Berruguète, à Cornejo Duque et à Verbruggen; un salon de damas bouton d'or, à portes, à corniches, à plinthes et embrasures d'ébène; une bibliothèque rangée dans des armoires incrustées d'écaille et de cuivre en style de Boule, et dont la porte, cachée par des rayons, une fois fermée, est introuvable; une

salle de bain en brèche jaune, avec bas-reliefs de stuc : un boudoir en dôme, dont les peintures anciennes avaient été restaurées par Edmond Hédouin ; une galerie éclairée de haut, que nous reconnûmes plus tard dans la collection du *Cousin Pons*. Il y avait sur les étagères toutes sortes de curiosités, des porcelaines de Saxe et de Sèvres, des cornets de céladon craquelé, et dans l'escalier, recouvert d'un tapis, de grands vases de Chine et une magnifique lanterne suspendue par un câble de soie rouge.

— Vous avez donc vidé un des silos d'Aboul-Casem ? dîmes-nous en riant à Balzac, en face de ces splendeurs; vous voyez bien que nous avions raison en vous prétendant millionnaire.

— Je suis plus pauvre que jamais, répondait-il en prenant un air humble et papelard ; rien de tout cela n'est à moi. J'ai meublé la

maison pour un ami qu'on attend. — Je ne suis que le gardien et le portier de l'hôtel.

Nous citons là ses paroles textuelles. Cette réponse, il la fit d'ailleurs à plusieurs personnes étonnées comme nous. Le mystère s'expliqua bientôt par le mariage de Balzac avec la femme qu'il aimait depuis longtemps.

Il y a un proverbe turc qui dit : « Quand la maison est finie, la mort entre. » C'est pour cela que les sultans ont toujours un palais en construction qu'ils se gardent bien d'achever. La vie semble ne vouloir rien de complet — que le malheur. Rien n'est redoutable comme un souhait réalisé.

Les fameuses dettes étaient enfin payées, l'union rêvée accomplie, le nid pour le bonheur ouaté et garni de duvet; comme s'ils eussent pressenti sa fin prochaine, les envieux de Balzac commençaient à le louer : les *Parents pauvres*, le *Cousin Pons*, où le génie de l'auteur

brille de tout son éclat, ralliaient tous les suffrages. — C'était trop beau ; il ne lui restait plus qu'à mourir.

Sa maladie fit de rapides progrès, mais personne ne croyait à un dénoûment fatal, tant on avait confiance dans l'athlétique organisation de Balzac. Nous pensions fermement qu'il nous enterrerait tous.

Nous allions faire un voyage en Italie, et avant de partir nous voulûmes dire adieu à notre illustre ami. Il était sorti en calèche pour retirer à la douane quelque curiosité exotique. Nous nous éloignâmes rassuré, et au moment où nous montions en voiture, on nous remit un billet de madame de Balzac, qui nous expliquait obligeamment et avec des regrets polis pourquoi nous n'avions pas trouvé son mari à la maison. Au bas de la lettre, Balzac avait tracé ces mots.

« Je ne puis ni lire, ni écrire.

» De Balzac. »

Nous avons gardé comme une relique cette ligne sinistre, la dernière probablement qu'écrivit l'auteur de la *Comédie humaine ;* c'était, et nous ne le comprîmes pas d'abord, le cri suprême, *Eli lamma Sabacthanni!* du penseur et du travailleur. — L'idée que Balzac pût mourir ne nous vint seulement pas.

A quelques jours de là, nous prenions une glace au café Florian, sur la place Saint-Marc ; le *Journal des Débats*, une des rares feuilles françaises qui pénètrent à Venise, se trouva sous notre main, et nous y vîmes annoncer la mort de Balzac. — Nous faillîmes tomber de notre chaise sur les dalles de la place à cette foudroyante nouvelle, et à notre douleur se mêla bien vite un mouvement d'indignation et de révolte peu chrétien, car toutes les âmes ont devant Dieu une égale valeur. Nous venions de visiter justement l'hôpital des fous dans l'île de San-Servolo, et nous avions vu là

des idiots décrépits, des gâteux octogénaires, des larves humaines que ne dirigeait même plus l'instinct animal, et nous nous demandâmes pourquoi ce cerveau lumineux s'était éteint comme un flambeau qu'on souffle, lorsque la vie tenace persistait dans ces têtes obscures vaguement traversées de lueurs trompeuses.

Neuf ans déjà se sont écoulés depuis cette date fatale. La postérité a commencé pour Balzac; chaque jour il semble plus grand. Lorsqu'il était mêlé à ses contemporains, on l'appréciait mal, on ne le voyait que par fragments sous des aspects parfois défavorables : maintenant l'édifice qu'il a bâti s'élève à mesure qu'on s'en éloigne, comme la cathédrale d'une ville que masquaient les maisons voisines, et qui à l'horizon se dessine immense au-dessus des toits aplatis. Le monument n'est pas achevé, mais, tel qu'il est, il effraye par

son énormité, et les générations surprises se demanderont quel est le géant qui a soulevé seul ces blocs formidables et monté si haut cette Babel où bourdonne toute une société.

Quoique mort, Balzac a pourtant encore des détracteurs ; on jette à sa mémoire ce reproche banal d'immoralité, dernière injure de la médiocrité impuissante et jalouse, ou même de la pure bêtise. L'auteur de la *Comédie humaine*, non-seulement n'est pas immoral, mais c'est même un moraliste austère. Monarchique et catholique, il défend l'autorité, exalte la religion, prêche le devoir, morigène la passion, et n'admet le bonheur que dans le mariage et la famille.

« L'homme, dit-il, n'est ni bon, ni méchant ; il naît avec des instincts et des aptitudes ; la société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur ; mais l'intérêt développe aussi ses pen-

chants mauvais. Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant, comme je l'ai dit dans le *Médecin de campagne,* un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social. »

Et avec une ingénuité qui sied à un grand homme, prévoyant le reproche d'immoralité que lui adresseront des esprits mal faits, il dénombre les figures irréprochables comme vertu qui se trouvent dans la *Comédie humaine* : Pierrette Lorrain, Ursule Mirouët, Constance Birotteau, la Fosseuse, Eugénie Grandet, Marguerite Claës, Pauline de Villenoix, madame Jules, madame de la Chanterie, Eve Chardon, mademoiselle d'Esgrignon, madame Firmiani, Agathe Rouget, Renée de Maucombe, sans compter parmi les hommes, Joseph Le Bas, Genestas, Benassis, le curé Bonnet, le médecin Minoret, Pillerault, David Séchard, les deux

Birotteau, le curé Chaperon, le juge Popinot, Bourgeat, les Sauviat, les Tascherons, etc.

Les figures de coquins ne manquent pas, il est vrai, dans la *Comédie humaine.* Mais Paris est-il peuplé exclusivement par des anges ?

FIN


CONCORDIÆ FRUCTUS

BALZAC

SA VIE ET SES OEUVRES

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

Mme L. SURVILLE
(NÉE DE BALZAC)

BALZAC

SA VIE

ET SES ŒUVRES

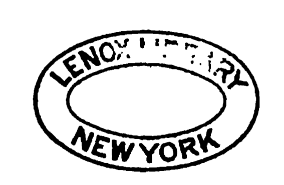
D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
Boulevard des Italiens, 15.

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS.

La traduction et la reproduction sont réservées.

1858


NEW YORK

Je me crois obligée envers mon frère et envers tous, à publier des détails que, seule aujourd'hui, je puis donner, et qui permettront d'écrire une biographie exacte de l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE. Les amis de Balzac m'ont pressée de couper court le plus tôt possible à ces légendes qui ne manquent pas de se former autour des noms illustres, afin de prévenir les erreurs qui pourraient s'accréditer sur le caractère et sur les circonstances de la vie de mon frère. J'ai compris qu'il valait mieux dire la vérité, quand bon nombre de personnes pouvaient encore l'attester.

LA COMÉDIE HUMAINE a suscité presque autant d'attaques que d'admirations. Tout récemment encore, des critiques l'ont jugée sévèrement au nom de la religion et de la morale, que les adversaires des

grandes renommées tâchent toujours de mettre de leur parti. Je ne sais si, à aucune époque, il y a eu en France un peintre de mœurs qui n'ait pas été accusé de faire scandale, et quelle littérature sortirait des principes sévères qu'on veut imposer aux écrivains ; si ceux qui les professent se mettent à l'œuvre, réussiront-ils à prouver, par l'exemple, que Balzac s'est trompé quand il a cru que le roman de mœurs ne peut se passer de contrastes, et qu'on n'instruit pas les hommes par la seule peinture de leurs vertus?...

Je n'ai ni le pouvoir ni la volonté d'appeler de ces arrêts, et je ne prétends pas ici défendre mon frère. Le temps, qui a consacré tant de génies contestés ou insultés à leur époque, lui assignera sa place dans la littérature française. Rapportons-nous-en à ce juge, le seul qui soit impartial et infaillible.

L. SURVILLE, NÉE DE BALZAC

Paris, le 15 janvier 1856.

BALZAC

SA VIE ET SES OEUVRES

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

Mon frère est né à Tours le 16 mai 1799, jour de Saint-Honoré. Ce nom plut à mon père, et quoiqu'il fût sans précédents dans les familles paternelle et maternelle, il le donna à son fils.

Ma mère avait perdu son premier enfant en voulant l'allaiter. On choisit, pour le petit Honoré, une belle nourrice qui demeurait à la porte de la ville, dans une maison bien

aérée et entourée de jardins. Mon père et ma mère furent si satisfaits des soins de cette femme, qu'ils me firent élever aussi par elle et lui laissèrent mon frère après son sevrage. Il avait près de quatre ans quand nous revînmes ensemble à la maison paternelle.

La belle santé d'Honoré préserva notre mère de toutes ces inquiétudes latentes qui éveillent les tendres sollicitudes et inspirent ces gâteries si chères aux enfants; ils ne jouaient pas à cette époque le rôle important qu'on leur impose aujourd'hui dans beaucoup de familles. On ne les mettait pas en scène, on les laissait enfants et on les formait avant tout au respect et à l'obéissance envers leurs parents. Mlle Delahaye, chargée de nous, eut peut-être trop de zèle à cet endroit, car avec le respect et l'obéissance, elle nous imprimait aussi la crainte. Mon frère se souvint longtemps des petits effrois qui nous saisissaient quand elle nous conduisait le matin dire bonjour à notre mère et quand nous entrions dans son salon pour lui sou-

haiter le bonsoir. C'était pour nous comme des cérémonies solennelles, quoiqu'elles se répétassent tous les jours ! Il est vrai que par des signes convenus, ma mère voyait, soi-disant sur nos visages, les petits méfaits que nous avions pu commettre et qui nous valaient de sévères réprimandes de sa part, car elle seule nous punissait ou nous récompensait.

Honoré ne fut donc ni transformé en prodige, ni adulé dans cet âge où l'on ne comprend encore l'amour de ses parents que par des baisers et des sourires ; s'il trahit de bonne heure quelques-unes des qualités qui devaient le rendre illustre, nul ne le remarqua ni ne s'en souvint.

C'était un charmant enfant : sa joyeuse humeur, sa bouche bien dessinée et souriante, ses grands yeux bruns, à la fois brillants et doux, son front élevé, sa riche chevelure noire, le faisaient remarquer dans les promenades où l'on nous conduisait tous les deux.

La famille réagit tellement sur le caractère des enfants et exerce de si grandes influences sur leur sort, que quelques détails sur nos parents me paraissent ici nécessaires; ils expliqueront d'ailleurs les premiers événements de la jeunesse de mon frère

Mon père, né en Languedoc en 1746, était avocat au conseil sous Louis XVI. Sa profession le mit en relation avec les notabilités d'alors et avec des hommes que la Révolution fit surgir et rendit célèbres

Ces circonstances lui permirent, en 1793, de sauver plus d'un de ses anciens protecteurs et de ses anciens amis. Ces services dangereux l'exposèrent, et un conventionnel très-influent, qui s'intéressait au *citoyen Balzac*, se hâta de l'éloigner du souvenir de Robespierre en l'envoyant dans le Nord organiser le service des vivres de l'armée.

Ainsi jeté dans l'administration de la guerre, mon père y resta, et il était chargé des subsistances de la vingt-deuxième divi-

sion militaire, lorsqu'il épousa à Paris, en 1797, la fille d'un de ses chefs, en même temps directeur des hôpitaux de Paris.

Mon père vécut dix-neuf ans à Tours, où il acheta une maison et des propriétés près de la ville. Après dix ans de séjour, on parla de le nommer maire, mais il refusa cet honneur pour ne pas abandonner la direction du grand hôpital dont il s'était chargé. Il craignit de manquer de temps pour bien remplir ces triples fonctions.

Mon père tenait à la fois de Montaigne, de Rabelais et de l'oncle Toby par sa philosophie, son originalité et sa bonté. Comme l'oncle Toby, il avait aussi une idée prédominante. Cette idée chez lui était *la santé*. Il s'arrangeait si bien de l'existence qu'il voulait vivre le plus longtemps possible. Il avait calculé, d'après les années qu'il faut à l'homme pour arriver à *l'état parfait*, que sa vie devait aller à cent ans *et plus;* pour atteindre *le plus*, il prenait des soins extraordinaires et veillait sans cesse à établir ce

qu'il appelait *l'équilibre des forces vitales*. Grand travail, vraiment!...

Sa tendresse paternelle augmentait encore ce désir *de longévité*. A quarante-cinq ans, n'étant pas marié et ne comptant pas se marier, il avait placé une bonne partie de sa fortune en viager, moitié sur le grand-livre, moitié sur la caisse Lafarge, qu'on fondait alors et dont il était un des plus forts actionnaires. (Il touchait en 1829, quand il mourut par accident, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, douze mille francs d'intérêt.)

La réduction des rentes, les gaspillages, qui eurent lieu dans l'administration de la tontine, diminuèrent ses revenus; mais sa belle et verte vieillesse lui donna l'espoir de partager un jour avec l'État, à l'extinction des concurrents de sa classe, l'immense capital de la tontine; ce qui eût grandement réparé le tort qu'il avait fait à sa famille. Cet espoir passa tellement chez lui à l'état de conviction, qu'il recommandait sans cesse

aux siens de conserver leur santé pour jouir des millions qu'il leur laisserait.

Cette conviction, que chacun entretenait, le rendait heureux et le consola dans les revers de fortune qui l'atteignirent à la fin de sa vie.

— Lafarge réparera tout un jour, disait-il.

Son originalité, devenue proverbiale à Tours, se manifestait aussi bien dans ses discours que dans ses actions; il ne faisait et ne disait rien comme un autre; Hoffmann en eût fait un personnage de ses créations fantastiques. Mon père se moquait souvent des hommes qu'il accusait de travailler sans cesse à leur malheur; il ne pouvait rencontrer un être disgracié sans s'indigner contre les parents et surtout contre les gouvernants qui n'apportaient pas autant de soins à l'amélioration de la race humaine qu'à celle des animaux. Il avait, sur ce sujet fort scabreux, de singulières théories qu'il déduisait non moins singulièrement...

— Mais à quoi bon publier ces idées?

disait-il en se promenant par la chambre dans sa douillette de soie puce, et la tête enfoncée dans la grosse cravate qu'il avait conservée de la mode du Directoire; on m'appellerait encore original (ce titre le courrouçait) et il n'y aurait pas un être étiolé ni un rachitique de moins! Excepté Cervantes, qui donna le coup de grâce à la chevalerie errante, quel philosophe a jamais corrigé l'humanité, *cette patraque* toujours jeune, toujours vieille, qui va toujours... heureusement pour nous et nos successeurs! ajoutait-il en souriant.

Il ne raillait toutefois l'humanité que lorsqu'il ne pouvait lui venir en aide, il le prouva en mainte occasion. Des épidémies se déclarèrent à plusieurs reprises à l'hospice, notamment lorsque les soldats l'encombrèrent en revenant d'Espagne : mon père s'installait alors dans l'hôpital, et, oubliant sa santé pour veiller au salut de tous, il déployait un zèle qui était pour lui du dévouement. Il détruisit beaucoup d'abus

sans redouter les inimitiés que ce genre de courage attire, et introduisit de grandes améliorations dans cet hôpital, entre autres des ateliers de travail pour les vieillards valides à qui il fit allouer un salaire.

Sa mémoire, son esprit d'observation et de repartie n'étaient pas moins remarquables que son originalité ; il se souvenait, à vingt ans de distance, de paroles qu'on lui avait dites. A soixante-dix ans, rencontrant inopinément un ami d'enfance, il s'entretint avec lui, sans aucune hésitation, dans l'idiome de son pays, où il n'était pas retourné depuis l'âge de quatorze ans !

Ses fines remarques lui firent plus d'une fois prédire les succès ou les désastres de gens qu'on appréciait bien autrement qu'il ne les jugeait ; le temps lui donna souvent raison dans ses prophéties !

Les répliques, enfin, ne lui faisaient jamais défaut en aucune occurrence.

Un jour qu'on lisait dans un journal un article sur un centenaire (article qu'on ne

passait pas, comme on peut croire), contre son habitude, il interrompit le lecteur pour dire avec enthousiasme :

— Celui-là a vécu sagement et n'a pas gaspillé ses forces en toute sorte d'excès, comme le fait l'imprudente jeunesse...

Il se trouva que ce sage se grisait souvent, au contraire, et soupait tous les soirs, une des plus grandes énormités que l'on pût commettre contre sa santé (selon mon père).

— Eh bien ! reprit-il sans s'émouvoir, cet homme a abrégé sa vie, voilà tout !...

Quand Honoré fut d'âge à comprendre et à apprécier son père, c'était un beau vieillard, fort énergique encore, aux manières courtoises, parlant peu et rarement de lui, indulgent pour la jeunesse qui lui était sympathique, laissant à tous une liberté qu'il voulait pour lui, d'un jugement sain et droit, malgré ses excentricités, d'une humeur si égale et d'un caractère si doux qu'il rendait heureux tous ceux qui l'entouraient !

Sa haute instruction lui faisait suivre avec

bonheur les progrès des sciences et les améliorations sociales, dont, à leur début, il comprenait l'avenir!

Ses graves entretiens, ses curieux récits avancèrent son fils dans la science de la vie et lui fournirent le sujet de plus d'un de ses livres.

Ma mère, riche, belle, et beaucoup plus jeune que son mari, avait une rare vivacité d'esprit et d'imagination, une activité infatigable, une grande fermeté de décision et un dévouement sans bornes pour les siens. Son amour pour ses enfants planait sans cesse sur eux, mais elle l'exprimait plutôt par des actions que par des paroles. Sa vie entière prouva cet amour; elle s'oublia sans cesse pour nous, et cet oubli lui fit connaître l'infortune qu'elle supporta courageusement. Sa dernière et plus cruelle épreuve fut, à l'âge de soixante-douze ans, de survivre à son glorieux fils et de l'assister dans ses derniers moments; elle pria pour lui à son lit de mort, soutenue par la

foi religieuse qui remplaçait toutes ses espérances terrestres par celles du ciel.

Ceux qui ont connu mon père et ma mère attesteront la fidélité de ces esquisses. Les qualités de l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE sont certainement la conséquence logique de celles de ses parents ; il avait l'originalité, la mémoire, l'esprit d'observation et le jugement de son père, l'imagination, l'activité de sa mère, de tous les duex, enfin, l'énergie et la bonté.

Honoré était l'aîné de deux sœurs et d'un frère. Notre sœur cadette mourut jeune, après cinq années de mariage. Notre frère partit pour les colonies, où il se maria et resta.

A la naissance d'Honoré, tout faisait présager pour lui un bel avenir. La fortune de notre mère, celle de notre aïeule maternelle qui vint vivre avec sa fille dès qu'elle fut veuve, les émoluments et les rentes viagères de mon père composaient une grande existence à notre famille.

Ma mère se consacra exclusivement à notre éducation et se crut obligée d'user de sévérité envers nous pour neutraliser les effets de l'indulgence de notre père et de notre aïeule. Cette sévérité comprima les tendres expansions d'Honoré, à qui l'âge et la gravité de son père inspiraient aussi la réserve. Cet état de choses tourna au profit de l'affection fraternelle; ce fut certainement le premier sentiment qui s'épanouit et fleurit dans son cœur. J'étais de deux ans seulement plus jeune qu'Honoré, et dans la même situation que lui vis-à-vis de nos parents; élevés ensemble, nous nous aimâmes tendrement; les souvenirs de sa tendresse datent de loin. Je n'ai pas oublié avec quelle vélocité il accourait à moi pour m'éviter de rouler les trois marches hautes, inégales et sans rampes qui conduisaient de la chambre de notre nourrice dans le jardin! Sa touchante protection continua au logis paternel, où plus d'une fois il se laissa punir pour moi, sans trahir ma culpabilité. Quand j'arrivais à temps pour

m'accuser : « N'avoue donc rien une autre fois, me disait-il, j'aime à être grondé pour toi ! » On se souvient toujours de ces naïfs dévouements !

D'heureuses circonstances protégèrent encore notre affection. Nous vécûmes toujours l'un près de l'autre dans une intimité et une confiance sans bornes. Je connus donc en tout temps les joies et les peines de mon frère, et j'eus toujours le doux privilége de le consoler ; certitude qui fait aujourd'hui ma joie.

Le plus grand événement de son enfance fut un voyage à Paris, où ma mère le conduisit, en 1804, pour le présenter à ses grands parents. Ils raffolèrent de leur joli petit-fils, qu'ils comblèrent de caresses et de présents.

Peu habitué à être fêté ainsi, Honoré revint à Tours la tête pleine de joyeux souvenirs, le cœur rempli d'affection pour ces chers grands parents dont il me parlait sans cesse, les décrivant de son mieux, ainsi que leur

maison, leur beau jardin, sans oublier *Mouche*, le gros chien de garde avec lequel il s'était lié intimement. Ce séjour à Paris servit longtemps d'aliment à son imagination.

Notre grand'mère aimait à raconter les faits et gestes de son petit-fils chez elle, et répétait volontiers cette petite scène.

Un soir qu'elle avait fait venir pour lui la lanterne magique, Honoré n'apercevant pas parmi les spectateurs son ami *Mouche*, se lève en criant d'un ton d'autorité : « Attendez !... » (Il se savait le maître chez son grand-père.) Il sort du salon et rentre traînant le bon chien, à qui il dit : « Assieds-toi là, *Mouche*, et regarde ; ça ne te coûtera rien, c'est bon papa qui paye ! »

Quelques mois après ce voyage, on changeait la veste de soie brune et la belle ceinture bleue du petit Honoré pour des vêtements de deuil. Son cher grand-père venait de mourir, frappé par une apoplexie foudroyante. Ce fut son premier chagrin ; il

pleura bien fort quand on lui dit qu'il ne verrait plus son aïeul, et son souvenir lui resta tellement présent à l'esprit que, longtemps après ce jour néfaste, me voyant prise d'un malencontreux fou rire pendant une réprimande de notre mère, il s'approche de moi, et pour arrêter cette gaieté intempestive qui menaçait de tourner à mal, me dit à l'oreille d'un ton tragique :

— Pense à la mort de ton grand-papa !

Secours inefficace, hélas ! car je ne l'avais pas connu et ne comprenais pas encore la mort !

On le voit, les seules paroles qu'on a retenues des premières années d'Honoré révélaient plutôt la bonté que l'esprit. Je me souviens néanmoins qu'il montrait déjà son imagination dans ces jeux de l'enfance que George Sand a si bien décrits dans ses *Mémoires*. Mon frère improvisait de petites comédies qui nous amusaient (succès que n'ont pas toujours les grandes) ; il écorchait pendant des heures entières les cordes d'un

petit violon rouge, et sa physionomie radieuse prouvait qu'il croyait écouter des mélodies. Aussi était-il fort étonné quand je le suppliais de finir cette musique qui eût fait hurler l'ami *Mouche.*

— Tu n'entends donc pas comme c'est joli? me disait-il.

Il lisait enfin avec passion, comme la plupart des enfants, toutes ces féeries dont les catastrophes, plus ou moins dramatiques, les font tant pleurer! Elles lui inspiraient sans doute d'autres contes, car à des babillages étourdissants, succédaient quelquefois des silences qu'on n'expliquait que par la fatigue, mais qui pouvaient bien être déjà des rêveries dans des mondes imaginaires.

Quand il eut sept ans, il passa d'un externat de Tours au collége de Vendôme, fort célèbre alors. Nous allions régulièrement le voir chaque année à Pâques et à la distribution des prix; mais fort peu couronné aux concours, il recevait plus de reproches

que de louanges pendant ces jours qu'il attendait si impatiemment, et dont il se faisait à l'avance tant de joie !...

Il resta sept années dans ce collége, où il n'y avait jamais de vacances. Le souvenir de ce temps lui inspira la première partie du livre de *Louis Lambert*. Dans cette première partie, Louis Lambert et lui ne font qu'un, c'est Balzac en deux personnes. La vie de collége, les petits événements de ses jours, ce qu'il y souffrit et y pensa, tout est vrai, jusqu'à ce traité *de la volonté*, qu'un de ses professeurs (qu'il nomme) brûla sans le lire, dans sa colère de le trouver au lieu du devoir qu'il demandait. Mon frère regretta toujours cet écrit comme un monument de son intelligence à cet âge.

Il avait quatorze ans quand M. Mareschal, le directeur du collége, écrivit à notre mère, entre Pâques et les prix, de venir en toute hâte chercher son fils. Il était atteint d'une espèce de *coma* qui inquiétait d'autant plus ses maîtres, qu'ils n'en voyaient

pas les causes. Mon frère était pour eux un écolier paresseux; ils ne pouvaient donc attribuer à aucune fatigue intellectuelle cette espèce de maladie cérébrale. Devenu maigre et chétif, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts, il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait et ne savait que répondre quand on lui demandait brusquement : « A quoi pensez-vous ? Où êtes-vous ? »

Cet état surprenant, dont plus tard il se rendit compte, provenait d'une espèce de congestion d'idées (pour répéter ses expressions) ; il avait lu, à l'insu de ses professeurs, une grande partie de la riche bibliothèque du collége, formée par les savants oratoriens fondateurs et propriétaires de cette vaste institution, où plus de trois cents jeunes gens étaient élevés ; c'était dans le cachot, où il se faisait mettre journellement, qu'il dévorait ces livres sérieux, qui avaient développé son esprit aux dépens de son corps, dans cet âge où les forces physiques doivent

être au moins aussi exercées que les forces intellectuelles.

Personne de la famille n'avait oublié l'étonnement que la vue d'Honoré causa lorsque notre mère le ramena de Vendôme.

— Voilà donc, disait douloureusement notre grand'mère, comme le collége nous renvoie les jolis enfants que nous lui envoyons !

Mon père, fort inquiet de l'état de son fils, fut bientôt rassuré en voyant que le changement de pays, le grand air et le contact bienfaisant de la famille suffisaient à lui rendre la vivacité et la gaieté de l'adolescence qui commençait pour lui.

Le classement des idées se fit peu à peu dans sa vaste mémoire, où il enregistrait déjà les événements et les êtres qui s'agitaient autour de lui ; ces souvenirs servirent plus tard à ses merveilleuses peintures de la Vie de province. Mû par une vocation qu'il ne comprenait pas encore, elle le portait instinctivement vers des lec-

tures et des observations qui préparaient ses travaux et qui devaient les rendre si féconds ; il amassait des matériaux sans savoir encore à quel édifice ils serviraient. Quelques types de LA COMÉDIE HUMAINE datent certainement de ce temps.

Dans les longues promenades que notre mère lui faisait faire, il admirait déjà en artiste les doux paysages de sa chère Touraine qu'il décrivit si bien ! Il s'arrêtait quelquefois enthousiasmé devant ces beaux soleils couchants qui éclairent si pittoresquement les clochers gothiques de Tours, les villages épars sur les coteaux, et cette Loire, si majestueuse, couverte alors de voiles de toutes grandeurs.

Mais notre mère, plus soucieuse pour lui d'exercices que de rêveries, le forçait à lancer le cerf-volant de notre jeune frère ou à courir après ma sœur et moi ; il oubliait alors le paysage et devenait le plus jeune et le plus gai des quatre enfants qui entouraient notre mère.

Il n'en était pas ainsi dans la cathédrale de Saint-Gatien, où elle nous conduisait régulièrement aux jours de fête. Là, Honoré pouvait songer à loisir, et aucune des poésies et des splendeurs de cette belle église n'étaient perdues pour lui. Il remarquait tout, depuis les merveilleux effets de lumière qu'y produisent les vieux vitraux, les nuages d'encens qui enveloppent comme dans des voiles les officiants, jusqu'aux pompes du service divin, rendues plus splendides encore par la présence du cardinal-archevêque. Les physionomies des prêtres, qu'il étudiait, lui aideront un jour à composer les abbés Birotteau et Lorau, et ce curé Bonnet dont la tranquillité d'âme fait un si beau contraste avec les agitations du remords qui torture la repentante Véronique.

Cette église l'avait tant impressionné, que le nom seul de Saint-Gatien réveillait en lui des mondes de souvenirs, où les fraîches et pures sensations de l'adolescence et les sentiments religieux (qui ne l'abandonnèrent

jamais), étaient mêlés aux idées d'homme qui germaient déjà dans ce puissant cerveau.

Il suivait comme externe les cours du collége, et recevait chez son père les répétitions de ses professeurs. Il commençait à dire qu'on parlerait de lui un jour, et ces paroles, qui faisaient rire, devinrent le texte de plaisanteries incessantes. Au nom de cette célébrité future, on lui fit subir une infinité de petits tourments, préludes des plus grands qu'on devait lui infliger pour l'illustration acquise. L'apprentissage n'était pas inutile !

Il acceptait toutes ces malices en riant plus que les autres (il riait toujours dans ce bienheureux temps). Jamais caractère ne fut plus aimable, jamais non plus personne n'eut plus tôt que lui le désir et l'intuition de la renommée.

On était loin cependant d'exalter ou d'encourager ce désir ! Mon frère, je l'ai déjà dit, un peu comprimé par la crainte, pensait

plus qu'il ne parlait devant son père et sa mère ; ceux-ci, ne pouvant le juger en toute connaissance de cause, ne voyaient en lui, comme ses maîtres, qu'un garçon fort ordinaire qu'il fallait même stimuler pour lui faire faire ses devoirs de grec et de latin. Notre mère, qui s'occupait plus particulièrement de lui, soupçonnait si peu ce qu'était déjà son fils aîné et ce qu'il deviendrait un jour, qu'elle attribuait au hasard les réflexions et les remarques sagaces qui lui échappaient parfois. « Tu ne comprends certainement pas ce que tu dis là, Honoré, » lui disait-elle alors. Lui, pour toute réponse, souriait de ce sourire si fin, si railleur ou si bon dont il était doué. Cette protestation à la fois éloquente et muette était taxée d'outrecuidance quand ma mère l'apercevait, car Honoré, n'osant pas avoir raison avec elle, ne lui expliquait ni ses idées ni son sourire.

Les compressions qu'on exerce sur le génie, les injustices qui le froissent, les ob-

stacles qu'on lui oppose, doublent peut-être ses forces et impriment plus de vigueur à son essor ; on aime du moins à le penser.

A la fin de 1814, mon père fut appelé à Paris, à la direction des vivres de la première division militaire. Honoré acheva ses études chez M. Lepitre, rue Saint-Louis, et chez MM. Sganzer et Beuzelin, rue de Thorigny, au Marais, où nous demeurions. Honoré ne fut pas plus remarqué dans ces institutions que dans les colléges de Vendôme et de Tours. En faisant ses discours de rhétorique, il commença à s'éprendre des beautés de la langue française. J'ai conservé l'une de ses compositions de concours (le discours de la femme de Brutus à son mari après la condamnation de ses fils). La douleur de la mère y est peinte avec énergie, et cette faculté puissante que possédait mon frère d'entrer dans l'âme de ses personnages s'y fait déjà remarquer.

Ses classes terminées, il rentra une troisième fois sous le toit paternel. On était

en 1816. Il avait alors dix-sept ans et demi.

Ma mère faisait du travail la base de toute éducation et s'entendait merveilleusement à l'emploi du temps ; elle ne laissa donc pas un instant son fils oisif. Il reçut des leçons sur toutes les sciences négligées au collége et suivit les cours de la Sorbonne.

Je me souviens encore de l'enthousiasme que lui causaient les éloquentes improvisations des Villemain, des Guizot, des Cousin. C'était la tête en feu qu'il nous les redisait pour nous associer à ses joies et nous les faire comprendre. Il courait travailler dans les bibliothèques publiques afin de mieux profiter des enseignements de ses illustres professeurs.

Pendant ses pérégrinations au quartier latin, il achetait sur les quais des livres rares et précieux qu'il savait choisir. Ce fut là l'origine de cette belle bibliothèque que ses constantes relations avec les libraires rendirent si complète, et qu'il voulait léguer à sa ville natale ; mais l'indifférence de ses

compatriotes pour lui lors de ses voyages à Tours le blessa si profondément, qu'il renonça à ce projet.

M. Brun, préfet actuel d'Indre-et-Loire, ancien camarade d'Honoré au collége de Vendôme, d'accord avec le maire, M. Mame, frère du célèbre libraire qui édita les premières œuvres de Balzac, dont il comprit aussitôt l'avenir, ont fait placer une inscription sur la maison où l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE est né. Ce n'est toutefois pas celle où il passa son enfance. La maison de mon père appartient aujourd'hui à Mme la comtesse d'Outremont, amie de notre famille, et portait autrefois le numéro 29 de cette rue qui partage la ville et la traverse, depuis le pont jusqu'à l'avenue de Grammont.

On eût bien étonné les parents et les amis de Balzac si on leur eût dit, en 1817 et même plus tard, qu'il mériterait un jour cet honneur rendu à sa mémoire, si on leur eût annoncé enfin qu'on donnerait son nom à la rue qu'il habitait à Paris lors de sa mort, et qu'un

imposant cortége le suivrait à sa dernière demeure. Ils n'auraient pas eu assez d'incrédulité à opposer à de telles prophéties, car, malgré la vivacité d'un esprit qui commençait à se faire jour, nul ne croyait encore à la haute intelligence d'Honoré; il est vrai qu'il parlait beaucoup, s'amusait de niaiseries comme les enfants, et avait une bonhomie et parfois des naïvetés qui le faisaient souvent notre dupe. Il eût été facile néanmoins de remarquer l'attrait qu'il avait pour les gens d'esprit et pour les conversations substantielles. Il se plaisait surtout auprès d'une vieille amie de notre grand'mère, Mlle de R..., qui avait été liée intimement avec Beaumarchais, et qui demeurait dans la même maison que nous. Mon frère la faisait causer sur cet homme célèbre dont, grâce à ces détails, il connut si bien l'existence, qu'il eût pu fournir les matériaux de la belle biographie que M. de Loménie vient de publier sur lui.

Mon père voulut qu'Honoré fît son droit,

subît tous ses examens, et passât les trois années de son cours chez l'avoué et le notaire, afin d'y apprendre les détails de la procédure, et la forme et la teneur de tous les actes. L'éducation d'un homme n'était pas complète, selon mon père, s'il ne connaissait pas les législations anciennes et modernes et surtout les lois de son pays.

Honoré entra dans l'étude de M. de Merville, notre ami. M. Scribe venait de la quitter. Après dix-huit mois de séjour chez cet avoué, il fut reçu chez M. Passez, notaire, où il resta le même temps. M. Passez habitait la maison où nous demeurions et était aussi l'un de nos intimes.

Ces circonstances expliquent la fidélité des descriptions d'intérieur d'études qu'on remarque dans LA COMÉDIE HUMAINE, et la profonde connaissance des lois qu'elle révèle. J'ai trouvé chez un avoué de Paris le livre de *César Birotteau* au milieu des œuvres des légistes; il m'assura que cet ouvrage était excellent à consulter en matière de faillites.

Mon frère était fort occupé à cette époque, car, indépendamment de son cours de droit et des travaux dont le chargeaient ses patrons, il avait encore à se préparer pour ses examens successifs; mais son activité, sa mémoire, sa facilité étaient telles, qu'il trouvait encore le temps d'achever ses soirées à la table de boston ou de whist de ma grand'-mère, où cette douce et aimable femme lui faisait gagner, à force d'imprudences ou de distractions volontaires, l'argent qu'il consacrait à l'acquisition de ses livres. Il aima toujours ces jeux en mémoire d'elle; il s'y rappelait ses paroles, et un de ses gestes retrouvé lui semblait un bonheur arraché à la tombe!

Mon frère nous accompagnait aussi quelquefois au bal, mais s'y étant laissé choir malencontreusement, malgré les leçons qu'il recevait d'un maître de danse de l'Opéra, il renonça à la danse, tant le sourire des femmes qui suivit sa chute lui resta sur le cœur; il se promit alors de dominer la société au-

trement que par des grâces et des talents de salon, et devint seulement spectateur de ces fêtes dont plus tard il utilisa les souvenirs.

A vingt et un ans, il avait terminé son droit et passé ses examens. Mon père lui confia les projets qu'il avait pour son avenir et qui eussent conduit Honoré à la fortune; mais la fortune était alors le moindre de ses soucis.

Mon père avait protégé jadis un homme qu'il avait retrouvé, en 1814, notaire à Paris. Celui-ci, reconnaissant et pour rendre au fils le service qu'il avait reçu du père, offrait de prendre Honoré dans son étude et de la lui laisser après quelques années de stage; la caution de mon père pour une partie de la charge, un beau mariage, des prélèvements successifs sur les brillants revenus de l'étude, auraient acquitté mon frère en peu d'années.

Mais Balzac, courbé dix ans, peut-être, sur des contrats de vente, des contrats de

mariage ou sur des inventaires!... lui qui aspirait secrètement à la gloire littéraire!

Sa stupéfaction fut grande à cette révélation; il déclara nettement ses désirs, et ce fut au tour de notre père d'être stupéfait.

Une vive discussion suivit. Honoré combattit éloquemment les puissantes raisons qu'on lui donnait, et ses regards, ses paroles, son accent révélaient une telle vocation, que mon père lui accorda deux ans pour faire ses preuves de talent.

Cette belle chance perdue explique la sévérité dont on usa envers lui et la rancune qu'il conserva contre le notariat, rancune qui perce dans quelques-unes de ses œuvres.

Mon père, ne céda pas, toutefois, aux désirs d'Honoré sans regrets; des événements fâcheux les augmentaient encore. Il venait d'être mis à la retraite et de subir des pertes d'argent dans deux entreprises. Enfin nous allions vivre dans une maison de campagne qu'il venait d'acheter à six lieues de Paris.

Les chefs de famille comprendront les inquiétudes de nos parents en cette circonstance. Mon frère n'avait encore donné aucune preuve de talent littéraire, et il avait sa fortune à faire; il était donc rationnel de désirer pour lui un état moins problématique que celui de littérateur! Pour une vocation telle que celle d'Honoré, vocation qu'il justifia si grandement, que de médiocrités ont été jetées en des voies malheureuses par une semblable condescendance! Aussi, celle de mon père envers son fils fut-elle traitée de faiblesse et généralement blâmée par tous ceux qui s'intéressaient à nous.

« On allait faire perdre à mon frère un temps précieux; l'état de littérateur pouvait-il, en aucun cas, mener à la fortune? Honoré avait-il l'étoffe d'un homme de génie? Tous en doutaient... »

Qu'eût-on dit à mon père, s'il eût mis ses amis dans la confidence des offres qui lui avaient été faites?

Un intime, un peu brusque et fort absolu,

déclara que, pour lui, Honoré n'était bon qu'à faire un expéditionnaire! Le malheureux *avait une belle main*, selon l'expression du maître d'écriture qu'on lui avait donné à sa sortie du collége.

— A votre place, ajouta cet ami, je n'hésiterais pas à mettre Honoré dans quelque administration où, avec votre protection, il arriverait promptement à se suffire.

Mon père jugeait alors son fils autrement que cet intime, et, ses théories aidant, il croyait à l'intelligence de ses enfants; il se contenta donc de sourire à cette sortie, tint bon et passa outre.

Il est à présumer que ses amis se séparèrent, ce soir-là, en déplorant entre eux l'aveuglement paternel...

Ma mère, moins confiante que son mari, pensa qu'un peu de misère ramènerait promptement Honoré à la soumission.

Elle l'installa donc, avant notre départ de Paris, dans une mansarde qu'il choisit près de la bibliothèque de l'Arsenal, la seule qu'il

ne connût pas et où il se proposait d'aller travailler; elle meubla strictement sa chambre d'un lit, d'une table et de quelques chaises, et la pension qu'elle lui alloua pour y vivre n'eût certainement pas suffi à ses besoins les plus rigoureux, si notre mère n'eût pas laissé à Paris une vieille femme, attachée depuis vingt ans au service de la famille, qu'elle chargea de veiller sur lui. C'est cette femme qu'il appelle, dans ses lettres, l'*Iris messagère*.

Passer subitement de l'intérieur d'une maison où il trouvait l'abondance, à la solitude d'un grenier où tout bien-être lui manquait, certes la transition était dure! Il ne se plaignit pas toutefois dans ce réduit, où il trouvait la liberté et portait de belles espérances que ses premières déceptions littéraires ne purent éteindre.

C'est alors que commence cette correspondance conservée par tendresse et qui devint sitôt de chers et de précieux souvenirs.

Je demande grâce pour les badinages familiers que contiennent les premiers fragments que je vais citer. Leur caractère intime appelle naturellement l'indulgence. Je n'ose les supprimer, parce qu'ils peignent merveilleusement le caractère primordial de mon frère, et que le développement successif d'une telle intelligence me semble intéressant à suivre.

Dans sa première lettre, après avoir énuméré ses frais d'emménagement (détails qui n'étaient à autres fins que de prouver à notre mère qu'il manquait déjà d'argent), il me confie qu'il a pris un domestique.

« — Un domestique!... y penses-tu, mon frère?

» — Oui, un domestique. Il a un nom aussi drôle que celui du docteur. Le sien s'appelle *Tranquille*, le mien s'appelle *Moi-même*. Mauvaise emplette, vraiment!... Moi-même est paresseux, maladroit, imprévoyant. Son maître a faim, a soif; il n'a quelquefois ni pain ni eau à lui offrir; il ne sait pas même le garantir contre le vent qui

souffle à travers sa porte et sa fenêtre, comme Tulou dans sa flûte, mais moins agréablement. »

Suivent les réprimandes du maître au serviteur :

« — Moi-même ?...

» — Plaît-il, monsieur?

» — Regardez cette toile d'araignée où cette grosse mouche pousse des cris à m'étourdir? Ces *moutons* qui se promènent sous le lit, cette poussière sur les vitres qui m'aveugle ?...

» Le paresseux regarde et ne bouge pas! et malgré tous ses défauts, je ne puis me séparer de cet inintelligent *Moi-même!*... »

Dans sa seconde lettre, il s'excuse de la première, que notre mère avait trouvée fort négligée.

« Dis à maman que je travaille tant, que vous écrire est mon délassement! Alors, sauf vot' respect et le mien, je vais, comme l'âne de Sancho, par les chemins broutant tout ce que je rencontre. Je ne fais pas de brouillon (fi donc! le cœur ne connaît pas les brouillons). Si je ne ponctue pas, si je ne me relis pas, c'est pour que vous me relisiez

et pensiez plus longtemps à moi! Je jette ma plume aux bêtes, si ce n'est pas là une finesse de femme!...

» Vous saurez, mademoiselle, qu'on économise pour avoir ici un piano; quand ma mère et toi vous viendrez me voir, vous en trouverez un. J'ai pris mes mesures, en reculant les murs il tiendra, et si mon propriétaire ne veut pas entendre à cette petite dépense, je l'ajouterai à l'acquisition du piano, et le *Songe de Rousséau* (morceau de Cramer fort à la mode alors) retentira dans ma mansarde, où le besoin de songes se fait généralement sentir. »

Que de travaux il médite!... des romans, des comédies, des opéras-comiques, des tragédies sont sur sa liste d'ouvrages à faire. Il ressemble à l'enfant qui a tant de paroles à dire qu'il ne sait par où commencer. C'est d'abord *Stella* et *Coqsigrue*, deux livres qui ne virent jamais le jour! De tous ses projets de comédie de ce temps, je me souviens des *Deux Philosophes*, qu'il eût certainement repris à ses loisirs. Ces prétendus philosophes se moquaient l'un de l'autre, se querellaient

sans cesse, comme des amis (disait mon frère en racontant cette pièce).

Ces philosophes, tout en méprisant les hochets de ce monde, se les disputaient sans pouvoir les obtenir, insuccès final qui les raccommodait et leur faisait maudire en commun la détestable engeance humaine !

Pour laquelle de ces œuvres lui faut-il le Tacite de notre père dont l'édition manque dans la bibliothèque de l'Arsenal ? Ce désir fait le sujet de sa troisième lettre.

« Il me faut absolument le Tacite de mon père ; il n'en a pas besoin, maintenant qu'il est dans la Chine ou dans la Bible !... »

Mon père, enthousiasmé des Chinois (peut-être à cause de leur longévité comme peuple), lisait alors les gros livres des jésuites missionnaires qui ont décrit la Chine les premiers ; il annotait aussi de précieuses éditions de la Bible qu'il possédait, livre qui, en tout temps, causa son admiration.

« Il ne te faut pas longtemps pour savoir où est

la clef de la bibliothèque! Papa n'est pas toujours chez lui, il se promène tous les jours! et le farinier Godard est là pour m'apporter le Tacite!

» A propos, *Coqsigrue* dépasse présentement mes forces, il faut le ruminer et attendre pour l'écrire.

» Je n'aime pas, ma chère, tes travaux historiques et tes tableaux siècle par siècle. Pourquoi t'amuser (et le mot est mal choisi) à refaire l'ouvrage de Blair? Prends-le dans la bibliothèque, il ne doit pas être loin du Tacite, et apprends-le par cœur; mais à quoi bon? Une jeune fille en sait assez quand elle ne *fricasse* pas Annibal avec César, ne prend pas le Trasimène pour un général d'armée, et *Pharsale* pour une dame romaine; lis Plutarque et deux ou trois livres de ce *calibre-là*, et tu seras *calée* pour toute ta vie, sans déroger à ton titre charmant de femme. Veux-tu donc devenir une savante? Fi!... fi!...

» J'ai fait cette nuit un rêve délicieux; je lisais Tacite que tu m'avais envoyé!...

» Talma joue maintenant Auguste dans *Cinna*. J'ai grand'peur de ne pouvoir résister à l'aller voir; mais quelle folie!... mon estomac en tremble!...

» Les nouvelles de mon ménage sont désas-

treuses, les travaux nuisent à la propreté. Ce coquin de *Moi-même* se néglige de plus en plus. Il ne descend que tous les trois ou quatre jours pour les achats, va chez les marchands les plus voisins et les plus mal approvisionnés du quartier ; les autres sont trop loin, et le garçon économise au moins ses pas ; de sorte que ton frère (destiné à tant de célébrité) est déjà nourri absolument comme un grand homme, c'est-à dire qu'il meurt de faim !

» Autre sinistre : le café fait d'affreux *gribouillis* par terre ; il faut beaucoup d'eau pour réparer le dégât ; or, l'eau ne montant pas naturellement dans ma *céleste* mansarde (elle y descend seulement les jours d'orage), il faudra aviser, après l'achat du piano, à l'établissement d'une machine hydraulique, si le café continue à s'enfuir, pendant que maître et serviteur bayent aux corneilles.

» Avec le Tacite, n'oublie pas de m'envoyer un couvre-pied ; si tu pouvais y joindre quelque *vieillissime* châle, il me serait bien utile. Tu ris ? C'est ce qui me manque dans mon costume nocturne. Il a fallu d'abord penser aux jambes qui souffrent le plus du froid ; je les enveloppe du carrick tourangeau que Grogniart, de *boustiquante* mémoire,

cousillonna. (Grogniart était un petit tailleur de Tours chargé jadis d'ajuster à la taille du fils les habits du père, et qui ne s'acquittait pas de ce travail à la satisfaction d'Honoré.)

» Le susdit carrick n'arrivant qu'à mi-corps, reste le haut mal défendu contre la gelée, qui n'a que le toit et ma veste de molleton à traverser pour arriver à ma peau fraternelle, trop tendre, hélas ! pour le supporter ; de sorte que le froid *me pipe.*

» Quant à la tête, je compte sur une calotte *dantesque*, pour qu'elle puisse braver aussi l'aquilon. Ainsi équipé, j'habiterai fort agréablement mon palais !...

» Je finis cette lettre comme Caton finissait ses discours; il disait : Que Carthage soit détruite! Moi, je dis : Que le Tacite soit pris! et je suis, chère historienne, de vos quatre pieds huit pouces, le très-humble serviteur. »

Voici une lettre (d'août 1819) que je copie tout entière, après avoir préalablement donné les explications nécessaires pour la rendre intelligible.

Mon père, pour épargner à son fils des froissements d'amour-propre en cas du

non-succès de ses espérances, le disait absent de Paris. C'était d'ailleurs un moyen de le préserver de toute tentation mondaine.

M. de Villers, dont il parle dans cette lettre, était un vieil ami de la famille, ancien abbé et comte de Lyon, retiré à Nogent, petit village situé près de l'Isle-Adam. Mon frère avait déjà fait plusieurs séjours chez lui; la spirituelle conversation de ce bon vieillard, ses curieuses anecdotes sur l'ancienne cour où il avait obtenu de grands succès, les encouragements qu'il donnait à mon frère, dont il était le confident, avaient fait naître une telle affection entre eux, qu'Honoré appelait plus tard l'Isle-Adam *son paradis inspirateur.*

« Tu veux des nouvelles, il faut que je les fasse; personne ne passe dans mon grenier, je ne peux donc te parler que de moi et t'envoyer autre chose que des fariboles; exemple :

» Le feu a pris rue Lesdiguières, nº 9, à la tête d'un pauvre garçon, et les pompiers n'ont pu l'éteindre. Il a été mis par une belle femme qu'il ne connaît pas : on dit qu'elle demeure aux Quatre-

Nations, au bout du pont des Arts ; elle s'appelle *la Gloire.*

» Le malheur est que le brûlé raisonne, et il se dit :

» Que j'aie ou non du génie, je me prépare dans les deux cas bien des chagrins !

» Sans génie, je suis flambé ! il faudra passer la vie à sentir des désirs non satisfaits, de misérables jalousies, tristes peines !...

» Si j'ai du génie, je serai persécuté, calomnié ; je sais bien qu'alors Mlle la Gloire essuiera bien des pleurs !...

» Il serait temps encore de faire partie nulle et de devenir un M. ***, qui juge tranquillement les autres sans les connaître, qui jure après les hommes d'État sans les comprendre, qui gagne au jeu, même en écartant les atouts, l'heureux homme ! et qui pourra bien un jour devenir député, parce qu'il est riche, l'homme parfait !

» Si je gagnais demain un quine à la loterie, j'aurais raison comme lui, quoi que je fasse ou dise ; mais n'ayant pas d'argent pour acheter cette espérance, je n'ai pas cette merveilleuse chance pour en imposer aux sots !... *Patraque d'humanité* !...

» Parlons plutôt de mes plaisirs ! J'ai fait hier un

boston chez mes propriétaires, où, après avoir entassé misères sur piccolos et avoir eu des chances d'innocent (j'avais peut-être songé à M. ***), j'ai gagné... trois sols!...

» Maman va dire : « Allons, Honoré va devenir » joueur!... » Point, mère, je veille sur mes passions.

» J'ai songé qu'après l'hiver laborieux que je viens de passer, quelques jours de campagne me seraient bien nécessaires!...

» Non, maman, ce n'est pas pour fuir ma bonne vache enragée : j'aime ma vache; mais quelqu'un près de vous, vous dira que l'exercice et le grand air sont bien utiles à la santé de l'homme! Or donc, comme Honoré ne peut se montrer chez son père, pourquoi n'irait-il pas chez le bon M. de Villers, qui l'aime jusqu'à soutenir le pauvre rebelle?

» Une idée, mère! si vous lui écriviez pour arranger ce voyage? Allons, c'est comme si c'était fait; vous avez beau prendre votre air sévère, on sait que vous êtes bonne au fond, et l'on ne vous craint qu'à demi!

» Quand viendrez-vous me voir? boire mon café, manger des œufs *brouillés*, *raccommodés* sur un plat que vous m'apporterez? car si je succombe

à *Cinna*, il faudra renoncer à monter mon ménage et peut-être même au piano et à la machine hydraulique.

» L'Iris messagère ne vient pas! J'achèverai demain cette lettre.

DEMAIN.

« Pas d'Iris encore!... Se dérangerait-elle?... (Elle avait soixante-dix ans.) Je ne la vois jamais qu'à la volée et toujours si essoufflée, qu'elle peut à peine me rendre compte du quart de ce que je voudrais savoir. Pensez-vous à moi autant que je pense à vous? Criez-vous quelquefois au whist ou au boston : « Honoré, où es-tu? » Je ne t'ai pas dit qu'avec l'incendie j'ai eu aussi d'affreuses rages de dents. Elles ont été suivies d'une fluxion qui me rend présentement hideux.

» Qui dit : *Fais arracher?* Que diable! on tient à ses dents, et il faut mordre, d'ailleurs, quelquefois dans mon état, quand ce ne serait qu'au travail!

» J'entends le souffle de la déesse.

» Ah! vous êtes maintenant sous le charme de la famille M.....; fais un recueil de tous les hélas de la belle-mère, redis-moi bien ce qu'elle soupirera... Je m'en remets à toi pour rire, tu es mon

Momus, mon bon Momus, car je me suis cru à votre dîner de réception; tes récits sont la manne de mon désert.

» Merci de vos tendresses et de vos provisions; je t'ai reconnue dans le pot de confitures et les fleurs. »

Après bien des hésitations, c'est la tragédie de *Cromwell* qu'il choisit pour son œuvre de début (tragédie classique, comme on le verra ci-après) :

« J'ai choisi le sujet de Cromwell, parce qu'il est le plus beau de l'histoire moderne. Depuis que j'ai soulevé et pesé ce sujet, je m'y suis jeté à corps perdu. Les idées m'accablent, mais je suis sans cesse arrêté par mon peu de génie pour la versification. Je me mangerai plus d'une fois les ongles, avant d'avoir achevé mon premier monument. Si tu connaissais les difficultés de pareilles œuvres! LE GRAND RACINE a passé deux ans à polir *Phèdre*, le désespoir des poëtes. Deux ans!... deux ans!... y penses-tu?... deux ans!...

» Mais qu'il m'est doux, en me consumant nuit et jour, d'associer mes travaux aux personnes qui me sont chères! Ah! sœur, si le ciel m'a doué de quelque talent, ma plus grande joie sera de voir

ma gloire rejaillir sur vous tous! Quel bonheur de vaincre l'oubli, d'illustrer encore le nom de Balzac! A ces pensées, mon sang bouillonne! Lorsque je tiens une belle idée, il me semble entendre ta voix qui me dit : « Allons, courage! »

» Je me délasse en *croquignolant Stella,* un gentil petit roman.

» J'ai décidément abandonné mon opéra-comique. Je ne puis trouver un compositeur dans mon trou, je ne dois pas d'ailleurs écrire pour le goût actuel, mais faire comme ont fait les Racine et les Corneille, travailler comme eux pour la postérité!... Le second acte, au surplus, était faible, et le premier *trop brillant de musique.* (Trop brillant de musique! le caractère de l'homme est dans ces quatre mots; il voyait, il entendait cet opéra!...) Et réfléchir pour réfléchir, j'aime mieux réfléchir sur Cromwell. Mais il entre ordinairement deux mille vers dans une tragédie, juge que de réflexions!... Plains-moi. Que dis-je? Non, ne me plains pas, car je suis heureux; envie-moi plutôt, et pense à moi souvent. »

Ses espérances étaient parfois mêlées d'inquiétude. Voici une de ses lettres où il les exprime :

« Ah! sœur, que j'ai de tourments! Je ferai une pétition au pape pour la première niche de martyr vacante! Je viens de découvrir à mon *régicide* un défaut de conformation et il fourmille de mauvais vers! Je suis aujourd'hui un vrai *Pater dolorosa.* Si je suis un misérable rimailleur, il faut se pendre! Je ressemble, avec ma pauvre tragédie, à Perrette au pot au lait, et ma comparaison ne sera peut-être que trop réelle!... Il faut pourtant réussir cette œuvre, et, coûte que coûte, avoir quelque chose de fini quand maman me demandera compte de mon temps! Je passe les nuits au travail; ne lui en dis rien, car elle s'inquiéterait. Quelles peines donnent l'amour de la gloire! Vivent les épiciers, morbleu! ils vendent tout le jour, comptent le soir leur gain, se délectent de temps à autre à quelque affreux mélodrame, et les voilà heureux!... Oui, mais ils passent leur temps entre le gruyère et le savon. Vivent plutôt les gens de lettres; oui, mais ils sont tous gueux d'argent et seulement riches de morgue. Bah! laissons faire les uns et les autres, et vive tout le monde!

» Voici l'état de situation que tu demandes:

BEAUX-ARTS.

» La musique me manque!... Tu me parles peinture, méchante! Comment veux-tu que je me per-

mette d'aller au Musée, quand je suis présentement à Alby ? J'attendais hier le traître D..... pour lui faire rendre gorge sur les tableaux ; j'avais apprêté sa chaise, ça m'a porté malheur, il n'est pas venu !...

EXTÉRIEUR.

» J'ai rencontré M. de V. et M. F. Dites que ce n'est pas moi. Je voudrais cependant bien ne ressembler à personne !...

INTÉRIEUR.

» J'ai mangé deux melons !... Il faudra les payer à force de noix et de pain sec.

PROJETS.

» Si vous me donniez un jour rendez-vous sur les bords du canal de l'Ourcq, près de tel ou tel pont ? Il ne faudrait jamais que trois heures de marche pour aller vous trouver, et trois heures pour revenir à ma mansarde, et *l'Albigeois* aurait vu tout ce qu'il a de cher au monde ! Avisez ! »

Il m'envoie le plan de sa tragédie, mais en grande confidence, car il veut en réserver la surprise à la famille. Aussi écrit-il en tête de sa lettre : *Pour toi seule.*

« Ce n'est pas un médiocre cadeau ni une petite preuve d'amitié que je te donne là, que de te faire assister ainsi à l'enfantement du génie! (Moque-toi!)

» Comme ce n'est encore qu'un projet, j'ai laissé une marge, te permettant d'y inscrire tes sublimes observations.

» Malgré cette liberté grande que je vous donne, mademoiselle, lisez avec respect le plan de Sophocle jeune.

» Dire qu'on lit en une heure ce qui a dépensé quelquefois des années à écrire!...

ACTE PREMIER.

» Henriette d'Angleterre, accablée de fatigue et déguisée sous d'humbles vêtements, entre dans Westminster, soutenue par le fils de Strafford; elle revient d'un long voyage. Elle a été, selon l'ordre de Charles Ier, conduire ses enfants en Hollande et solliciter des secours à la cour de France. Strafford en larmes lui apprend les derniers événements. Le roi prisonnier dans Westminster, accusé par le Parlement, attend son jugement. Tu comprends l'élan de la reine à ces nouvelles, elle veut partager le sort de son époux.

» Entrent Cromwell et son gendre Ireton. Ils

ont donné rendez-vous dans ce lieu aux conjurés.

» La reine, effrayée, se cache derrière une tombe royale.

» Les conspirateurs arrivent et elle entend discuter si on fera mourir ou non le roi. Scène fort vive où Fairfax (un honnête garçon) défend les jours de l'illustre prisonnier et dévoile l'ambition de Cromwell. Celui-ci rassure tout son monde. Après quoi on conclut à la peine de mort.

» La reine se montre et leur fait un fameux discours!...

» Cromwell et ses amis la laissent parler, enchantés de tenir une victime qui leur manquait. Il sort avec ses complices pour assurer le succès de leurs projets, et la reine se rend auprès du prisonnier.

ACTE SECOND.

» Charles Ier, seul, repasse dans sa mémoire les événements et les faits de son règne. Quel monologue!

» La reine arrive. C'est encore là où il faudra du talent! L'amour conjugal sur la scène pour tout potage! il faut qu'il embrase la pièce. Il doit régner dans cette entrevue douloureuse un ton si mélancolique et si tendre, que c'est déjà à dés-

espérer; il faut tout bonnement arriver au sublime.

» Cromwell vient chercher le roi pour la séance. Scène fort épineuse encore, où il faut mettre en relief les caractères si différents des trois interlocuteurs (étude historique difficile).

» Strafford vient avertir la reine qu'une petite armée de royalistes s'est emparée des fils de Cromwell revenant de dompter l'Irlande. En mettant Cromwell entre ses fils et le trône, on sauvera peut-être le roi. L'acte finit sur cette lueur d'espérance. »

Je passe les troisième et quatrième actes; ils se traînent un peu, il faut l'avouer. A la fin du quatrième, Charles Ier rend à Cromwell ses fils sans condition, abandonnant ainsi toute chance de salut.

ACTE CINQUIÈME ET LE PLUS DIFFICILE DE TOUS.

« La sentence n'est pas encore connue; mais Charles Ier, qui ne s'abuse pas, entretient la reine de ses dernières volontés. (Quelle scène!) Strafford sait la condamnation et vient l'annoncer à son maître afin qu'il y soit préparé avant d'entendre son arrêt. (Quelle scène!) Ireton arrive chercher

le roi pour le conduire devant ses juges. Charles Ier dit à Strafford qu'il lui réserve l'honneur de le conduire à l'échafaud. Adieux du roi et de la reine. (Quelle scène !) Fairfax accourt, il prévient la reine de son danger, il faut qu'elle fuie sur-le-champ, on veut la retenir prisonnière et lui faire aussi son procès.

» La reine, tout à son désespoir, n'entend rien d'abord, puis elle éclate tout à coup en imprécations contre l'Angleterre : elle vivra pour la vengeance, elle lui soulèvera partout des ennemis, la France la combattra, la dominera, l'écrasera un jour.

» Ce sera le feu de joie, et je te réponds que ce sera *tapé* de main de maître !

» Puis le parterre, trempé de larmes, ira se coucher.

» Aurai-je assez de talent? Je veux que ma tragédie soit le bréviaire des peuples et des rois !

» Il faut débuter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou !... Je te supplie, par notre amour fraternel, de ne jamais me dire : *C'est bien.* Ne me découvre que les fautes ; quant aux beautés, je les connais de reste.

» Si quelques pensées t'arrivent chemin faisant, écris-les en marge ; laisse les jolies, il ne faut que les sublimes.

» Il est impossible que tu ne trouves pas ce plan superbe! Quelle belle exposition! Comme l'intérêt grandit de scène en scène! L'incident des fils de Cromwell est admirablement trouvé. J'ai aussi inventé fort heureusement le caractère du fils de Strafford. La magnanimité de Charles Ier rendant à Cromwell ses fils est plus belle que celle d'Auguste pardonnant à Cinna.

» Il y a bien encore quelques fautes, mais elles sont légères et je les ferai disparaître.

» J'ai tellement pris part à tout ce que tu m'écris, que je me sentais attendri comme s'il s'agissait d'un vers de *Cromwell.*

» Pourvu que le château n'aille pas défendre ma tragédie!

» Si je m'écoutais, je couvrirais une rame de papier en t'écrivant; mais *Cromwell! Cromwell* qui crie après moi!

» Ce qui me coûte le plus, c'est l'exposition. Il faut que ce luron de Strafford fasse le portrait du régicide, et Bossuet m'épouvante. Cependant j'ai déjà quelques vers qui ne sont pas mal tournés. Ah! sœur! sœur! que d'espérances et de déceptions!... peut-être... »

Des mois passent à ce travail dont il m'en-

tretient sans cesse avec de continuelles alternatives d'espérance ou d'inquiétude. Je les supprime comme redites.

De graves pensées se mêlent déjà dans ses lettres à sa juvénile gaieté :

« J'ai abandonné le jardin des Plantes pour le Père-Lachaise. Le jardin des Plantes est trop triste. Je trouve dans mes promenades au Père-Lachaise de bonnes grosses réflexions inspiratrices, et j'y fais des études de douleur utiles pour *Cromwell ;* la douleur vraie est si difficile à peindre, il faut tant de simplicité !

» Décidément, il n'y a de belles épitaphes que celles-ci : *La Fontaine*, *Masséna*, *Molière*. Un seul nom qui dit tout et qui fait rêver !... »

Et il rêve aux grands hommes, il s'attendrit sur ceux qui furent victimes du vulgaire qui ne comprit ni leurs idées, ni leurs actions, ni leurs œuvres. Il conclut :

« Que la biographie des grands hommes sera en tout temps la consolation de la médiocrité. »

Il se plaît particulièrement sur la hauteur d'où l'on découvre tout Paris, où son Ras-

tignac vient s'asseoir après avoir rendu les derniers devoirs au père Goriot; là même où Balzac repose aujourd'hui, il s'y demanda plus d'une fois, en songeant aux illustres morts qui dormaient autour de lui, si l'on viendrait aussi un jour saluer sa tombe!

Dans ses jours d'espérance, comme Rastignac, il s'écrie :

« A moi ce monde, que je comprends!... »

Puis il rentre dans sa mansarde,

« Où il fait noir comme dans un four, et où sans moi l'on ne verrait goutte, » ajoute-t-il plaisamment.

Comme son Desplein de *la Messe de l'athée*, il se plaint que l'huile de sa lampe lui coûte plus cher que son pain; mais il aime toujours sa mansarde.

« Le temps que j'y passerai sera pour moi une source de doux souvenirs! Vivre à ma fantaisie, travailler selon mon goût et à ma guise, ne rien faire si je veux, m'endormir sur l'avenir que je fais beau, penser à vous en vous sachant heu-

reux, avoir pour maîtresse la Julie de Rousseau, la Fontaine et Molière pour amis, Racine pour maître et le Père-Lachaise pour promenade ! Ah ! si cela pouvait durer toujours !... »

Le jugement de l'ami qui voulait faire de lui un expéditionnaire lui revient souvent à la mémoire et l'inquiète parfois ; puis il s'en indigne et s'écrie :

« Je donnerai un démenti à cet homme ! »

Le démenti donné, il lui dédia, pour toute vengeance, l'une de ses plus belles œuvres.

Il n'oublie pas non plus le sourire des femmes qui accueillit sa chute au bal ; il espère obtenir d'elles d'autres sourires.

Ces pensées redoublent son ardeur au travail ; les plus petites circonstances mènent souvent à de grands résultats ; elles ne font pas la vocation, mais elles l'aiguillonnent.

Dans une autre lettre, assez remarquable pour que je m'en souvienne, il commençait à entrevoir les divers horizons de la vie so-

ciale, les obstacles qu'il faut vaincre en toute carrière pour s'y frayer un chemin à travers la foule qui en encombre les abords! Cette lettre, écrite évidemment pour ma mère, lui fut sans doute remise, car elle manque à la collection.

Il y analysait les soucis et les travaux qui attendent l'avocat, le médecin, l'homme de guerre, le négociant, les heureux hasards qu'il faut encore qu'ils rencontrent pour arriver à se mettre en lumière et pour réussir; il ne se dissimulait pas non plus les difficultés et les épines de la profession littéraire; mais il y en avait partout; alors, pourquoi ne pas laisser la liberté à celui qui se sentait une vocation irrésistible? C'était la morale de la lettre.

Je transcris un dernier fragment de cette correspondance datée de la mansarde; il est curieux pour l'époque où il fut écrit (avril 1820) et prouve la lucidité d'un esprit qui méditait déjà sur tous les sujets.

« Je suis plus engoué que jamais de ma carrière par une foule de raisons dont je ne déduirai que celles que tu n'aperçois peut-être pas. Nos révolutions sont loin d'être terminées; à la manière dont les choses s'agitent, je prévois encore bien des orages. Bon ou mauvais, le système représentatif exige d'immenses talents; les grands écrivains seront nécessairement recherchés dans les crises politiques; ne réunissent-ils pas à la science, l'esprit d'observation et la profonde connaissance du cœur humain ?

» Si je suis un *gaillard* (c'est ce que nous ne savons pas encore, il est vrai), je puis avoir un jour autre chose que l'illustration littéraire ; et ajouter au titre de grand écrivain celui de grand citoyen, est une ambition qui peut tenter aussi !... »

La scène va changer; aux premières espérances d'Honoré, vont succéder ses premières déceptions.

A la fin d'avril 1820, il arrive chez mon père avec sa tragédie achevée. Il est bien joyeux, car il compte sur un triomphe ; aussi désire-t-il que quelques amis assistent à sa

lecture. Il n'oublie pas celui qui s'est si étrangement mépris sur son compte!

Les amis arrivent, l'épreuve solennelle commence. L'enthousiasme du lecteur va toujours se refroidissant en remarquant le peu d'impression qu'il produit et les visages glacés ou atterrés de ceux qui l'entourent. J'étais du nombre des atterrés. Ce que je souffris pendant cette lecture était un avant-goût des terreurs que les premières représentations de *Vautrin* et *Quinola* devaient me donner.

Cromwell n'était pas encore une vengeance contre M***; celui-ci, brusque comme à l'ordinaire, dit son opinion sur la tragédie sans aucun ménagement.

Honoré se récrie, décline le juge; mais les autres auditeurs, quoique plus doux, s'accordent aussi à trouver l'œuvre fort imparfaite.

Mon père réunit toutes les opinions en proposant de faire lire *Cromwell* à une autorité compétente et impartiale. M. Surville, ingé-

nieur du canal de l'Ourcq, qui deviendra son beau-frère, propose son ancien professeur à l'École polytechnique.

Mon frère accepte ce doyen littéraire pour juge souverain.

Le bon vieillard, après une lecture consciencieuse, déclare que l'auteur doit faire *quoi que ce soit, excepté de la littérature.*

Honoré reçoit cet arrêt en pleine poitrine sans broncher ni se tordre le cou, parce qu'il ne se reconnaît pas vaincu.

— Les tragédies ne sont pas mon fait, voilà tout, dit-il; et il reprend la plume.

Mais quinze mois de mansarde l'ont tellement amaigri, que ma mère ne lui permet pas d'y retourner et le reprend au logis, où elle le soigne avec sollicitude.

C'est alors qu'il écrivit, dans l'espace de cinq années, plus de quarante volumes qu'il juge comme des essais fort imparfaits; aussi les publie-t-il sous des pseudonymes différents, par respect pour ce nom de Balzac déjà célèbre, qu'il veut illustrer une seconde fois.

La médiocrité n'a pas de si modestes allures !...

Je me garderai de citer un seul titre de ces premiers ouvrages, voulant obéir à sa volonté expresse qui fut de ne jamais les avouer.

Matériellement fort heureux chez son père, il regrette cependant cette chère mansarde où il avait la tranquillité qui lui manque dans cette sphère d'activité où (maîtres et serviteurs compris) dix personnes s'agitent autour de lui, où les petits comme les grands événements de la famille le dérangent sans cesse, où enfin, même au travail, il entend les rouages de la machine domestique que l'infatigable et vigilante maîtresse met en mouvement.

Dix-huit mois après sa réinstallation chez son père, j'habitais momentanément Bayeux, et notre correspondance recommence. Mon frère, au milieu des siens, me parle beaucoup plus d'eux que de lui, et avec la liberté que lui donne la confiance. Il s'y trouve des scènes

d'intérieur et des conversations qu'on pourrait prendre pour des pages enlevées à LA COMÉDIE HUMAINE. Dans l'une de ces lettres, il compare son père à ces pyramides d'Égypte immuables au milieu des tourbillons de sable du désert.

Dans une autre, il m'annonce le mariage de notre sœur Laurence; son portrait, celui de son fiancé, l'enthousiasme de la famille pour ce second gendre, tout est peint de main de maître, c'est déjà la plume de Balzac. Il termine par ces deux lignes :

« Nous sommes tous de fiers originaux dans notre sainte famille. Quel dommage que je ne puisse nous mettre en romans !

Ces lettres n'auraient pas d'intérêt pour le public, je n'en extrairai donc que ce qui se rapporte à mon frère.

Voici son premier accès de découragement; il avance dans la vie et s'aperçoit que le chemin est difficile :

« Tu me demandes des détails de fête et je n'ai

aujourd'hui que des tristesses au cœur! Je me trouve le plus malheureux des malheureux qui vivotent sous cette belle calotte céleste que l'Éternel a brillantée de ses mains puissantes!

» Des fêtes!... c'est une triste litanie que j'ai à t'envoyer.

» Mon père, en revenant du mariage de Laurence (il avait été célébré à Paris), a eu dans sa voiture l'œil gauche déchiré par le fouet de Louis, triste présage... le fouet de Louis toucher à cette belle vieillesse, notre joie et notre orgueil à tous! Le cœur saigne! On a cru d'abord le mal plus grand qu'il n'est heureusement! Le calme apparent de mon père me faisait peine, j'aurais préféré des plaintes, je me serais figuré que des plaintes l'auraient soulagé! mais il est si fier, à bon droit, de sa force morale, que je n'osais même le consoler, et la douleur du vieillard fait autant souffrir que celle d'une femme!

» Je ne pouvais ni penser ni travailler, il faut pourtant écrire, écrire tous les jours pour conquérir l'indépendance qu'on me refuse! Essayer de devenir libre à coups de romans, et quels romans! Ah! Laure, quelle chute de mes projets de gloire!

» Avec quinze cents francs de rente assurés, je pourrais travailler à ma célébrité, mais il faut le

temps pour de pareils travaux, et il faut vivre d'abord! Je n'ai donc que cet ignoble moyen pour m'*indépendantiser!*

» Fais donc gémir la presse, mauvais auteur (et le mot n'a jamais été si vrai)!

» Si je ne gagne pas promptement de l'argent, le spectre de la place reparaîtra, je ne serai pas notaire toutefois, car M. T... vient de mourir. Mais je crois que M. *** me cherche sourdement une place, quel terrible homme! Comptez-moi pour mort si on me coiffe de cet éteignoir, je deviendrai un cheval de manége qui fait ses trente ou quarante tours à l'heure, mange, boit, dort à des instants réglés d'avance.

» Et l'on appelle vivre cette rotation machinale, ce perpétuel retour des mêmes choses!...

» Encore si quelqu'un jetait un charme quelconque sur ma froide existence! Je n'ai pas les fleurs de la vie et je suis pourtant dans la saison où elles s'épanouissent! A quoi bon la fortune et les jouissances quand ma jeunesse sera passée? Qu'importe des habits d'acteur si l'on ne joue plus de rôle? Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger, et moi, jeune, mon assiette est vide et j'ai faim! Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs, *être célèbre* et *être aimé*, seront-ils jamais satisfaits?... »

Dans la lettre qui suit, mon frère m'annonce son troisième et son quatrième roman :

« Je t'envoie deux nouveaux ouvrages, ils sont encore fort mauvais et fort peu littéraires surtout! Tu trouveras dans l'un des deux quelques plaisanteries assez drôles et des espèces de caractères, mais un plan détestable.

» Le voile ne tombe, malheureusement, qu'après l'impression, et, quant aux corrections, il n'y faut pas songer, elles coûteraient plus que le livre. Le seul mérite de ces deux romans, ma chère, est le millier de francs qu'ils me rapportent, mais la somme n'a été réglée qu'en billets à longues échéances. Seront-ils payés ?

» Je commence, toutefois, à tâter et reconnaître mes forces ; sentir ce que je vaux et sacrifier la fleur de ses idées à de pareilles inepties ! Il y a de quoi pleurer!

» Ah! si j'avais ma *pâtée*, j'aurais bien vite ma *niche* et j'écrirais des livres qui resteraient peut-être!

» Mes idées changent tellement que le *faire* changerait bientôt! Encore quelque temps, et il y aura entre le moi d'aujourd'hui et le moi de

demain la différence qui existe entre le jeune homme de vingt ans et l'homme de trente! Je réfléchis, mes idées mûrissent, je reconnais que la nature m'a traité favorablement et me donnant mon cœur et ma tête. Crois-moi, chère sœur, car j'ai besoin d'une croyante, je ne désespère pas d'être un jour quelque chose; car je vois aujourd'hui que *Cromwell* n'avait pas même le mérite d'être un embryon; quant à mes romans, ils ne valent pas le diable, mais ils ne sont pas si tentateurs. »

Il se jugeait certes trop sévèrement; ces ouvrages ne contenaient encore, il est vrai, que les germes de son talent, mais il y faisait de tels progrès d'un ouvrage à l'autre, qu'il eût pu signer les derniers, sans faire tort à sa réputation à venir.

Heureusement il passait vite de la peine à la joie, car les lettres qui suivent sont pleines d'entrain et de gaieté.

Ses romans lui sont payés plus cher et lui coûtent moins à faire.

« Si tu savais comme le plan de ces ouvrages-là coûte peu à tracer, les titres des chapitres à écrire

et les pages à remplir! Tu en jugeras d'ailleurs, car, puisque ton mari m'invite, j'irai bien certainement passer trois bons mois chez vous cette année. »

Il fait force projets, il a force espérances; il se voit déjà riche et marié. Il commence à désirer la fortune, mais seulement comme moyen de réussite. Il décrit la femme qu'il veut et parle du bonheur conjugal en homme qui ne médite pas encore *la Physiologie du mariage.*

Pour me distraire du chagrin que me cause mon éloignement de ma famille, il me fait mille contes, me gronde de ma tristesse en citant du Rabelais et termine par l'éloge de Roger Bontemps.

Un autre jour, il raconte les nouvelles du village avec une verve pleine de folie. Chaque voisin se plaint de son voisin, il fait causer tout le monde. C'est déjà le chercheur de secrets, l'explorateur de l'âme; de fines critiques, de fines remarques, de sages réflexions surgissent tout à coup au milieu de

sa gaieté. Ces spirituelles chroniques provoquent le rire et trahissent déjà cette verve rabelaisienne qui le distingue des écrivains de son temps.

« Je t'écris aujourd'hui sur des sujets de la plus haute importance. Il ne s'agit de rien moins que de savoir l'opinion qu'on aura de nous. Tu crois peut-être, d'après ce début, que je m'inquiète de ce que Bayeux, Caen et la Normandie tout entière pensent de mes belles œuvres? Ah bien oui! C'est bien autrement grave!

» Il est question, ma chère, du voyage de notre mère chez toi, et voici les problèmes que tu auras à résoudre dans ta réponse :

» Qu'est-ce que Bayeux? Faut-il y porter des nègres, des pages, des équipages, des diamants, des dentelles, des cachemires, de la cavalerie ou de l'infanterie, c'est-à-dire des robes décolletées ou colletées? La mise est-elle *seria* ou *buffa?*

» Sur quelle clef chante-t-on? Sur quel pied danse-t-on? Sur quel bord marche-t-on? Sur quel ton parle-t-on? Quelles personnes voit-on? mitaine ton ton!

» Il ne m'appartient pas d'entrer dans les profondeurs de questions si graves, discute-les, ré-

sous-les; de lourdes responsabilités pèsent sur toi dans un avenir très-prochain, je ne puis te le dissimuler, et me dis ton serviteur en toutes choses, excepté en celle-ci. »

Il va à l'Isle-Adam. Il y assiste au convoi d'un docteur tel que celui qu'il a décrit dans son *Médecin de campagne.* Cet homme, qu'il a connu dans ses précédents séjours, bienfaiteur du pays, aimé et regretté de tous, lui donna l'idée de ce livre. Ce mort deviendra un jour le vivant M. Bénassis ! Partout il étudie, villes, villages, campagnes, habitants, recueillant les mots qui peignent un caractère ou résument une situation. Il appelait fort trivialement l'album où il consignait tout ce qu'il entendait de remarquable, son *garde-manger.*

Mais, bercé et endormi un instant par l'espérance, il est bientôt réveillé par la triste réalité. Ses romans non-seulement ne le font pas riche, mais ne suffisent même pas au nécessaire.

Les doutes et les anxiétés de la famille

recommencent; on parle de prendre un parti.

Réussir à faire imprimer ses livres était néanmoins déjà un grand succès, et révélait une habileté hors ligne et des talents de fascination peu communs, car l'éditeur est longtemps un mythe pour le pauvre débutant, ordinairement accueilli et éconduit par le libraire avec cette phrase décourageante : *Vous êtes inconnu, et vous voulez que j'édite vos livres?* Être célèbre avant d'avoir écrit est donc le premier problème à résoudre dans cette carrière, à moins d'entrer dans le champ de bataille littéraire à la façon du boulet de canon ; or, mon frère ne reconnaissait pas encore à ses œuvres cette force d'impulsion ; il n'avait d'ailleurs aucune protection dans les lettres, et sauf un ami de collége, entré depuis dans la magistrature et qui avait fait avec lui son premier roman, personne ne l'aidait ni ne l'encourageait! Craignant d'être contraint d'accepter des chaînes, honteux d'ailleurs de la dépendance dans laquelle on le tenait toujours au logis

il se résolut à tenter des spéculations qui seules pouvaient lui donner sa liberté. On était en 1823, mon frère avait alors près de vingt-cinq ans.

Ici commencèrent des désastres qui décidèrent des malheurs de sa vie. Beaucoup de gens ignorent que mon frère dépensa autant d'énergie et d'intelligence à lutter contre l'infortune, qu'il lui en fallut pour écrire LA COMÉDIE HUMAINE, cette œuvre qui, de quelque façon qu'on la juge, lui donna cette célébrité, la plus ardente passion de sa vie. Ceux qui furent dans le secret de son existence se demandent avec autant d'attendrissement que de respect comment un homme trouva assez de temps, de forces physiques et surtout de forces morales pour suffire à d'aussi grands labeurs !...

Si on lui eût assuré alors les modestes quinze cents francs qu'il demandait pour gagner son premier succès, quelles adversités sa famille ne lui eût-elle pas épargnées, ainsi qu'à elle-même ? Quelle fortune Balzac

n'eût-il pas faite avec cette plume dont il connaissait la valeur? Énergique et patient comme tout génie, il eût retourné dans la solitude, où cette rente lui eût suffi. Extrême en ses désirs, il lui fallait ou le palais ou le grenier; amoureux du luxe, il savait s'en passer.

« Le grenier a sa poésie, » disait-il souvent. C'était partout où elle n'existait pas qu'il était mal à l'aise.

Mais, question qui restera toujours insoluble, n'est-ce pas le malheur qui développa son talent? Balzac, riche et heureux, serait-il devenu cet inquisiteur de l'humanité qui surprit tous ses secrets, mit à nu tous ses sentiments et jugea de si haut tous ses maux?

Cette lucidité de l'homme supérieur, qui lui fait saisir toutes les faces des idées, ne s'acquiert-elle pas au prix de bien des douleurs et de misères ressenties?

Lucidité toutefois funeste en ce point, que ceux qui ne comprennent pas ces puissantes

facultés (et le nombre en est grand !) doutent quelquefois de la moralité de celui qui les possède.

Les détails arides qui suivent, et que j'abrégerai le plus possible, sont nécessaires pour expliquer les malheurs de l'existence de Balzac, malheurs si peu ou si mal connus, que ses amis mêmes les attribuèrent à des folies qu'il ne fit pas.

Quand Honoré venait à Paris, il descendait dans l'appartement que mon père y avait conservé ; là, il s'était lié avec un voisin à qui il raconta le chagrin que lui causait sa situation précaire. Ce voisin, homme d'affaires, lui conseilla de chercher, pour se faire libre, une bonne spéculation, et lui fournit les moyens de l'entreprendre.

Balzac, transformé en spéculateur, devait commencer par éditer des livres ; ce fut effectivement ce qu'il tenta. Le premier, il eut l'idée des éditions compactes, qui enrichirent depuis la librairie, et publia *en un volume* les œuvres complètes de Molière et de

la Fontaine. Il mena de front ces deux publications, tant il craignait qu'on ne lui enlevât l'une pendant qu'il ferait l'autre. Si ces éditions ne réussirent pas, c'est parce que l'éditeur, inconnu en librairie, ne fut pas soutenu par ses confrères patentés, qui se refusèrent à vendre et à recevoir ces livres ; la somme prêtée ne put suffire pour les nombreuses annonces qui auraient peut-être attiré les acheteurs ; ces éditions restèrent donc parfaitement inconnues : à une année de leur publication, mon frère n'en avait pas vendu vingt exemplaires, et pour ne plus payer le loyer du magasin où elles étaient entassées et se perdaient, il s'en défit au prix du poids brut de ce beau papier qui avait coûté si cher à noircir.

Honoré, au lieu de gagner de l'argent dans cette première affaire, n'en retira qu'une dette ; ce fut le premier chevron de cette expérience qui devait un jour le rendre si savant sur les hommes et sur les choses! Quelques années plus tard, il n'eût pas édité des livres en de pareilles conditions, il eût com-

pris à l'avance l'insuccès d'une telle entreprise. Mais l'expérience ne se devine pas !

Le bailleur de fonds, qui avait ainsi perdu le gage de sa créance, intéressé à voir prendre à mon frère une profession qui lui donnât la chance de s'acquitter avec lui, le conduisit chez un de ses parents qui faisait une belle fortune dans l'imprimerie. Honoré questionne, s'informe, reçoit les meilleurs renseignements et s'enthousiasme tellement de cette industrie, qu'il veut devenir aussi imprimeur. Les livres l'attiraient toujours ! Ne renonçant pas à écrire, il songe à Richardson, devenu riche en imprimant et en écrivant tout à la fois, et voit déjà de nouvelles *Clarisses* sortant de ses presses !

Le créancier de mon frère, satisfait de cette résolution, l'encourage, se charge d'obtenir le consentement de nos parents et l'argent nécessaire à cette nouvelle entreprise ; il réussit, mon père accorde à Honoré, à titre de dot, le capital de la rente qu'il avait désirée pour ne s'occuper que de littérature.

Honoré s'associa alors avec un prote habile qu'il avait remarqué dans les imprimeries lors de la publication de ses premiers romans; ce jeune homme, marié et père de famille, lui inspirait de l'intérêt, mais il n'apportait malheureusement à l'association que ses connaissances en typographie; elles manquaient à mon frère; Honoré crut que l'activité et le zèle de son associé équivaudraient à une mise de fonds.

Les brevets d'imprimeur étaient chers sous Charles X; les quinze mille francs du brevet payés, le matériel acheté, il restait peu d'argent pour faire face aux frais d'exploitation. Mon frère ne s'effraya pas; la jeunesse espère toujours les chances heureuses!

Les jeunes imprimeurs, installés joyeusement rue des Marais Saint-Germain, acceptent tous les clients qui se présentent; les recettes rentrent difficilement et ne s'équilibrent pas avec les dépenses; la gêne se fait bientôt sentir!

Une magnifique occasion se présente de

réunir une fonderie à l'imprimerie, elle assure de tels bénéfices que, les autorités compétentes consultées, Honoré n'hésite pas à s'en rendre acquéreur. Il espère, en réunissant ces deux entreprises, trouver soit un prêt, soit un troisième associé. Il s'épuise en démarches à cet effet; toutes sont infructueuses, car les sûretés que son premier créancier a prises priment tout et font échouer les négociations entamées.

Mon frère, ayant la faillite en perspective, passa alors par des angoisses qu'il n'oublia jamais et qui le forcèrent à recourir de nouveau à sa famille.

Mon père et ma mère comprirent la gravité des circonstances et vinrent à son secours, mais après quelques mois de continuels sacrifices, craignant que leur ruine ne suivît celle de leur fils, ils se refusèrent à fournir de l'argent le jour où la prospérité arrivait peut-être !

Cette histoire est celle de presque tous les désastres commerciaux.

Honoré ne put convaincre ses parents de la terminaison heureuse qu'il entrevoyait. Il chercha alors à vendre ; mais sa mauvaise situation connue, il ne trouva que des offres si restreintes, qu'il fallait tout perdre en les acceptant, sauf l'honneur de son nom. Néanmoins, pour éviter une faillite imminente, qui eût fait mourir de chagrin son vieux père et qui eût flétri sa jeune existence, il donna *imprimerie* et *fonderie* à un de ses amis, pour le prix qui lui en avait été offert. Il assura ainsi l'avenir de cet ami, car ses prévisions étaient justes, il y eut une fortune dans la seule fonderie !

Le prix de cette vente étant insuffisant pour solder les dettes exigibles, notre mère fit le nécessaire. Honoré se retira de l'imprimerie chargé de nombreuses obligations, parmi lesquelles sa mère figurait comme principale créancière.

On était à la fin de 1827, nos parents avaient vendu leur campagne et vivaient près de nous à Versailles, où M. Surville était in-

génieur du département de Seine-et-Oise.

Honoré, âgé alors de près de vingt-neuf ans, n'avait plus que des dettes et sa plume seule pour les payer, cette plume à laquelle personne ne reconnaissait encore de valeur; chacun le tenait en outre pour *incapable*, titre funeste qui prive de tout appui et achève si souvent le naufrage des infortunés. C'était nier ce jugement si sûr et si rapide qu'il possédait sur les hommes et sur les choses. Cette négation l'exaspérait plus que celle qui portait sur son talent et qui résonnait autour de lui, même après les preuves brillantes qu'il avait faites. Quelques-uns de ses amis le tourmentèrent certainement plus que ses nombreux ennemis.

Les premiers lui demandaient, après la publication de *Louis Lambert*, du *Médecin de campagne*, etc.:

— Eh bien, Balzac, quand nous ferez-vous quelque œuvre capitale ?

Balzac n'était à leurs yeux qu'un esprit léger, un mince auteur de romans, et non un

homme sérieux, titre qui impose tant à la foule! S'il eût écrit quelque gros livre, si savant que très-peu eussent pu le comprendre, tout le monde eût été plein de respect pour lui.

Ces gens, peu d'accord avec eux-mêmes, tout en déplorant la légèreté des œuvres de mon frère, le taxaient en même temps d'outrecuidance quand il se permettait de toucher à de graves sujets dans ses *petits livres*, et l'en avertissaient paternellement.

— Pourquoi aborder les hautes questions philosophiques ou gouvernementales? lui disaient-ils; laissez cela aux métaphysiciens et aux économistes; vous êtes un homme d'imagination, on vous l'accorde; ne sortez pas de votre spécialité. Un romancier n'est pas obligé d'être un savant ou un législateur.

Ces discours, répétés sous toutes les formes, lui causaient de grandes irritations; il s'indignait surtout de se sentir froissé par ceux qui ne comprenaient pas sa force, et sa colère en redoublait.

— Il faudra que je meure, disait-il amèrement, pour qu'ils sachent ce que je vaux!

Et pourtant de pareils aveuglements n'étonneront personne; ceux qui ont connu l'enfant le voient longtemps dans l'homme, et la supériorité coûte tant à accorder à celui qu'on a longtemps dominé et qui vous domine à son tour, qu'à peine est-on forcé de lui reconnaître une qualité, on s'empresse de nier toutes les autres; une spécialité n'est-elle pas suffisante, d'ailleurs, pour un homme? il y en a tant qui n'en ont pas! Balzac avait-il la prétention d'être universel? Une telle audace méritait répression, ses amis ne s'y épargnaient pas. Et comme il leur était facile de persuader à tous qu'avec son imagination, mon frère ne pouvait avoir de jugement! La réunion de ces deux qualités si contraires n'est-elle pas une exception fort rare, et les deux désastres commerciaux d'Honoré ne semblaient-ils pas leur donner gain de cause?

Si je parais attacher de l'importance à des opinions qui n'en ont aucune aujourd'hui,

c'est qu'elles composèrent les petites misères de celui dont je raconte la vie.

Mon frère, froissé sans cesse par ces injustices, ne s'abaissa plus à expliquer ni à défendre ses idées et ses actions, qu'on prit l'habitude de blâmer sans les comprendre; il marcha seul vers son but, sans encouragements ni appui, dans une voie que ses deux désastres avaient remplie de ronces et d'écueils! Quand il aura atteint ce but, c'est-à-dire conquis sa renommée, c'est à qui criera le plus haut :

— Quel talent! je l'avais deviné!...

Mais Balzac ne sera plus là pour rire de ces palinodies et pour jouir de ces réparations tardives!

Ces souvenirs m'ont entraînée; je reviens à l'année 1827, au moment où mon frère quittait l'imprimerie et louait une chambre rue de Tournon. M. de Latouche était son voisin; il s'éprit pour mon frère d'une amitié qui s'évanouit bientôt, il devint un de ses ennemis les plus acharnés.

Honoré composait alors *les Chouans*[1], premier ouvrage qu'il signa de son nom; accablé de travail, il ne paraissait plus à Versailles. Nos parents se plaignaient de son abandon; je l'avertis de ces plaintes. Ma lettre arriva sans doute dans un moment de grande fatigue, car lui, si patient et si doux, y répondit avec amertume :

« Ta lettre m'a donné deux détestables jours et deux détestables nuits. Je ruminais ma justification de point en point, comme le mémoire de Mirabeau à son père, et je m'enflammais déjà à ce travail; mais je renonce à l'écrire, je n'ai pas le temps, ma sœur, et je ne me sens d'ailleurs aucun tort!...

» On me reproche l'arrangement de ma chambre; mais les meubles qui y sont m'appartenaient avant ma catastrophe! Je n'en ai pas acheté un seul! Cette tenture de percale bleue qui fait tant crier était dans ma chambre à l'imprimerie. C'est Latouche et moi qui l'avons clouée sur un affreux papier qu'il eût fallu changer! Mes livres sont mes outils, je ne puis les vendre; le goût, qui met tout chez moi en harmonie, ne s'achète pas (malheureusement pour les riches); je tiens, au sur-

plus, si peu à toutes ces choses, que si l'un de mes créanciers veut me faire mettre secrètement à Sainte-Pélagie, j'y serai plus heureux, ma vie ne me coûtera rien, et je ne serai pas plus prisonnier que le travail ne me tient captif chez moi.

» Un port de lettre, un omnibus sont des dépenses que je ne puis me permettre, et je ne sors pas pour ne pas user d'habits! Ceci est-il clair?

» Ne me contraignez donc plus à des voyages, à des démarches, à des visites qui me sont impossibles, n'oubliez pas que je n'ai plus que le temps et le travail pour richesse, et que je n'ai pas de quoi faire face aux dépenses les plus minimes.

» Si vous songiez aussi que je tiens toujours forcément la plume, vous n'auriez pas le courage d'exiger des correspondances! Écrire quand on a le cerveau fatigué et l'âme remplie de tourments! Je ne pourrais que vous affliger; à quoi bon?... Vous ne comprenez donc pas qu'avant de me mettre au travail, j'ai quelquefois à répondre à sept ou huit lettres d'affaires?

» J'ai encore une quinzaine de jours à passer sur *les Chouans*; jusque-là, pas d'Honoré; autant vaudrait déranger le fondeur pendant la coulée.

» Ne me crois aucun tort, chère sœur; si tu me donnais cette idée, j'en perdrais la cervelle. Si mon père était malade, tu m'avertirais, n'est-ce pas?

Tu sais bien qu'alors aucune considération humaine ne m'empêcherait de me rendre près de lui.

» Il faut que je vive, ma sœur, sans jamais rien demander à personne ; il faut que je vive pour travailler afin de m'acquitter envers tous! Mes *Chouans* terminés, je vous les porterai ; mais je ne veux en entendre parler ni en bien ni en mal ; une famille, des amis sont incapables de juger l'auteur.

» Merci, cher champion dont la voix généreuse défend mes intentions. Vivrai-je assez pour payer aussi mes dettes de cœur?... »

A quelques jours de cette lettre, j'en recevais une seconde, que je transcris, parce qu'elle peint son caractère. Deux écrans manquaient à l'arrangement de cette chambre qui lui avait valu des reproches! Il les désire comme il désirait jadis dans sa mansarde le *Tacite* de son père.

« Ah! Laure! si tu savais comme je raffole (mais motus) de deux écrans bleus brodés de noir (toujours motus)!

» C'est au milieu de mes tourments un point sur lequel revient toujours ma pensée! Alors j'ai dit : Je vais confier ce désir à sœur Laure. Quand

j'aurai ces écrans, je ne pourrai rien faire de mauvais! N'aurais-je pas toujours sous les yeux le souvenir de cette sœur si indulgente... pour ses pensées, si sévère pour les miennes?

» Les dessins, comme tu voudras, ce serait *je ne sais quoi*, que je les trouverai toujours jolis, puisqu'ils me viendront de mon *alma soror!...* »

Il est interrompu par l'annonce de mauvaises nouvelles ; il me raconte ses nouveaux chagrins avec la plus chaleureuse éloquence et termine par ces deux lignes :

« Toujours mes écrans ; j'ai plus besoin encore d'une petite joie au milieu de tels tourments!... »

Les Chouans parurent. Cet ouvrage, imparfait alors, et auquel il remit depuis ses touches magistrales, révélait néanmoins déjà tant de talent, qu'il attira l'attention du public et celle de la presse, qui fut d'abord bienveillante pour lui.

Encouragé par ce premier succès, il se remit avec ardeur au travail et écrivit *Catherine de Médicis*. Même retraite, mêmes plaintes de mes parents, même avertissement de ma

part. Content peut-être de son travail quand ma lettre arrive, il me répond cette fois sur un ton enjoué :

« J'ai sous les yeux vos gronderies, madame; il vous faut encore, je le vois, quelques renseignements sur le pauvre délinquant.

» Honoré, chère sœur, est un étourdi criblé de dettes sans avoir fait une seule *bamboche*, prêt quelquefois à se frapper la tête contre le mur, quoiqu'on ne lui accorde pas de tête!...

» Il est en ce moment prisonnier dans sa chambre avec un duel sur le corps; il faut qu'il tue une demi-rame de papier et la transperce d'une encre assez passable pour mettre sa bourse en joie et liesse.

» Cet étourdi a du bon; on le dit insouciant et froid, ne le croyez pas, sœur chérie, il a un cœur excellent et il est prêt encore à rendre service à chacun, si ce n'est que n'ayant pas crédit chez *messer Chaussepied*, il ne peut plus courir comme jadis pour les uns et pour les autres; on le lui impute à mal, comme on criait après Yorick pour avoir acheté le brevet de la sage-femme!...

» En fait de tendresses, il est en fonds et sûr de rendre au double tout ce qu'il recevra; mais il est

ainsi fait, qu'un mot sévère ou blessant efface tout ce qu'il a de joie en l'âme, tant il est suceptible pour tout ce qui est délicatesse de sentiment. Il lui faut des cœurs qui sachent vivre à la grande, qui comprennent l'affection et ne la fassent pas consister en visites, cérémonies, souhaits et autres fariboles de ce genre ; il pousse la bizarrerie jusqu'à recevoir un ami qu'il n'a pas vu depuis longtemps, comme s'il était venu la veille.

» Cet étourdi peut oublier le mal qu'on lui a fait, jamais le bien! Il le graverait sur l'airain si son cœur en contenait!

» Quant à ce que les indifférents peuvent penser et dire de lui, il s'en soucie comme du sable qui s'attache à ses pieds! il tâche d'être quelque chose, et quand on bâtit un monument, on s'inquiète peu de ce que les effrontés écrivent sur les barrières.

» Ce jeune homme, tel que je vous le dépeins, vous aime, chère sœur, et ces mots seront compris de celle à qui je les adresse. »

Mon frère passa les premières années de sa vie littéraire, au milieu d'angoisses plus grandes encore que celles qu'il avait éprouvées dans cette rue des Marais Saint-Ger-

main, devant laquelle il ne passait jamais sans soupirer, en songeant que là avaient commencé ses malheurs ! Sans sa foi en lui et l'honneur qui lui commandait de vivre pour s'acquitter, il n'eût certainement pas écrit LA COMÉDIE HUMAINE !

Il m'avoua que, dans ce temps, il avait été saisi plusieurs fois de vertiges et de tentations semblables à celle qu'il a données au héros de cette œuvre si remplie de jeunesse et de talent qu'il appela *la Peau de chagrin*.

Quelles amertumes et quelles déceptions en tout genre ne dut pas connaître celui qui formulait les pensées suivantes dans ses dernières années :

« On passe la seconde moitié de la vie à faucher ce que l'on a laissé pousser en son cœur dans la première ; c'est ce qu'on appelle acquérir l'expérience !... »

Et celle-ci plus amère encore :

« Les belles âmes arrivent difficilement à croire aux mauvais sentiments, à la trahison, à l'ingrati-

tude, quand leur éducation est faite en ce genre; elles s'élèvent alors à une indulgence qui est peut-être le dernier degré de mépris pour l'humanité!...

S'il n'était pas retourné, après son désastre, dans quelque retraite semblable à celle de la rue Lesdiguières, c'est qu'il savait qu'à Paris on spécule sur tout, même sur la misère!

— Dans un grenier, me disait-il, on ne me donnera rien de mes œuvres.

Ce luxe qu'il affecta, qu'on a tant blâmé et si fort exagéré surtout, fut donc un moyen d'obtenir un meilleur prix de ses livres.

Mon frère, enthousiasmé de Walter Scott, qu'il admirait autant pour son talent que pour l'habileté avec laquelle il sut obtenir et conserver le succès, voulut d'abord faire comme lui l'histoire des mœurs de sa nation en la prenant à ses phases principales; *les Chouans*, *Catherine de Médicis* qui suivit ce premier ouvrage, témoignent de ce dessein, qu'il explique d'ailleurs dans le préambule

de *Catherine* (un de ses plus beaux livres, que peu de personnes connaissent et qui prouve à quelle hauteur Balzac se fût placé comme historien).

Il abandonna ensuite ce premier projet et se borna à peindre les mœurs de son époque dont il voulait plus tard écrire l'histoire. Il intitula ses œuvres : ÉTUDES DE MOEURS, et les divisa en séries : *Scènes de la vie privée — de la vie de campagne — de la vie de province — de la vie parisienne*, etc., etc. Ce ne fut que vers 1833, lors de la publication de son *Médecin de campagne*, qu'il pensa à relier tous ses personnages pour en former une société complète. Le jour où il fut illuminé de cette idée fut un beau jour pour lui !

Il part de la rue Cassini, où il alla demeurer en quittant la rue de Tournon, et accourt au faubourg Poissonnière que j'habitais alors.

— Saluez-moi, nous dit-il joyeusement, car je suis tout bonnement en train de devenir un génie !

Il nous déroule alors son plan qui l'effrayait bien un peu; quelque vaste que fût son cerveau, il fallait du temps pour y emménager ce plan-là !

— Que ce sera beau si je réussis! disait-il en se promenant par le salon ; il ne pouvait tenir en place, la joie resplendissait sur tous ses traits. — Comme je me laisserai tranquillement traiter de *faiseur de nouvelles* à présent, tout en taillant mes pierres! Je me réjouis d'avance de l'étonnement des myopes quand ils verront le grand édifice qu'elles formeront !

Ce tailleur de pierres s'assit alors pour parler de son œuvre tout à son aise ; il jugeait avec impartialité les êtres imaginaires qui la composent, malgré la tendresse qu'il portait à tous.

— *Un tel* est un drôle et ne fera jamais rien de bon, disait-il. *Tel autre*, grand travailleur et brave garçon, deviendra riche et son caractère le rendra heureux. *Ceux-ci* ont fait bien des peccadilles, mais ils ont une

telle intelligence, une telle connaissance des hommes, qu'ils arriveront forcément aux régions élevées de la société.

— Peccadilles ! tu es bien indulgent.

— On ne les changera pas, ma chère ; ce sont des sondeurs d'abîmes, mais ils sauront conduire les autres. Les gens si sages ne sont pas toujours les meilleurs pilotes : ce n'est pas ma faute, à moi ; je n'invente pas la nature humaine, je l'observe dans le passé et le présent, et je tâche de la peindre telle qu'elle est. Les impostures en ce genre ne persuadent personne.

Il nous contait les nouvelles du monde de LA COMÉDIE HUMAINE comme on raconte celles du monde véritable.

— Savez-vous qui Félix de Vandenesse épouse ? Une demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage qu'il fait là, les Grandville sont riches, malgré ce que Mlle de Bellefeuille a coûté à cette famille.

Si quelquefois nous lui demandions grâce pour un jeune homme en train de se perdre

ou pour une pauvre femme bien malheureuse dont le triste sort nous intéressait :

— Ne m'étourdissez pas avec vos sensibleries, la vérité avant tout ; ces gens-là sont faibles, inhabiles, il arrive ce qui doit arriver, tant pis pour eux. — Malgré sa jactance, leur désastre lui faisait bien aussi un peu de chagrin ! Un des amis du docteur Minoret (le capitaine de Jordy), excitait notre curiosité. Mon frère n'a rien dit de sa vie, mais tout porte à croire qu'il a éprouvé de grandes infortunes ; nous lui demandâmes des renseignements. — Je n'ai pas connu M. de Jordy avant son arrivée à Nemours, nous répondit-il.

Je brodai un jour un roman sur son passé, et le contai à Honoré. (De telles préoccupations ne lui déplaisaient pas.) — Ce que tu dis est possible, et puisque M. de Jordy vous intéresse, je tirerai quelque jour cette histoire à clair.

Il chercha longtemps un parti pour Mlle Ca-

mille de Grandlieu, et rejetait tous ceux que nous lui proposions :

« Ces gens ne sont pas de la même société, le hasard seul pourrait faire ce mariage et nous ne devons user que fort sobrement du hasard dans nos livres : la réalité seule justifie l'invraisemblance ; on ne nous permet que le possible, à nous autres ! » Il choisit enfin le jeune comte de Restaud pour Mlle de Grandlieu, et recomposa à ce sujet la très-admirable histoire de Gobseck, où la plus haute moralité se trouve dans les faits et non dans les paroles.

Comme les mères s'attachent aux enfants malheureux, mon frère avait un faible pour ceux de ses ouvrages qui avaient eu le moins de succès. Il était jaloux pour eux de l'éclat des autres. Ainsi les louanges universelles données à *Eugénie Grandet* avaient fini par le refroidir pour cette œuvre.

Quand nous le grondions de cette injustice :

— Laissez-moi donc ! Ceux qui m'appellent *le père d'Eugénie Grandet* veulent m'amoin-

dire : c'est certainement un chef-d'œuvre, mais un petit chef-d'œuvre ; ils se gardent bien de citer les grands !...

Arrivé à l'impression de son édition compacte, il l'intitula la COMÉDIE HUMAINE, grande décision qui lui coûta bien des hésitations. Lui, toujours si résolu, tremblait qu'on ne le taxât d'ambitieux ; cette crainte paraît, du reste, dans la belle préface dont il l'accompagna et dont je ne peux lire la fin sans attendrissement : il y fut malheureusement prophète, il ne devait pas achever cette œuvre tant aimée. C'est alors qu'il y associa tous ses amis en dédiant à chacun, un des livres qui la composent. La liste de ces dédicaces prouve qu'il fut aimé d'un grand nombre de nos illustrations contemporaines.

De 1827 à 1848, mon frère publia quatre-vingt-dix-sept ouvrages formant dix mille huit cent seize pages de cette édition compacte, qui triplent au moins celles des in-octavo ordinaires de la librairie. J'ajouterai qu'il écrivit cette énorme quantité de volu-

mes sans secrétaire ni correcteur d'épreuves.

La liste de ces ouvrages, avec la date qu'il leur assigna après les avoir remaniés, peut seule faire comprendre la valeur de ses travaux, car peu de lecteurs ignorent l'importance de ces livres.

1827 (Fin de.) *Les Chouans.*

1828. *Catherine de Médicis.*

1829. *La Physiologie du mariage, Gloire et malheur, le Bal de Sceaux, il Vertugo, la Paix du ménage.*

1830. *La Vendetta, une Double Famille, Étude de femme, Gobseck, autre Étude de femme, la Grande Bretèche, Adieu, l'Élixir de longue-vie, Sarrazine, la Peau de chagrin.*

1831. *Madame Firmiani, le Réquisitionnaire, l'Auberge rouge, Maître Cornélius, les Proscrits, un Épisode sous la Terreur, Jésus-Christ en Flandre.*

1832. *La Bourse, la Femme abandonnée, la Grenadière, le Message, les Marana, Louis Lambert, l'Illustre Gaudissart, le colonel Chabert, une Passion dans le désert, le Chef-d'œuvre inconnu, le Curé de Tours.*

1833. *Séraphita, Eugénie Grandet, Ferragus, le Médecin de campagne.*

1834. *Un Drame au bord de la mer, la Duchesse de Langeais, la Fille aux yeux d'or, le Père Goriot, la Recherche de l'absolu.*

1835. *Le Contrat de mariage, la Femme de trente ans, le Lys dans la vallée, Melmoth réconcilié.*

1836. *La Vieille Fille, l'Enfant maudit, Facino Cane, la Messe de l'Athée, l'Interdiction.*

1837. *Le Cabinet des antiques, la maison Nucingen, Gambara, César Birotteau.*

1838. *Une Fille d'Ève, les Employés, ou la Femme supérieure.*

1839. *Pierre Grassou, les Secrets de la princesse de Cadignan, Massimila Doni, Pierrette.*

1840. *Z. Marcas, la Revue parisienne.*

1841. *Mémoires de deux jeunes mariées, Ursule Mirouët, une Ténébreuse Affaire.*

1842. *La Fausse Maîtresse, Albert Savarus, un Début dans la vie, un Ménage de garçon, ou les Deux Frères.*

1843. *Honorine, Splendeurs et Misères des courtisanes, Illusions perdues.*

1844. *Béatrix, Modeste Mignon, Gaudissart II.*

1845. *Un Prince de la bohème, Esquisse d'homme d'affaires, Envers de l'histoire contemporaine, le Curé de village.*

1846. *Les Comédiens sans le savoir*, *les Parents pauvres*.

1847. *Les Paysans*.

Ses douze premiers romans, ses *Contes drôlatiques*, ses travaux dans la *Chronique de Paris*, dans la *Presse parisienne*, son *Théâtre*, la *Monographie de la presse*, les *Petites Misères de la vie conjugale*, la *Théorie de la démarche*, les articles publiés dans le *Musée des Familles*, dans les *Français peints par eux-mêmes*, tels que *le Petit Rentier*, *l'Épicier*, ceux publiés dans *les Animaux*, édités par Hetzel, ne sont pas compris dans cette nomenclature, et j'en oublie sans doute encore. Quelques détails sur l'origine de quelques mots de ses œuvres offriront peut-être de l'intérêt.

Le sujet de *l'Auberge rouge*, histoire véritable, quoi qu'on en ait dit, lui fut donné par un ancien chirurgien des armées, ami de l'homme qui fut condamné injustement. Mon frère n'ajouta que le dénoûment.

Le roman de *Quentin Durward*, qu'on ad-

mire surtout dans ce qui est historique, causa une grosse colère à Honoré; contrairement à la foule, il trouvait que Walter Scott avait étrangement défiguré Louis XI, roi encore mal compris, selon lui. Cette colère lui fit composer *Maître Cornélius*, ouvrage où il met Louis XI en scène.

Les Deux Proscrits, qu'il écrivit après l'étude approfondie des œuvres de Dante, comme un hommage rendu à ce puissant génie, sortent également du plan qu'il avait adopté.

Un Épisode sous la Terreur (article qui parut d'abord dans un keepsake) lui fut raconté par le sombre héros de cette histoire.

Mon frère désirait voir Samson, l'exécuteur des hautes œuvres. Savoir ce que pensait cet homme dont l'âme était si remplie de sanglants souvenirs, apprendre comment il envisageait son terrible état et sa vie misérable, c'était une étude qui devait le tenter.

M. A..., directeur des prisons, avec qui mon frère était lié, lui ménage une entrevue. Honoré trouve un jour chez M. A... un

homme pâle, à figure noble et triste ; sa mise, ses manières, son langage, son instruction le lui font prendre pour quelque savant attiré par la même curiosité que lui. Ce savant était *Samson !*... Mon frère, averti par M. A..., réprime tout étonnement toute répulsion, et a mène l'entretien sur les sujets qui l'intéressent. Il attire si bien la confiance de Samson, que celui-ci, entraîné, arrive à peindre les souffrances de sa vie. La mort de Louis XVI lui avait laissé des terreurs et des remords de criminel (Samson était royaliste). Il fit dire pour le roi, le lendemain de l'exécution, la seule messe expiatoire qui fut peut-être célébrée à Paris ce jour-là!...

Ce fut aussi la conversation que mon frère eut avec *Martin*, le célèbre dompteur d'animaux, à l'issue d'une de ses représentations, qui lui fit composer l'article intitulé : *une Passion dans le désert*.

Séraphita, cette œuvre étrange qui semble la traduction d'un livre allemand, lui fut inspirée par une amie. Notre mère lui vint

en aide pour les moyens d'exécution. Ma mère, fort occupée d'idées religieuses, lisait alors les mystiques et les avait collectionnés. Honoré s'empare des œuvres de Saint-Martin, de Swedenborg, de M[lle] Bourignon, de M[me] Guyon, de Jacob Boehm, qui formaient plus de cent volumes, et les dévore. Il lisait comme d'autres feuillettent, et cependant s'assimilait tout ce qu'il y avait d'idées dans un livre!... Il se plonge dans l'étude du somnambulisme et du magnétisme, qui se relient au mysticisme ; et ma mère, ardente au merveilleux, lui fournit encore les occasions de ces études : elle connaissait tous les magnétiseurs et les somnambules célèbres de cette époque.

Honoré assiste à quelques séances, s'enthousiasme pour ces facultés inexplicables et les phénomènes qu'elles produisent, trouve à ces facultés plus d'extension qu'elles n'en ont, peut-être, et compose *Séraphita* sous l'impression de ces idées.

Mais emporté par les nécessités de sa vie,

qui ne lui permettaient d'écrire d'autres livres que ceux qui plaisaient au public et qui se vendaient, il revint heureusement au réel et fut arraché de ces méditations métaphysiques qui eussent peut-être égaré cette grande intelligence, car elles en ont perdu plus d'une.

Il aut abréger des détails qui paraîtront trop longs peut-être et qui me conduiraient à apprécier des œuvres que je ne puis juger.

Je me sens effrayée au seul souvenir des travaux et des événements entassés dans les vingt dernières années de l'existence de mon frère.

Indépendamment de ses ouvrages, il avait à faire face à de nombreuses correspondances d'affaires, et à d'autres qui lui prenaient encore plus de temps. Je trouve pendant ce laps de temps des voyages en Savoie, en Sardaigne, en Corse, en Allemagne, en Italie, à Saint-Pétersbourg, dans la Russie méridionale, où il séjourna deux fois, sans compter ceux qu'il faisait dans l'intérieur de la France, partout où il plaçait ses person-

nages, pour décrire fidèlement les villes ou les campagnes où il les faisait vivre.

En venant prendre congé de nous, il nous disait : — Je pars pour Alençon, pour Grenoble, où demeurent *Mlle Cormont*..., *M. Benassis*...

L'impossible n'existait pas pour lui ; il le prouva d'abord en trouvant le courage de vivre dans les premières années de sa vie littéraire, où il se priva plus d'une fois du nécessaire afin de se procurer le superflu, si utile, pour occuper une place dans cette société qu'il voulait peindre ! Ces temps me rappellent de si grandes angoisses, que je ne puis y revenir sans tristesse.

De 1827 à 1836, mon frère ne put se soutenir qu'en faisant des billets dont les échéances l'inquiétaient perpétuellement, car il n'y pouvait faire honneur qu'avec le produit de ses œuvres, et l'époque où il les achevait était toujours incertaine.

Après avoir fait accepter et escompter ces billets aux usuriers, première affaire diffi-

cile, il fallait souvent les leur faire renouveler, seconde affaire plus difficile encore, et dont lui seul pouvait se charger, car d'autres eussent échoué en de telles négociations, mais il fascinait tout le monde, même les usuriers.

— Quelle dépense d'intelligence perdue! nous disait-il tristement en revenant accablé de fatigue de toutes ces démarches qui interrompaient son travail.

Il ne pouvait empêcher toutefois que les escomptes des usuriers et les intérêts cumulés de ses obligations principales, ne fissent ressembler *sa dette flottante* (comme il l'appelait dans ses jours de gaieté) à la boule de neige qui va toujours grossissant en roulant; cette dette augmentait tellement en passant sur les mois et les années, que mon frère désespérait par moments de s'acquitter jamais.

De temps à autre, pour apaiser les plus menaçants de ses créanciers, il faisait des prodiges de travail qui effrayaient les libraires et les imprimeurs; les dates les plus chargées de la liste que j'ai donnée,

nous disent les années où il souffrit le plus.

Ces travaux surhumains furent certainement une des causes qui abrégèrent sa vie. Une grande commotion morale détermina la maladie de cœur dont il mourut, mais elle n'eût pas marché si vite si elle ne se fût pas développée dans un sang enflammé.

Cet état d'anxiété dura jusqu'à l'heure des réimpressions, qui commencèrent à lui permettre de s'acquitter partiellement.

Avec quelle joie il supprimait quelques chiffres de ce terrible état de situation qu'il avait toujours sous les yeux afin de stimuler sans cesse son courage.

— Après tant de travaux, quand donc aurai-je un sou à moi ? me disait-il souvent ; je le ferai certainement encadrer, car il fera à lui seul l'histoire de ma vie.

Quelques lettres des années 1832, 1833, 1834 et 1835, pendant lesquelles il voyagea, feront mieux connaître la situation de son âme que tout ce que je pourrais dire. Elles sont écrites d'Angoulême, d'Aix, de Saché,

de Marseille, de Milan. Les ouvrages dont il y parle me guident pour en assigner la date, qui manque presque toujours à ses lettres.

Angoulême était la ville où vivait momentanément la famille C..., chez laquelle mon frère allait souvent (le commandant C... y dirigeait la poudrerie). Une vive amitié s'était établie entre mon frère et cette honorable famille en 1826, époque où j'habitais Versailles. M. C... était alors directeur des études à l'École militaire de Saint-Cyr... Je retrouvai avec joie sa femme, avec laquelle j'avais été élevée. Cette amitié fidèle et intelligente fut un des bonheurs de la vie de mon frère. Ses ouvrages signés d'Angoulême et de Frapesles (terre que Mme C... possédait en Berri), témoignent de cette profonde sympathie.

Saché est une belle propriété située à sept lieues de Tours; elle appartient à M. de M..., ami de notre famille. Honoré trouva aussi chez lui en tout temps la plus noble hospitalité unie à la plus constante affection. Il avait chez ces amis la tranquillité qui lui manquait

à Paris. Il écrivit là plusieurs ouvrages, notamment *Louis Lambert*, *le Lys dans la vallée*, la *Recherche de l'absolu*, et plusieurs autres qui ne me reviennent pas à la mémoire.

« Angoulême. - (Je crois que c'était en 1832.)

» Merci, ma sœur; le dévouement des cœurs aimés nous fait tant de bien! Tu m'as rendu cette énergie qui m'a fait surmonter jusqu'ici les difficultés de ma vie! Oui, tu as raison, je ne m'arrêterai pas, j'avancerai, j'atteindrai le but, et tu me verras un jour compté parmi les grandes intelligences de mon pays!

» Mais quels efforts pour arriver là! ils brisent le corps, et la fatigue venue, le découragement suit!

» *Louis Lambert* m'a coûté tant de travaux! que d'ouvrages il m'a fallu relire pour écrire ce livre. Il jettera peut-être un jour ou l'autre la science dans des voies nouvelles. Si j'en avais fait une œuvre purement savante, il eût attiré l'attention des penseurs qui n'y jetteront pas les yeux. Mais si le hasard met, un jour ou l'autre, *Louis Lambert* entre leurs mains, ils en parleront peut-être!... Je crois *Louis Lambert* un beau livre! Nos amis l'ont admiré ici, et tu sais qu'ils ne me trompent pas!

» Pourquoi revenir sur sa terminaison? tu connais la raison qui me l'a fait choisir! Tu as toujours peur. Cette fin est probable, et de tristes exemples ne la justifient que trop: le docteur n'a-t-il pas dit que la folie est toujours à la porte des grandes intelligences qui fonctionnent trop?...

» Encore merci de ta lettre, et pardonne au pauvre artiste le découragement qui l'a rendue nécessaire. La partie engagée, je joue si gros jeu! Il faut toujours progresser. Mes livres sont les seules réponses que je veuille jamais faire à ceux qui commencent à m'attaquer.

» Que leurs critiques ne te préoccupent pas trop; elles sont de bons pronostics: on ne discute pas la médiocrité!...

» Oui, tu as raison, mes progrès sont réels, et mon courage infernal sera récompensé. Persuade-le aussi à ma mère, chère sœur, dis-lui de me faire l'aumône de sa patience; ses dévouements lui seront comptés! Un jour, je l'espère, — un peu de gloire lui payera tout! Pauvre mère! cette imagination qu'elle m'a donnée la jette perpétuellement du nord au midi et du midi au nord : de tels voyages fatiguent; je le sais aussi, moi!

» Dis à ma mère que je l'aime comme lorsque j'étais enfant. Des larmes me gagnent en t'écrivant ces lignes, larmes de tendresse et de désespoir,

car je sens l'avenir, et il me faut cette mère dévouée au jour du triomphe ! Quand l'atteindrai-je ?

» Soigne bien notre mère, Laure, pour le présent et pour l'avenir.

» Quant à toi et à ton mari, ne doutez jamais de mon cœur ; si je ne puis vous écrire, que votre tendresse soit indulgente, n'incriminez jamais mon silence ; dites-vous : Il pense à nous, il nous parle ; entendez-moi, mes bons amis, vous, mes plus vieilles et mes plus sûres affections !

» En sortant de mes longues méditations, de mes travaux accablants, je me repose dans vos cœurs comme dans un lieu délicieux où rien ne me blesse !

» Quelque jour, quand mes œuvres seront développées, vous verrez qu'il a fallu bien des heures pour avoir pensé et écrit tant de choses ; vous m'absoudrez alors de tout ce qui vous aura déplu, et vous pardonnerez, non l'égoïsme de l'homme (l'homme n'en a pas), mais l'égoïsme du penseur et du travailleur.

» Je t'embrasse, chère consolatrice qui m'apportes l'espérance, baiser de tendre reconnaissance ; ta lettre m'a ranimé ; après sa lecture, j'ai poussé un hourra joyeux et crié :

» En avant, troupier ! jette-toi en travers dans la bataille ! »

On comprendra les émotions que me causaient de pareilles lettres!

Dans *Louis Lambert*, mon frère, pour faire passer quelques idées qui n'étaient pas encore acceptées, se crut obligé de les mettre sous la sauvegarde de la folie.

« Encore, me disait-il, n'ai-je pas osé leur donner toute l'extension que je leur vois!... »

Louis Lambert se demande si l'électricité n'entre pas comme base dans le fluide particulier où s'élaborent et d'où jaillissent nos pensées? Il voit dans les pensées un système complet, semblable à l'un des règnes de la nature, une sorte de floraison, une botanique céleste dont le développement passera peut-être pour l'ouvrage d'un fou!...

« Oui, tout en nous et hors de nous, dit Louis Lambert, atteste la vie de ces créations ravissantes que je compare à des fleurs, pour obéir à je ne sais quelle révélation de leur nature. »

Mon frère revient, dans plusieurs de ses ouvrages, sur ce sujet de méditations; dans

la Peau de chagrin, entre autres, il analyse la naissance, la vie ou la mort de certaines pensées, une des plus ravissantes pages de cette œuvre.

Louis Lambert trouvait les idées et les sentiments doués de certaines propriétés de la nature physique, de mouvement, de pesanteur, etc., et le démontrait par quelques exemples.

» L'*attente*, dit-il, n'est si douloureuse que parce que la souffrance passée s'additionne sans cesse à la souffrance présente et produit une pesanteur qui oppresse l'âme.

» La *peur*, ce foudroiement intérieur semblable aux accidents électriques (si bizarres et si capricieux dans leurs modes), la *peur*, qui presse si violemment la machine humaine, que les facultés y sont soudainement portées soit au plus haut point de la puissance, soit au dernier degré de la désorganisation, ne trouvera-t-elle pas l'application de ses effets quand les savants auront reconnu le rôle immense que joue l'électricité dans nos pensées?...

» La *colère* n'est-elle pas aussi un courant de la force humaine qui agit électriquement?

» Sa commotion, quand elle se dégage, n'agit-

elle pas sur les personnes présentes, même sans qu'elles en soient le but ou la cause?

» A quoi, si ce n'est à une puissance électrique, attribuer la magie avec laquelle la *volonté* s'intronise si majestueusement dans les regards, éclate dans la voix (courant de ce roi des fluides) pour foudroyer tous les obstacles au commandement du génie?...

» Les idées, les sentiments sont des forces vives, et ces forces chez certains êtres deviennent des fleuves de volonté qui entraînent tout! »

D'autres exemples viennent encore à l'appui : il parle du fanatisme de la foi qui enfante les miracles.

Louis Lambert dit encore :

« Les événements qui attestent l'action de l'humanité ont des causes dans lesquelles ils sont préconçus, comme nos actions sont accomplies dans notre pensée avant de se produire au dehors!

» Les faits n'existent pas, il ne reste de nous que des idées. »

Je borne là mes citations; je n'ai voulu que prouver ce que j'ai avancé : le livre seul peut faire apprécier la hauteur de cet esprit

si ardent à chercher la solution des questions qui occupent le plus les penseurs !...

Mais revenons aux réalités de la vie, et voyons si celui-là savait juger les choses humaines qui, en 1840, faisait ainsi parler Z. Marcas, dans un numéro de la *Revue parisienne* :

« Je ne crois pas que la forme actuelle du gouvernement subsiste dans dix ans, dit Z. Marcas ; la jeunesse qui a fait *août* 1830, et qu'on a oubliée, éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur. La jeunesse n'a pas aujourd'hui d'issue en France, elle y amasse une avalanche de capacités méconnues, d'ambitions légitimes et inquiètes.

» Quel sera le bruit qui ébranlera ces masses ? Je ne sais ; mais elles se précipiteront sur l'état de choses actuel et le bouleverseront.

» Il est des lois de fluctuation qui régissent les populations. L'empire romain les avait méconnues quand les barbares arrivèrent.

» Aujourd'hui les barbares sont les intelligences. Les lois de trop-plein agissent en ce moment lentement, sourdement autour de nous. Le gouvernement... méconnaît la puissance à qui il doit tout. Il s'est laissé lier les mains par les absurdités du

contrat; il est tout préparé comme une victime.

» Louis XIV, Napoléon, l'Angleterre, étaient et sont avides de jeunesse intelligente. En France, la jeunesse est condamnée à l'inaction par la légalité nouvelle, par les conditions mauvaises du principe électif, par les vices de la constitution ministérielle.

» En examinant la composition de la Chambre élective, vous n'y trouvez pas de députés de trente ans. La jeunesse de Richelieu, celle de Mazarin, celle de Colbert, de Pitt, du prince de Metternich, de Napoléon, n'y trouveraient pas de place!... Burke, Sheridan et Fox ne pourraient s'y asseoir!... On devine les motifs d'une circonstance à venir, mais on ne peut prévoir la circonstance elle-même. En ce moment on pousse la jeunesse entière à se faire républicaine, parce qu'elle voudra voir dans la république son émancipation. Elle se souviendra des jeunes représentants du peuple et des jeunes généraux!... La France en état d'infériorité vis-à-vis de la Russie et de l'Angleterre!... la France au troisième rang!... On nous donne la paix en escomptant l'avenir!... Les reculades de la peur passent pour manœuvres d'habileté! Mais les dangers viendront, la jeunesse surgira comme en 1790!... Et vous périrez pour n'avoir pas demandé à la jeunesse de la France ses forces et son énergie, son dévouement et son

ardeur; pour avoir pris en haine les gens capables, pour ne les avoir pas triés avec amour dans cette belle génération! »

Ces lignes, écrites au moment de la plus grande prospérité du règne de Louis-Philippe, prouvent combien Balzac voyait loin et jugeait de haut.

Mon frère, après *Louis Lambert* terminé, partit d'Angoulême pour la Savoie. Je trouve d'Aix deux lettres que je puis donner, une écrite à ma mère, une autre à moi.

« Aix, 1er septembre 1832.

» Je suis tombé dans l'attendrissement le plus profond à la lecture de ta lettre, ma mère, et je t'ai adorée ! Comment et quand te rendrai-je, et pourrai-je jamais te rendre en tendresse et en bonheur tout ce que tu fais pour moi? Je ne puis aujourd'hui que t'exprimer ma profonde reconnaissance. Ce voyage que tu m'as mis à même de faire m'était bien nécessaire, j'avais un besoin absolu de distraction ; j'étais accablé de la fatigue que m'a causée *Louis Lambert* ; j'avais passé beaucoup de nuits et fait un tel abus de café que j'éprouvais des douleurs d'estomac qui allaient jus-

qu'aux crampes. *Louis Lambert* est peut-être un chef-d'œuvre, mais il m'a coûté cher : six semaines d'un travail obstiné à Saché et dix jours à Angoulême. Pour le coup, *certains amis* me prendront peut-être pour un homme de quelque valeur. Je te remercie du fond du cœur de toutes les peines que tu prends pour me sauver les ennuis de la vie matérielle ; ma tendresse toujours plus vive n'est pas de celles que les mots expriment. Des travaux si opiniâtres seront peut-être couronnés par la fortune ; je l'espère d'autant plus que je vois aujourd'hui peu de talents sans récompense. Quant à la gloire, je commence à n'en plus trop désespérer non plus.

» Soigne ta santé, ma mère, il faut que tu vives pour que je puisse m'acquitter envers toi. Oh ! comme je t'embrasserais si tu étais là ! Quelle gratitude n'ai-je pas pour les bons cœurs qui arrachent quelques épines de ma vie et adoucissent le chemin par leur affection ! Mais forcé de lutter sans cesse contre le sort, je n'ai pas toujours le temps pour exprimer mes sentiments. Je n'ai pas voulu toutefois qu'un jour se passât sans que tu saches quelle tendresse tes derniers dévouements excitent en moi ; on met plusieurs fois ses enfants au monde, n'est-ce pas ma mère ? Pauvres chéries ! vous aime-t-on assez ? Ah ! puissé-je te rendre un

jour en bonheur et en orgueil, par mon génie, tout ce que je t'ai coûté d'angoisses!

» Je suis en grande veine d'inspiration et j'espère beaucoup travailler ici, où je suis tranquille.

« Mais procédons maintenant par ordre aux affaires; tu vas voir de quel fardeau tu te charges, pauvre mère!

« Je t'envoie le traité de M. Pichot, que tu signeras après l'avoir fait lire ou à M. Durmont ou à M. Labois, car j'ai la tête si chargée de pensées que je pourrais avoir omis quelque chose.

» Tu trouveras, jointe à ce traité, une lettre à Nodier, qui est pour la *Revue de Paris*. Je voudrais que M. Pichot l'acceptât, parce qu'elle varierait nos articles; comme elle est obligeante pour tous, je ne doute pas qu'il ne la prenne; dans ce cas, je n'aurais pas besoin d'épreuves, tu t'en ferais donner pour collationner et retirer le manuscrit.

» Dans ma prochaine lettre, je te dirai par quelle voie il faut m'envoyer les épreuves de la *Revue des Deux-Mondes*.

» Il faut appeler du procès de la *Physiologie du mariage*, si les exemplaires ne sont pas retirés, en le faisant constater.

» Une personne qui part pour Paris te remettra des manuscrits à porter à Mame. Tu lui diras qu'il

aura pour février prochain *les Chouans* corrigés, s'il les réimprime.

» Je fais par délassement des contes drôlatiques. J'en ai déjà trois d'écrits ; j'en suis content.

» Veille bien à tout chez moi, renvoie qui tu voudras, fais toutes les économies que tu jugeras possibles.

» Je travaille pour approvisionner la *Revue de Paris* jusqu'en décembre, et j'ai en tête les articles de janvier et de février, ils sont donc à moitié faits.

» Ne t'inquiète pas de ma jambe. J'ai pris des bains, l'escarre se forme. On m'avait retenu ici une jolie chambre qui me coûte deux francs par jour. Je fais venir mes repas d'un restaurant voisin. Le matin, un œuf et une tasse de lait; ce déjeuner revient à quinze sous. Le dîner, à l'avenant. Vous voyez, mère, que si vous avez un fils un peu rêveur, il est au moins économe !

» Je te serre dans mes bras et t'embrasse sur ces chers yeux qui veillent pour moi. »

« Aix, 13 septembre.

« Un souvenir à toi, ma sœur bien-aimée ; au milieu de mes voyages, j'ai vu des pays délicieux; j'en verrai de plus beaux encore peut-être; je veux que tu saches qu'ils ne peuvent te faire oublier.

» De ma chambre je découvre toute la vallée d'Aix ; à l'horizon, des collines, la haute montagne de la Dent-du-Chat et le délicieux lac du Bourget; mais il faut toujours travailler au milieu de ces enchantements : ma mère t'a dit que j'ai quarante pages à fournir par mois à la *Revue de Paris*.

» Me voilà entre trente et quarante, chère sœur, c'est-à-dire dans toute ma force; il faudrait maintenant écrire mes plus beaux sujets qui doivent faire le couronnement de mon œuvre; je verrai à mon retour si j'aurai la tranquillité qu'il me faut pour aborder ces grands ouvrages.

» Ma mère t'a dit aussi sans doute que j'ai manqué périr sous les roues d'une diligence; je m'en suis tiré avec un accroc à la jambe, mais des bains et le repos la guérissent. J'ai pu me faire conduire hier en voiture au lac.

» Je suis aux portes de l'Italie et je crains de succomber à la tentation d'y entrer. Le voyage ne serait pas très-coûteux; je le ferais avec la famille Fitz-James, qui m'y donnerait tous les agréments possibles; ils sont tous parfaits pour moi; je voyagerais dans leur voiture, et toute dépense calculée, il en coûterait mille francs pour aller de Genève à Rome. Mon quart serait donc de deux cent cinquante francs ; à Rome il me faudrait cinq cents francs, puis je passerais l'hiver à Naples, mais pour

ne pas toucher aux recettes de Paris et les laisser pour les échéances, j'écrirais pour Mame *le Médecin de campagne*, et ce livre payerait tout.

» Je ne retrouverai jamais pareille occasion. Le duc connaît l'Italie et m'éviterait toute perte de temps; les ignorants en dépensent beaucoup à voir des choses inutiles. Je travaillerais partout; à Naples, j'aurais l'ambassade et les courriers de M. de Rothschild, dont j'ai fait ici la connaissance, et qui me donnera des recommandations pour son frère; les épreuves iraient donc leur train et le travail aussi.

» Cause de ce projet avec ma mère, et écris-moi bien en détail sur vous tous. »

Tous comptes faits, le voyage d'Italie coûtait trop cher, mon frère ne se le permit pas et revint à Angoulême, où il acheva *la Femme abandonnée*, écrivit *la Grenadière*, *le Message*, et commença *le Médecin de campagne*, qu'il termina rue Cassini, à son retour.

Les détails qui vont suivre intéresseront-ils?... L'affection me rend mauvais juge en cette cause; je les crois propres à révéler ce caractère aux qualités multiples où la jeu–

nesse résista si longtemps; et la conviction qu'ils ne peuvent amoindrir Balzac me fait écrire sans crainte mes souvenirs au moment où ils me reviennent, Il l'a dit lui-même: les illusions l'ont aidé à vivre!...

Mon frère, pour se forcer à l'exercice si nécessaire à sa santé au milieu de ses travaux sédentaires, corrigeait ses épreuves, soit aux imprimeries, soit chez moi.

Selon le temps, qui avait de grandes influences sur lui, ses embarras du moment, les difficultés de son travail ou l'extrême fatigue de ses veilles, il arrivait quelquefois se traînant à peine, morne, accablé, le teint jaune et bistré!...

A cet aspect désolant, je cherchais ce qu'il fallait trouver pour le tirer de sa tristesse; lui qui voyait si bien les pensées, répondait aux miennes avant que j'eusse parlé, et me disait d'une voix éteinte, en tombant dans un fauteuil :

— Ne me console pas, c'est inutile, je suis un homme mort.

Cet homme mort commençait d'abord d'un ton dolent le récit de ses nouveaux embarras, mais s'animait si vite qu'il atteignait bientôt aux cordes les plus vibrantes de sa voix, puis, ouvrant ses épreuves, il reprenait son ton dolent et ajoutait comme conclusion :

— *Je sombrerai, ma sœur !*

— Bah ! on ne sombre pas avec les œuvres que tu corriges !...

Il relevait la tête ; sa figure se décrispait, les tons bistrés de son visage disparaissaient peu à peu :

— Tu as raison, de par Dieu !... ces livres-là font vivre !... D'ailleurs, l'aveugle hasard n'est-il pas là !... Il peut protéger un Balzac aussi bien qu'un imbécile, et il n'est pas difficile même d'inventer ce hasard !... Qu'un de mes amis millionnaires (et j'en ai) ou qu'un banquier ne sachant que faire de son argent vienne me dire : « Je connais votre immense talent et vos soucis, il vous faut telle somme pour être libre, acceptez-la sans crainte,

vous vous acquitterez, votre plume vaut mes millions !...

« *Il ne faut jamais que cela, ma chère !* »

Habituée aux illusions qui rappelaient son courage et sa gaieté, je ne montrais jamais aucun étonnement.

Cette fable faite, il entassait raisons sur raisons pour y croire.

— Ces gens-là dépensent tant en fantaisies !... Une belle action est une fantaisie comme une autre, et qui donne de la joie à toute heure !... C'est quelque chose de se dire : *J'ai sauvé un Balzac !...* L'humanité a par-ci par-là de bons mouvements, et il y a des gens qui, sans être Anglais, sont capables de pareilles excentricités !... Moi, disait-il en frappant sur sa poitrine, moi, millionnaire ou banquier, je les aurais !...

La croyance faite, il se promenait joyeusement par la chambre en levant et agitant ses bras :

— Ah ! Balzac est libre !... Vous verrez,

mes chers amis et mes chers ennemis, comme il marchera !...

Il allait droit à l'Institut.

De là à la Chambre des pairs, il n'y avait qu'un pas : il y entrait.

Pourquoi ne serait-il pas pair? *Tels* et *tels* l'étaient bien devenus... De pair, il devenait ministre, qu'y avait-il encore là d'extraordinaire? des précédents existaient. Est-ce que ce ne sont pas les gens qui ont fait le tour de toutes les idées qui sont les plus aptes à gouverner les hommes? Il voudrait bien voir que l'on s'étonnât de son portefeuille !

Le ministre s'asseyait pour gouverner la France; il signalait et réformait bien des abus. De belles idées, de sages paroles sortaient de ces rêves!... puis, comme tout marchait à souhait dans son ministère et dans le royaume, il revenait au banquier ou à l'ami qui l'avait conduit aux honneurs, pour le trouver aussi favorisé que lui.

— Sa part sera belle dans l'avenir, on dira : *Cet homme comprit Balzac, lui prêta de l'ar-*

gent sur son talent, le mena aux honneurs qu'il méritait, ce sera sa gloire à lui, n'en a pas qui veut! Cela vaut mieux que de brûler un temple pour laisser son nom à la postérité.

Quand il avait voyagé sur ces beaux nuages d'or, il retombait dans la réalité; mais il s'était distrait et partant consolé ; il corrigeait ses épreuves, nous les lisait avec enthousiasme, puis nous quittait en se moquant de lui-même.

— Adieu, je cours chez moi voir si mon banquier m'attend, disait-il en riant de son bon rire ; s'il n'y est pas, je trouverai toujours le travail, mon vrai bailleur de fonds.

Cet esprit ardent cherchait sans cesse les moyens d'arriver à la liberté, et ces recherches fatiguaient autant son esprit que ses travaux.

Un jour il croyait avoir découvert une substance propre à la composition d'un nouveau papier. Cette substance était partout, coûtait moins que le chiffon ; c'était une joie, des

projets et des espérances bientôt suivies de déceptions, car les expériences ne réussissaient pas.

On le croyait désolé, on le retrouvait radieux.

— Et ton papier?

— Il s'agit bien de papier!... Vous n'aviez pas songé, vous autres, que les Romains, peu expérimentés dans l'extraction des mines, ont laissé des richesses dans leurs scories. Des savants de l'Institut, que j'ai consultés, le pensent comme moi, et je pars pour la Sardaigne.

— Tu pars en Sardaigne, avec quoi?

— Avec quoi!... Je parcourrai ce pays à pied, le sac sur le dos, vêtu comme un mendiant, faisant peur aux brigands et aux moineaux; j'ai tout calculé, six cents francs me suffiront.

Les six cents francs trouvés, il partait et nous écrivait de Marseille, le 20 mars 1833, je crois:

« N'aie aucune inquiétude, ma mère, et dis à Laure de n'en point avoir. J'ai assez, et, n'en déplaise à la sagesse *lauréenne*, je n'aurai sans doute besoin de rien pour le retour. Je viens de passer cinq nuits et quatre jours sur l'impériale. J'ai les mains si gonflées, que je puis à peine écrire. Demain, mercredi, à Toulon; jeudi, je pars pour Ajaccio. J'y serai vendredi, et huit jours suffiront ensuite pour mon expédition. Je pouvais, d'ici, aller pour quinze francs en Sardaigne par les navires de commerce, mais ils peuvent être quinze jours en route; puis c'est l'équinoxe, tandis que pour le triple, il est vrai, je serai en Sardaigne en trois jours. Maintenant que m'y voilà presque, je commence à avoir des doutes; en tout cas, on ne peut risquer moins pour avoir plus! Je n'ai dépensé que dix francs sur la route. Je suis dans un hôtel qui fait frémir; enfin, avec des bains on s'en tire!... Si j'échoue, quelques nuits de travail auront bientôt rétabli l'équilibre! En un mois, j'aurai ramassé bien de l'argent avec ma plume.

» Adieu, chère mère aimée; pense qu'il y a beaucoup plus d'envie de faire cesser des souffrances chez des personnes chères que de désir de fortune personnelle dans ce que j'entreprends; quand on n'a pas de mise de fonds, on ne peut faire fortune que par des idées semblables à celle

que je vais mettre à fin. Tout à toi, ton fils respectueux. »

Il fallait lui entendre raconter, au retour, les péripéties de ce singulier voyage. Il avait eu la chance de rencontrer de vrais brigands.

« Ils sont assez bons diables en dehors de leur industrie, nous disait-il, ils m'ont renseigné sur tout ce que je voulais savoir. Ces gens-là toisent joliment le pays et les gens ; ils ont si bien vu que je n'étais pas pour eux un client, que je crois, Dieu me pardonne, qu'ils m'auraient plutôt prêté de l'argent que de m'en demander. »

Arrivé à Bastia sans un sou, il avait fait émeute parmi la bonne jeunesse en se nommant ; tous connaissaient ses livres et étaient enthousiasmés de le voir : grande joie pour lui. J'ai déjà de la réputation en Corse, nous disait-il ; la brave jeunesse ! le beau pays ! Reçu et fêté chez M. B..., inspecteur des finances, qu'il connaissait, il avait gagné chez lui au jeu l'argent qu'il lui fallait pour son retour en France au moment où il allait nous

écrire de lui en envoyer. Il aimait ces chances qui lui faisaient croire à son étoile. Mais ce n'était pas tout, en piétinant en Sardaigne, et étant ballotté sur la mer, il avait trouvé des sujets... mais des sujets!... Les derniers surpassaient toujours tous les autres, à moins qu'on n'en convînt, car alors il prouvait l'excellence des premiers. Il nous racontait ces nouveaux sujets avec feu; plan, détails, il tenait tout. — C'est un peu joli à faire, ajoutait-il.

— Est-ce que tu contes ainsi tes idées à tout le monde, lui demandais-je avec quelque effroi, sachant que dans cette bonne république des lettres, où chacun veut être roi, on n'est pas toujours fort scrupuleux sur les titres de propriété.

— Pourquoi pas? répondait-il, le sujet n'est rien, c'est l'exécution qui est tout; qu'ils fassent donc du Balzac, je les en défie! Est-ce que les voleurs savent travailler? S'ils réussissent, tant mieux pour le public, je ne regretterai rien, et je retrouverai autre chose

donc ! ce monde est grand, et la cervelle humaine est aussi vaste que le monde.

Les échantillons rapportés des mines étaient remis aux chimistes; il fallait du temps pour les analyser; Honoré n'était pas prêt d'ailleurs pour aller demander la concession en Piémont, il avait auparavant à satisfaire ses libraires et à gagner l'argent du voyage.

Il vécut une année sur cette fortune de Sardaigne, et les projets allèrent à l'avenant; il volait, ailes déployées, dans un Eden terrestre qu'il arrangeait à sa guise, il achetait en Touraine le petit château de Montcontour qui lui faisait envie; car, malgré l'indifférence de ses compatriotes pour lui, il aimait ce pays, où il voulait finir ses jours « Les douces et tranquilles pensées y poussent en l'âme comme la vigne en terre, » disait-il. Là, il se reposait et vivait comme l'huître en sa coquille, bâillant au soleil couchant. Il dorait cette existence campagnarde de toutes les richesses de son esprit, et se transformait en docteur Minoret au milieu de son curé,

de son maire et de son juge de paix, lui enviant déjà l'heureuse vieillesse qu'il lui donna dans *Ursule Mirouët*. (Nul doute qu'il ne connût dès lors le docteur Minoret.)

Il avait d'ailleurs garde à carreau contre la rouille de l'intelligence ; il venait tous les hivers à Paris; il y avait un salon comme celui du baron Gérard, le modèle de tous les salons d'artistes passés, présents et futurs ; il meublait ce salon, y recevait, comme Gérard, toutes les célébrités nées ou à naître ; il saurait les honorer comme il convient, lui qui savait tous les respects qu'elles méritent. Bah ! il recevrait même les critiques. C'était une pacification générale, ce roi absolu était bonhomme et n'avait ni haine ni jalousie.

Il retournait chez lui aimé et béni de tous.

C'étaient là ses beaux rêves!...

Ces songes pesaient sur le cœur de ses amis tout autant que ses tristesses ; n'accusaient-ils pas également le poids de ses tourments? Ce n'était que dans les songes qu'il

pouvait s'en délivrer ; aussitôt éveillé, il fallait recharger le fardeau.

Un an après son voyage en Sardaigne, mon frère, ayant achevé les ouvrages promis aux libraires, aux revues et aux journaux, se rendit en Piémont pour obtenir la concession des mines. Expansif comme toujours, il avait raconté le motif de son voyage au capitaine génois qui l'avait transporté en Sardaigne. La lettre qui suit explique comment le Génois profita de ces confidences au détriment de mon frère.

« Milan.

» Chère sœur,

» Il serait trop long de t'écrire tout ce que je te raconterai en détail quand je te verrai, ce qui sera bientôt, je l'espère. Je suis, après des voyages très-fatigants, retenu ici pour les intérêts de la famille de V... La politique les embrouillait tellement, que le reste du bien qu'elle possède en ce pays eût été séquestré, sans toutes mes démarches, qui ont heureusement réussi.

» M. d'Etchegoyen, qui retourne à Paris, a l'obligeance de se charger de cette lettre. Quant à

l'objet principal de mon voyage, tout était comme je le présumais, mais le retard de mon arrivée m'a éte fatal; le Génois a un contrat en bonne forme avec la cour de Sardaigne; il y a un million d'argent dans les scories et dans les plombs; une maison de Marseille avec qui il s'est entendu les a fait essayer. Il fallait, l'année dernière, ne pas lâcher prise sur l'idée et les devancer.

» Enfin, j'ai trouvé aussi bien, et mieux même. Je causerai de tout ceci avec ton mari à mon retour. Nous aurons à revenir ici avec lui et un ingénieur des mines; tu seras peut-être du voyage, car, grâce à l'expérience que je viens de faire, nous ne dépenserons pas beaucoup plus qu'on ne dépense à Paris dans le même temps; et comme il n'y a pas de Génois dans l'affaire, nous pourrons attendre que nous soyons tranquilles; je suis donc à peu près consolé.

» J'ai beaucoup souffert dans mon voyage, surtout du climat; c'est une chaleur qui relâche toutes les fibres et qui rend incapable de quoi que ce soit. Je me surprends à désirer nos nuages et nos pluies françaises; la chaleur ne va qu'aux faibles.

» J'ai bien pensé à vous en marchant et souffrant; mais je voyais notre bonheur à tous dans le lointain, et cela me ravivait.

» Le frère mathématicien conviendra, j'espère,

qu'on ne peut trouver une affaire plus belle, et il sera aussi joyeux que moi.

» Communique cette lettre à ma mère ; je suis obligé de la terminer un peu brusquement ; j'ai une encre et des plumes avec lesquelles toute écriture est impossible. Je crois que le gouvernement autrichien s'arrange pour qu'on ne puisse écrire. A bientôt. »

C'est ainsi qu'une espérance remplaçait aussitôt une déception dans l'esprit de mon frère ; entraîné par le courant de sa vie, il ne put donner suite à la nouvelle affaire dont il parle, et qui fut très-fructueuse pour ceux qui l'entreprirent.

Absente de Paris au mois d'octobre de la même année, je reçus de mon frère la lettre suivante :

« Tu pars sans crier gare ; le pauvre travailleur court chez toi pour te faire partager une petite joie, et pas de sœur ! Je te tourmente si souvent de mes ennuis, que c'est bien le moins que je t'écrive cette joie. Tu ne te moqueras pas de moi, tu me croiras, toi !...

» Je vais hier chez Gérard ; il me présente trois

familles allemandes. Je crois rêver, trois familles!... rien que cela!... L'une de Vienne, l'autre de Francfort, la troisième prussienne, je ne sais d'où.

» Elles me confient qu'elles viennent fidèlement depuis un mois chez Gérard, dans l'espérance de m'y voir, et m'apprennent qu'à partir de la frontière de France ma réputation commence (cher ingrat pays!) « Persévérez dans vos travaux, » ajoutent-elles, et vous serez bientôt à la tête de » l'Europe littéraire! » De l'Europe! ma sœur, elles l'ont dit! Flatteuses familles!... Ferais-je pouffer de rire certains amis si je leur racontais ceci! Ma foi, c'était de bons Allemands, je me suis laissé aller à croire qu'ils pensaient ce qu'ils disaient, et, pour être vrai, je les aurais écoutés toute la nuit. La louange nous va si bien à nous autres artistes, que celle des bons Allemands m'a rendu le courage; je suis parti tout guilleret de chez Gérard, et je vais faire un triple feu sur le public et sur les envieux, à savoir: *Eugénie Grandet*, *les Aventures d'une idée heureuse*, que tu connais, et mon *Prêtre catholique*, l'un de mes plus beaux sujets.

» L'affaire des ÉTUDES DE MOEURS est en bon train; trente-trois mille francs de droit d'auteur pour des réimpressions boucheront de grands trous. Ce tronçon de dettes payé, j'irai chercher

ma récompense à Genève. L'horizon commence donc à s'éclaircir.

» J'ai repris ma vie de travail. Je me couche à six heures, aussitôt dîner. L'animal digère et dort jusqu'à minuit. Auguste me pousse une tasse de café avec lequel l'esprit va toute d'une traite jusqu'à midi. Je cours à l'imprimerie porter ma copie et prendre mes épreuves pour donner de l'exercice à l'animal, qui rêvasse tout en marchant.

» On met bien du noir sur du blanc en douze heures, petite sœur, et au bout d'un mois de cette existence, il y a pas mal de besogne de faite. Pauvre plume! il faut qu'elle soit de diamant pour ne pas s'user à tant de labeur! Faire grandir son maître en réputation, selon les prescriptions allemandes, l'acquitter envers tous, puis lui donner un jour le repos sur la montagne, voilà sa tâche!

» Que diable allez-vous faire si tard à M...? Conte-moi donc cela, et dis avec moi que les Allemands sont de bien braves gens. Poignée de main fraternelle à M. *Canal ;* dis-lui que *les Aventures d'une idée heureuse* sont sur le chantier.

» Je vous envoie à lire mes épreuves du *Médecin de campagne.*

Les Aventures d'une idée heureuse ne fu-

rent pas plus écrites que *le Prêtre catholique*. Le sujet du premier de ces deux livres lui avait été inspiré par les mauvaises chances d'un grand travail dont son beau-frère s'était chargé. Honoré se proposait, dans cet ouvrage, de faire l'histoire d'une idée utile à tous, mise à néant par les intérêts particuliers qu'elle froissait, et qui ruinait celui qui s'était dévoué à la mener à bien.

Ce sujet eût été fécond en observations et en vérités sociales sous sa plume, et n'eût pas été le moins saisissant de tous les livres qui composent son œuvre.

Avant le voyage en Suisse et à Genève dont parle mon frère dans cette lettre, et qu'il fit en 1833, je retrouve encore cette autre lettre qu'il m'adressa pendant une de mes absences de Paris :

« J'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, sœurette, les revues me payent plus cher mes feuilles. Hé! hé!

» Werdet m'annonce que mon *Médecin de campagne* a été vendu en huit jours. Ha! ha!

» J'ai de quoi faire face aux grosses échéances de novembre et décembre qui t'inquiétaient. Ho! ho!

» Je vends la réimpression des ouvrages de ce mauvais drôle de X..., de Z..., et autres pseudonymes. La vente se fait par un tiers, avec faculté de nier ces œuvres, *que je ne reconnaîtrai jamais!* Mais comme on les réimprimerait sans moi dans cette damnée Belgique, qui fait tant de tort aux auteurs et aux libraires, je cède à la nécessité qui se traduit en bons écus, et de cette façon je circonscris le mal.

» Enfin, S.... édite mes *Contes drôlatiques*. — *Ecco sorella.*

» Tout va donc bien. Encore quelques efforts, et j'aurai triomphé d'une grande crise par un faible instrument : une plume!

» Si rien ne vient à la traverse, en 1836 je ne devrai plus qu'à ma mère, et quand je songe à mes désastres et aux tristes années que j'ai traversées, je ne puis me défendre de quelque fierté en pensant qu'à force de courage et de travail j'aurai conquis ma liberté.

» Cette pensée m'a rendu si joyeux, que l'autre soir j'ai fait des projets avec, Surville où vous étiez comptés, mes amis. Je lui faisais bâtir une

maison près de la mienne, nos jardins se touchaient, nous mangions ensemble les fruits de nos arbres... J'allais bien!...

» Le bon frère a souri en levant les yeux au ciel; il y avait bien de l'affection pour toi et pour moi dans ce sourire, mais j'y ai vu aussi que ni lui ni moi ne tenions encore nos maisons; n'importe, les projets soutiennent le courage, et que Dieu me conserve la santé, nous aurons nos maisons, ma bonne sœur! »

Ce projet amena plus tard l'acquisition d'un terrain à Ville-d'Avray, où mon frère fit bâtir *les Jardies*. Mais le terrain en pente fit crouler les murs. Cette propriété coûta plus qu'elle n'aurait dû coûter; d'autres circonstances malheureuses obligèrent mon frère à la vendre. Aussi considéra-t-on cet achat comme une faute.

Honoré se proposait, dans les *Contes drôlatiques* dont il est question dans sa lettre, de suivre toutes les transformations de la langue française depuis Rabelais jusqu'à nos jours, en imprégnant ses récits des idées de ces temps si différents.

— Il en sera pour cet ouvrage comme pour LA COMÉDIE HUMAINE, nous disait-il, on ne verra le but qu'après l'achèvement; jusque-là, ces contes feront seulement le délassement des artistes, qui y trouveront la gaicté dont ils ont si souvent besoin.

Il croyait qu'à défaut de ses autres œuvres, ces contes suffiraient pour le sauver de l'oubli.

Les études que mon frère fit alors sur les vieux prosateurs français, le portaient à regretter certains mots tombés en désuétude et qui n'avaient pas été remplacés. Il s'attendrissait sur leur sort comme eût pu le faire Vaugelas.

— Quels jolis mots! expriment-ils bien ce qu'ils veulent dire! Quelle grâce naïve! On ne les trouve qu'à l'enfance des langues; il faut aujourd'hui des phrases pour les remplacer! Quand je travaillerai au dictionnaire de l'Académie!...

Ces paroles le jetaient dans des projets

par lesquels la langue française devenait millionnaire.

Il s'emportait un peu à ce sujet contre ceux qui le querellaient pour quelques expressions qu'il avait créées par-ci par-là dans ses livres.

— Qui a donc le droit de faire l'aumône à une langue, si ce n'est l'écrivain? La nôtre a très-bien accepté les mots de mes devanciers, elle acceptera les miens; ces parvenus seront nobles avec le temps, qui fait toutes les noblesses. Mais laissons japper les critiques après mes *néologismes*, comme ils disent, il faut bien que tout le monde vive.

Je passe des lettres qu'il m'écrivit pendant son voyage en Suisse, en 1833. Ces lettres, datées du Val-de-Travers et de Genève, contiennent principalement des détails sur les amis qu'il y allait voir.

A son retour en France, il séjourna à Angoulême. Voici l'une des lettres qu'il m'adressa de cette ville:

« Deux lettres de ma sœur sans réponse! Heureusement que tu ne comptes pas avec moi; il y a longtemps que je le sais. Quelle chère et douce affection que celle qui ne vous donne aucune inquiétude! Tu es convaincue, n'est-ce pas, que je ne puis oublier celle qui parlait pour moi quand j'étais enfant, qui me battait et me faisait ces bonnes niches qui amenaient de si joyeux rires!... Heureux temps, où es-tu?...

» Je corrige *Eugénie Grandet. Je ne dors ni ne veille*; *cet enfant me réveille*, et me laisse peu de loisirs. . . . .

. . . .

Si tu te doutais de ce que c'est que de pétrir des idées, de leur donner forme et couleur, tu ne serais pas si leste à la critique! Ah! il y a trop de millions dans *Eugénie Grandet!* Mais, bête, puisque l'histoire est vraie, veux-tu que je fasse mieux que la vérité? Tu ignores comment l'argent pousse dans les mains des avares. . . . .

Enfin, si tes criailleries sont justes, aux autres éditions, je justifierai encore mieux les chiffres, ou je les réduirai. . . . .

Toujours penser comme la Fontaine sous son arbre! Si l'on faisait du la Fontaine encore? Mais ce n'est que du Balzac, sera-ce quelque chose?... Comme ce doute me tourmente dans mes mauvais

jours! plus encore que mon état d'oiseau sur la branche, je t'assure; et cependant, n'est-ce pas triste, après tant de travaux, de n'avoir encore rien dans l'avenir que l'avenir lui-même! Quel sera-t-il, Laure? Qui peut résoudre cette question pleine d'anxiété? Mon seul bien aujourd'hui gît dans quelques affections vraies et dévouées; mais les expressions n'étant pas les mêmes dans les sentiments, s'il y a des personnes avec qui je m'entends toujours, il y en a d'autres avec qui je suis moins heureux. Tu es l'une des premières, chère, bien chère sœur.

» J'ai rapporté de Suisse l'idée d'un beau livre, par ma foi! Nous en causerons à mon retour. »

Ce livre était *Séraphita*. Je suis obligée, quoique à regret, de parler du procès que cet ouvrage suscita et que mon frère soutint contre la *Revue des Deux-Mondes*, non que je veuille raviver des inimitiés, Dieu m'en garde! Mais ce procès compta trop dans sa vie pour que je puisse le passer sous silence, car il lui rendit momentanément la détresse de ses premières années littéraires, quand il commençait à en triompher, en lui retirant

l'appui des revues et des journaux et suscitant contre lui beaucoup de malveillances. Pendant que *Séraphita* paraissait dans cette Revue, des amis de Saint-Pétersbourg apprennent à mon frère qu'on y publie en entier cet ouvrage, qui n'était encore qu'à la moitié de sa publication à Paris. Mon frère croit que c'est à l'insu du directeur qu'on fait ce tort à ses intérêts, et court le prévenir. C'était le directeur qui, se croyant sans doute dans son droit, faisait faire cette reproduction. Mon frère réclame, le directeur se fâche et ne veut entendre à aucun arrangement amiable. Honoré lui déclare alors qu'il va faire juger le différend par les tribunaux, pour faire constater juridiquement la propriété des auteurs. Il ne veut pas laisser passer un pareil fait, sur lequel on pourrait s'appuyer à l'avenir au détriment de ses confrères comme au sien.

Intenter cette action était beaucoup oser; le procès, gagné ou perdu, devait toujours avoir de funestes conséquences pour Honoré; indépendamment de la question d'argent,

fort importante pour lui, la *Revue* lui fermerait à l'avenir ses colonnes et lui deviendrait certainement hostile, on n'en pouvait douter.

Ces considérations prévues ne l'arrêtent pas ; il entame le procès. Quel n'est pas son étonnement en voyant son adversaire, armé, devant les juges, d'attestations de *bonne vie et mœurs littéraires* signées par presque tous ses confrères, qu'il avait voulu défendre à ses risques et périls !

Honoré fut très-ému de ce qu'il appelait au moins une défection ; longtemps il partagea ses confrères en deux camps : *ceux qui avaient signé* et *ceux qui s'étaient abstenus.* Sa colère passée, le manque de logique des premiers le révoltait encore !

Son droit était évident, il gagna son procès, mais aussi beaucoup d'ennemis !

Ce procès, et le livre intitulé : *Illusions perdues*, dans lequel il peint les feuilletonistes, déchaîna la presse contre lui, et les haines littéraires sont si vivaces, que sa mort ne les a pas toutes désarmées. Il se tourmen-

tait si peu de ces attaques, qu'il nous apportait souvent à lire les articles où on le maltraitait le plus.

— Voyez un peu, nous disait-il, comme tous ces gens-là se démènent! Tirez, mes chers ennemis, l'armure est bonne, et vous évitez des réclames à mes libraires; vos éloges endormiraient le public, vos injures l'éveillent... Vont-ils bien! Si j'étais riche, on dirait que je les paye; mais ne soufflons mot, ils seraient capables de se taire s'ils savaient le bien qu'ils me font.

Nous pensions autrement que lui et nous nous affligions de ces attaques.

— Êtes-vous simples de vous attrister! reprenait-il; les critiques peuvent-ils rendre mes œuvres bonnes ou mauvaises? laissons faire le temps, ce grand justicier; si ces gens se trompent, le public le verra un jour ou l'autre, et l'injustice profite alors à celui qu'elle a maltraité; d'ailleurs ces *guerilleros* de l'art touchent juste quelquefois, et en corrigeant les fautes qu'ils signalent, on rend

l'œuvre meilleure ; en fin de compte, je leur dois de la reconnaissance.

Il ne voulait donc ni protestations ni récriminations. Une seule fois il manqua à la loi qu'il s'était faite de n'opposer que le silence à ses détracteurs, en écrivant *la Monographie de la presse;* cette œuvre, où l'esprit scintille à chaque ligne, lui fut arrachée par ses amis; ils accusaient mon frère de faiblesse, presque de couardise ; il montra la griffe, mais regretta depuis cette œuvre qui faisait tort, selon lui, à son caractère, si ce n'était à son talent.

Les conséquences funestes qu'eut pour lui le procès de la *Revue* sont exprimées dans la lettre suivante, écrite de la rue des Batailles, à Chaillot, où il alla demeurer en quittant la rue Cassini, avant d'habiter *les Jardies* :

« Ton mari et Sophie sont venus hier faire un détestable dîner dans ma garçonnière de Chaillot ; le procédé était d'autant plus malséant que le bon frère avait couru toute la journée pour moi.

» Je viens de conclure une bonne affaire avec l'*Estafette*, les autres grands journaux me reviendront, ils ont besoin de moi. D'ailleurs, m'ont-ils enlevé mes champs cérébraux, vignes littéraires et bois intelligentiels? et ne me reste-t-il pas les libraires pour les exploiter? Ceux-ci, ne comprenant pas leur véritable intérêt (ceci te paraîtra incroyable), préfèrent les ouvrages qui n'ont paru dans aucune revue; ce n'est pas le moment de les éclairer: il est certain néanmoins qu'une première impression leur évite des annonces, et que plus une œuvre est connue, plus elle se vend.

» Ne te chagrine donc pas, il n'y a pas encore péril en la demeure; je suis fatigué, il est vrai, malade même, mais j'accepte l'invitation de M. de M.... et vais passer deux mois à Saché, où je me reposerai et me soignerai. J'y essayerai du théâtre tout en finissant mon *Père Goriot* et corrigeant la *Recherche de l'absolu*. Je commencerai par *Marie Touchet*, une fière pièce où je dresserai en pied de fiers personnages.

» Je veillerai moins, ne te tourmente donc pas trop de cette douleur au côté. Écoute donc, il faut être juste, si les chagrins donnent la maladie de foie, je ne l'aurai pas volée! mais halte-là, madame la Mort, si vous venez, que ce soit pour recharger mon fardeau, je n'ai pas encore fini ma

tâche!... Ne t'inquiète pas trop, le ciel deviendra bleu!...

» On réimprime *le Médecin de campagne*, il manquait dans le commerce; c'est-il gentil, ça?...

» La veuve B...... a été sublime, elle a pris à sa charge quatre mille francs de corrections qui étaient à la mienne; c'est-il gentil encore cela?

» Va, si Dieu me prête vie, j'aurai une belle place et nous serons tous heureux; rions donc encore, ma bonne sœur, la maison Balzac triomphera! crie-le bien fort avec moi pour que la fortune nous entende, et, pour Dieu! ne te tourmente pas!... »

Je ne puis malheureusement donner qu'un fragment et une lettre de sa correspondance pendant les trois mois qu'il passa à Saché, dans cette année 1834 :

« Ta lettre est la première félicitation qui m'arrive sur la *Recherche de l'absolu*. Ton affection prend toujours les devants sur tout le monde!...

» Tu as raison, les éloges sur la vérité desquels nous pouvons compter font du bien à l'âme et sont nos récompenses à nous, pauvres ouvriers littéraires! Je me suis senti tout bêtement ému à tes bonnes phrases.

» Tu as tort, je crois, sur les longueurs que tu trouves, elles ont des ramifications avec le sujet qui te sont échappées; je défends aussi Marguerite; non, ce caractère n'est pas forcé, parce que Marguerite est Flamande; ces femmes-là ne suivent qu'une idée et vont avec flegme à leur but.

» Tes critiques sont douces, d'ailleurs, nous en causerons, et si on les répète, j'aviserai.

» Oui, la *Recherche de l'absolu* est un livre grandement fait, comme tu le dis, et j'en ai la conscience. »

La lettre qui suit le montre dans un de ces découragements auxquels les artistes, quelque énergiques qu'ils soient, ne peuvent échapper:

« Je suis si triste aujourd'hui, qu'il doit y avoir quelque sympathie sous cette tristesse. Quelqu'un de ceux que j'aime serait-il malheureux? ma mère est-elle souffrante? où est mon bon Surville, est-il bien de corps et d'âme? Avez-vous des nouvelles de Henri, sont-elles bonnes? toi ou tes petites, seriez-vous malades? rassurez-moi vite sur tous ces chers sujets.

» Mes essais de théâtre vont mal, il faut y re-

noncer pour le moment. Le drame historique exige de grands effets de scène que je ne connais pas et qu'on ne trouve peut-être que sur place, avec des acteurs intelligents. Quant à la comédie, Molière, que je veux suivre, est un maître désespérant, il faut des jours sur des jours pour arriver à quelque chose de bien en ce genre, et c'est toujours le temps qui me manque. Il y a d'ailleurs d'innombrables difficultés à vaincre pour aborder n'importe quelle scène, et je n'ai pas le loisir de jouer des jambes et des coudes; un chef-d'œuvre seul et mon nom m'en ouvriraient les portes, mais je n'en suis pas encore aux chefs-d'œuvre. Ne pouvant compromettre ma réputation, il faudrait trouver des prête-noms; c'est du temps à perdre, et le fâcheux, c'est que je n'ai pas le moyen d'en perdre! Je le regrette; ces travaux, plus productifs que mes livres, m'auraient plus promptement tiré de peine. Mais il y a longtemps que les angoisses et moi nous nous sommes mesurés, je les ai domptées, je les dompterai encore. Si je succombe, c'est le ciel qui l'aura voulu et non pas moi.

» La vivacité d'impression que mes chagrins te causent devrait m'interdire de t'en parler, mais le moyen de ne pas épancher mon cœur trop plein près de toi? c'est mal, cependant; il faut une organisation robuste qui vous manque, à vous autres

femmes, pour supporter les tourments de la vie de l'écrivain.

» Je travaille plus que je ne le voulais, que veux-tu? Quand je travaille, j'oublie mes peines, c'est ce qui me sauve; mais toi, tu n'oublies rien! Il y a des gens qui s'offensent de cette faculté, ils redoublent mes tourments en ne me comprenant pas!

» Je devrais faire assurer ma vie pour laisser, en cas de mort, une petite fortune à ma mère: toutes dettes payées, pourrais-je supporter ces frais? je verrai cela à mon retour.

» Le temps que durait jadis l'inspiration produite par le café diminue; il ne donne plus maintenant que quinze jours d'excitation à mon cerveau, excitation fatale, car elle me cause d'horribles douleurs d'estomac. C'est au surplus le temps que Rossini lui assigne pour son compte.

» Laure, je fatiguerai tout le monde autour de moi et ne m'en étonnerai pas. Quelle existence d'auteur a été autrement? mais j'ai aujourd'hui la conscience de ce que je suis et de ce que je serai!

» Quelle énergie ne faut-il pas pour garder sa tête saine quand le cœur souffre autant! Travailler nuit et jour, se voir sans cesse attaqué quand il me faudrait la tranquillité du cloître pour mes travaux! Quand l'aurai-je? l'aurai-je un seul jour!

que dans la tombe peut-être !... on me rendra justice alors, je veux l'espérer !... mes meilleures inspirations ont toujours brillé au surplus aux heures d'extrêmes angoisses, elles vont donc luire encore !...

» Je m'arrête, je suis trop triste, le ciel devait un frère plus heureux à une sœur si affectionnée !... »

Mon frère était alors accablé par un grand chagrin de cœur ; je ne peux publier de sa volumineuse correspondance que ce qui a rapport à lui ou à ses œuvres, et le montrer que sous l'aspect de fils ou de frère ; ces restrictions privent le public de quelques pages intéressantes, notamment de celles qu'il m'adressa après la mort d'une personne bien chère. C'est ce que j'ai lu de plus éloquent dans l'expression de la douleur.

Je tiens de l'obligeance de quelques personnes intimes les lettres qui suivent et qui permettront de juger aussi mon frère comme ami :

« Janvier...

» Mon cher D...., voici le manuscrit corrigé et

les épreuves des *Chouans;* dès que j'ai mis un nom ami en tête de chacune de mes compositions, celle-ci vous était destinée, mais les hasards qui dominent les livres ont fait que depuis 1834 *les Chouans* n'ont pas été réimprimés, quoique plusieurs personnes aient trouvé ce livre meilleur que sa réputation.

» Si j'étais de ceux qui marquent dans leur temps, ceci pourrait avoir une grande valeur un jour, mais ni vous ni moi ne saurons le mot de cette énigme; aussi n'y voyez qu'une marque de cette amitié qui m'est restée au cœur, quoique vous l'ayez peu cultivée depuis bien des années.

» Tout à vous. »

La dédicace des *Chouans* est : *Au premier ami, le premier ouvrage.*

« Mon cher D...., ma sœur m'a dit qu'une parole qui m'était échappée vous avait fait de la peine. Ce serait me bien mal connaître que de me croire ami à demi. Il y a bientôt dix-huit ans qu'un jour de Pâques, passant à la place Vendôme entre vous et M. P. le H.... au pied de la Colonne, j'étais bien jeune alors, mais je sentais ce que je serais un jour; vous dites que les honneurs et la fortune changeaient les cœurs; je vous répondis

que rien ne me ferait changer en fait d'affection ; cela est vrai, je n'en ai trahi aucune ; aujourd'hui, tous ceux qui sont mes amis vrais sont sur le pied de la plus parfaite égalité. Si vous me pratiquiez un peu plus, vous le sauriez. Je suis resté bien enfant malgré la réputation que j'ai pu acquérir, seulement, j'ai l'égoïsme du grand travailleur ; seize heures par jour données à un monument littéraire qui sera gigantesque, ne me laissent rien dont je puisse disposer. Cette privation des plaisirs du cœur est le plus fort impôt que je paye à l'avenir ; quant aux plaisirs du monde et de la vie, l'art a tout tué sans regrets de ma part.

» Je pense que l'intelligence et les sentiments égalisent tout. Ainsi, mon ami, ne mettez jamais au singulier ce que je dis pour les masses.

» J'ai été quatre fois chez vous pour vous voir, vous êtes je ne sais où ; si je ne rafraîchis pas moi-même votre cœur froissé, cette lettre vous dira que je crois avoir peu de chose à faire, car mon étonnement a été des plus grands quand ma sœur m'a dit que je vous avais fait de la peine.

» Adieu, une si longue lettre est un luxe pour moi.

» Mille choses de cœur et tout à vous. »

Mon frère allant quatre fois chez M. D..., qui demeurait fort loin de lui, pour l'assurer qu'une expression brusque qui lui était échappée dans une discussion avait été dite sans aucune intention blessante, n'était pas certes un tiède ami !...

Les lettres qui suivent sont adressées à mon amie Mme C... La première, datée d'octobre 1830, a été écrite de la rue de Tournon pendant que mon frère composait ses premiers ouvrages :

« Madame,

» J'ai encore le regret de vous annoncer que je ne pourrai aller demain à Saint-Cyr; les intérêts de ma mère me retiennent ici; il y aurait de l'ingratitude à ne pas m'employer pour elle, quand elle vient de faire tant de sacrifices pour me conserver un nom intact.

» Je suis obligé, pour vivre et pour aider un ami plus malheureux que moi encore (son ancien associé), de faire des efforts inouïs. Je travaille donc nuit et jour; j'ai à revoir samedi un long article pour la *Revue de Paris* et à faire la *Mode*,

avec laquelle je suis en retard. Pardonnez-moi donc, avec votre bonté habituelle, de remettre ainsi le plaisir de vous voir. . . . .

. . . Notre pays, madame, entre dans des circonstances bien graves. Je suis effrayé des luttes qui se préparent. Je vois de la passion partout et de la raison nulle part... C'est alors que le courage et la science, dont nous avons porté si loin les ressources, pourront aider la France à en triompher. Quel sera le dénoûment de toutes ces luttes? saura-t-on se rendre maître de la révolte des intérêts froissés qui sont au dedans du corps politique? Ah! madame, le nombre de ceux, parmi les patriotes, pour lequel le mot *patrie* n'est rien, est bien grand! Personne ne veut s'unir aux principes mitoyens dont je vous ai tracé en quelques mots le plan constitutif! Nous sommes entre les exagérés du libéralisme et les gens de la légitimité qui vont s'unir pour renverser.

» Ne m'accusez pas de non-patriotisme, parce que mon intelligence me sert à faire le décompte exact des hommes et des choses; c'est s'irriter d'une addition qui vous démontre le malheur d'une fortune.

» A chaque révolution, le génie gouvernemental consiste à opérer une fusion des hommes et des choses; voilà ce qui a fait le grand talent de Na-

poléon et de Louis XVIII. Le premier n'a pas été compris, le second s'est compris tout seul. Tous deux ont maintenu en France tous les partis; l'un par la force, l'autre par la ruse, parce que l'un montait à cheval et l'autre en voiture. Aujourd'hui, nous avons un gouvernement *sans plan*, et c'est notre malheur. . . . . Si vous étiez à Paris, au milieu des hommes et des affaires, votre politique de solitude changerait bientôt. . . . .

» Adieu, madame, comptez en tout temps sur mon affection sincère et sur un cœur dont la plus douce étude est de vous comprendre. »

La lettre suivante est en réponse à celle de Mme C... sur *la Physiologie du mariage*, qui avait encouru sa réprobation :

« Le sentiment de répulsion que vous avez éprouvé à la lecture des premières pages du livre que je vous ai porté, est trop honorable et trop délicat pour qu'un esprit, fût-ce même celui de l'auteur, puisse s'en offenser; il prouve que vous n'appartenez pas à un monde de faussetés et de perfidies, que vous ne connaissez pas une société qui flétrit tout, et que vous êtes digne de la soli-

tude où l'homme devient toujours si grand, si noble et si pur.

» Il est peut-être malheureux pour l'auteur que vous n'ayez pas résisté à ce premier sentiment qui saisit tout être innocent à l'audition d'un crime, à la peinture de tout malheur, à la lecture de Juvénal, de Rabelais, de Perse et autres satiriques de même force, car je crois que vous vous seriez réconciliée avec lui en lisant quelques leçons fortes, quelques plaidoyers vigoureux en faveur de la vertu de *la femme*.

» Mais comment vous reprocher une répugnance qui fait votre éloge? Comment vous en vouloir d'être de votre sexe?

» Je vous demande donc bien humblement pardon de cet outrage involontaire contre lequel je m'étais prémuni, s'il vous en souvient! Et je vous supplie de croire que le jugement le plus rigoureux que vous avez porté sur cette œuvre ne peut altérer la sincérité de l'amitié que vous m'avez permis de vous porter. Daignez en agréer les nouveaux témoignages, etc. »

La lettre qui suit est adressée d'Aix à Angoulême. Mon frère était parti de chez M. C... pour la Savoie:

« Merci du fond du cœur de votre lettre si amie et si tendre, malgré toutes vos duretés.....

» Soyez tranquille, *le Médecin de campagne* (un livre selon votre cœur) paraîtra bientôt.....

» ..... Je vous aime, parce que vous me dites tout ce que vous pensez; cependant, je ne saurais accepter vos observations sur mes opinions politiques. Mes convictions sont venues à l'âge où un homme peut juger de son pays, de ses lois et de ses mœurs. Mon parti n'a pas été pris aveuglément; je n'ai été mû par aucune considération personnelle, je vous le jure... Mes idées sont saines et justes (du moins, je le crois); elles comportent beaucoup plus des vôtres que vous ne le pensez; seulement, je prends une route que je crois plus sûre pour arriver à un bon résultat; vous ne voyez qu'une partie des intérêts, des choses, des personnes et des mœurs. Je crois voir tout et tout combiner pour un état politique prospère. Jamais je ne me vendrai et serai toujours désintéressé et généreux dans ma ligne. Je veux par-dessus tout le pouvoir fort. Il y aura toujours cohésion entre mes paroles et mes actions.

» Quant aux moyens, j'en suis juge. Je me soumets d'avance à toutes les calomnies; je me suis préparé à tout; mais un jour, il y aura des voix pour moi.

» Vous pourrez ne pas approuver ou ne pas comprendre tout d'abord mes idées et mes moyens, mais vous m'estimerez et m'aimerez toujours, parce que je sais n'être corruptible ni par un hochet, ni par l'argent, ni par une femme, ni par le pouvoir! Comptez là-dessus, je vois toujours toute ma vie et mets mon estime plus haut que tout.

» Cela dit, ne cherchez plus à me chicaner sur mes opinions; l'ensemble est arrêté; quant aux détails, à des améliorations d'exécution, votre amitié sera toujours écoutée avec délices.

. . . .

. . . .

» L'existence de mon parti est liée à la reconnaissance, sans arrière-pensée, des choses voulues par la nature et des idées du siècle.

» Je vous recommanderai la propagation de mon *Médecin de campagne*; il me fera des amis. C'est un écrit bienfaisant à gagner le prix Montyon.

» Pardonnez-moi, chère, mes plaisanteries sur l'argent de mes écrits; elles vous ont choquée; elles étaient toutes enfantines comme beaucoup de choses que je dis et fais! Croyez-vous que l'argent puisse payer mes travaux, ma santé? non, non! Si mon imagination m'emporte quelquefois, je reviens bien vite au beau et au vrai, croyez-le!...

» Vous avez eu tort et raison de me laisser partir; tort, parce que j'étais bien près de vous; raison, parce que les voyages agrandissent les idées; je dois suivre ma destinée largement!... »

. . . .

Pour expliquer ces discussions politiques, il faut dire que nos amis, fort influents à Angoulême, voulaient faire nommer mon frère député à la prochaine élection. Les propriétés que possédait ma mère, veuve, donnaient le cens à son fils aîné.

Voici la dernière lettre que Mme C... m'a permis de publier :

« Je vous réponds sur-le-champ sous le coup des émotions de votre lettre. Eh quoi ! vous souffrez ? Songez au magnétisme, qui n'est pas une illusion. Si vous voulez en essayer, parlez; je ferais cent lieues pour vous éviter une douleur ; vous ne savez pas combien je suis fidèle, exclusif et dévoué en amitié.

. . . .

» J'ai dans l'âme, en pensant à vous, la reconnaissance des heures où vous avez été si douce et si indulgente pour la sotte irritation que me don-

nait le café; je voudrais bien être encore à la Poudrerie!...

» Le procès est jugé. MM. D. et B., les avocats les plus distingués, ont décidé que j'avais mis de la mauvaise volonté en employant huit mois à faire *le Médecin de campagne.* Ils m'ont donné quatre mois pour faire *les Trois Cardinaux*, et ils sont gens d'intelligence!... Faute d'exécuter cette sentence, je devrai trois mille huit cent francs d'indemnité!

» Le duc de Fitz-James m'a écrit une lettre qui m'a fort touché; en apprenant cette décision, il m'a prié de tirer à vue sur son banquier pour cette somme afin que je sois délivré; je l'ai remercié en lui disant qu'à toutes les époques de ma vie mon courage s'est trouvé supérieur à toutes mes misères. J'ai ajouté que si, par une transaction subite, il fallait ces trois mille huit cents francs, je les prendrais pour un mois.

» Mon libraire a été déclaré *menteur* et *calomniateur* envers moi par la même sentence; les arbitres ont cependant jugé que je devais continuer les affaires avec lui, et ce sont des hommes d'honneur!... Il est condamné à me payer le livre du *Médecin de campagne*; il s'y refuse, il m'a donc fallu dépenser l'argent pour lever la sentence et la lui signifier, et aujourd'hui même on a saisi mon

ouvrage. Voilà ma vie, des courses, des frais d'avoués; faites donc de belles choses à la traverse! J'ai reçu des coups de poignard de chapitre en chapitre de cet ouvrage qui m'a coûté personnellement mille francs de corrections dont les arbitres ne m'ont pas tenu compte.

» A la fin de la semaine, vous aurez ce livre; ma foi, je crois pouvoir mourir en paix, j'ai fait une belle chose; cet ouvrage, à mon sens, vaut autant que des lois et des batailles gagnées; c'est l'Évangile en action. La seconde édition est toute à moi. Celle à vingt sous ne peut paraître qu'en décembre prochain. Que de gens ont pleuré à la confession du Médecin de campagne! Mme la duchesse d'A..., qui pleure rarement, en a été tout émue.

» J'écris en ce moment pour le *Journal de l'Europe littéraire*, où j'ai une action de cinq mille francs à payer en rédaction; les gens de lettres sont venus tous au secours de ce journal, qui allait tomber; c'est la dernière fois que je m'engage ainsi. Je ne dois pas, pour faire du bien aux uns, faire tort aux autres.

» Je m'occupe aussi de mes dizains.

» Adieu; soignez-vous. Je ne voulais vous écrire que quelques lignes, mais le moyen de ne pas bavarder un peu avec ses amis de cœur! Vous avez

raison, l'amitié ne se trouve pas toute faite; la mienne s'accroît chaque jour pour vous du passé et du présent; je retourne à mes phrases; trouvez ici mille fleurs d'âme et mes plus tendres souvenirs. »

Le jeune homme qui m'écrivait de sa mansarde en 1825 : « Ajouter au titre de grand écrivain celui de grand citoyen est une ambition qui peut tenter encore, » et qui adressait ces lettres à Mme C..., de trente et un ans à trente-trois ans, eut en tout temps l'honorable ambition de servir son pays, ambition qu'il eût justifiée sans doute. C'était la conviction de ceux qui le connurent intimement dans les dernières années de sa vie; cette conviction sera peut-être partagée par les lecteurs qui méditeront certaines œuvres de mon frère.

Il était sérieux dans toutes ses pensées, et il ne faut pas s'imaginer, comme on l'a fait, que toutes ces sciences auxquelles il a touché fussent pour lui aussi vite oubliées qu'apprises. Quand il savait, il ne savait pas super-

ficiellement; quand il ignorait, il avouait fort naïvement son ignorance. Aussi, lorsqu'il avait à traiter certains sujets qu'il n'avait pu approfondir, allait-il consulter les gens spéciaux, à qui il rendait hautement la part qu'ils avaient dans quelques-unes de ses œuvres.

L'orgueil se cachait peut-être sous ces aveux ; il était bien capable de croire que le temps seul lui manquait pour tout savoir.

Ce désir constant de la fortune, enfin, qu'on a tant blâmé, sera, je crois, justifié par les détails que j'ai donnés ; il la voulait d'abord pour s'acquitter envers tous. Celui qui la poursuivait par un tel motif ne mérite-t-il pas l'estime de chacun? Mon frère, engagé malheureusement dans la vie, lutta courageusement contre l'orage, comme le poëte portugais, en élevant au-dessus des vagues qui menaçaient de l'engloutir, cette œuvre qui devait aussi lui donner la célébrité ; ces circonstances le grandissent encore. Aussi est-ce avec un sentiment de fierté que j'ai raconté ses infortunes !...

Je trouve une lettre de ces temps qui a rapport encore à ses œuvres ; elle est écrite en 1835, de la Boulonnière, petite terre située près de Nemours, où il devait placer les personnages de son roman d'*Ursule Mirouët* :

. . . .

« *La Fleur des pois* est achevée... »

(Ce fut d'abord sous ce titre que parut le livre qu'il appela plus tard *le Contrat de mariage*.)

« J'ai réussi, je crois, à ce que je voulais faire. La seule scène du contrat de mariage fait comprendre quel sera l'avenir des deux époux. Tu y trouveras une scène que je crois profondément comique : le combat du jeune et du vieux notariat. Je suis parvenu à intéresser à la discussion de cet acte, telle qu'elle a lieu. Voilà l'une des grandes scènes de la vie privée écrite ; plus tard, je montrerai *l'Inventaire après décès*, où l'horrible se mêle si souvent au comique ! Les commissaires-priseurs doivent en savoir long sur les turpitudes humaines ; je les ferai causer...

» Mon éditeur, la sublime Mme B..., a fait la

sottise d'envoyer les bonnes feuilles de *la Fleur des pois* à Saint-Pétersbourg. On m'écrit qu'il n'y est bruit que de *la supériorité de ce nouveau chef-d'œuvre* (style d'éditeur). Cette sottise m'a prodigieusement ennuyé; le comique de tout ceci ne peut être saisi que par les gens d'affaires; le public n'aimera pas cette œuvre, mais il faut capter toutes les classes, et mon plan m'oblige à être universel.

» Tout ce que tu m'écris relativement à l'achat de mon terrain à Ville-d'Avray ne me fait rien; tu ne comprends donc pas que cet immeuble représentera ce que je dois à ma mère?... Je n'ai pas le temps de discuter ici, je te convaincrai à mon retour.» . . . .

Pour ne rien omettre des agitations et des travaux de mon frère, il faut parler encore de la *Chronique de Paris* et de la *Revue parisienne*, feuilles littéraires qu'il voulut créer. Sa place littéraire conquise, il espéra que l'excellente rédaction de ces feuilles les ferait réussir, et le désir de s'acquitter le plus vite possible, désir qui le poursuivait tou-

jours, lui fit tenter ces entreprises. Une amie de ma mère lui prêta l'argent nécessaire pour la composition et les frais des premiers numéros de la *Chronique*, qui précéda la *Revue parisienne*. Ses bons et fidèles amis lui vinrent en aide : Théophile G..., Laurent J..., Léon G..., le marquis de B..., le comte de G... Il appela aussi les jeunes talents dont il prévoyait l'avenir; Charles de Bernard, entre autres, publia dans la *Chronique*, *la Femme de quarante ans*, un de ses chefs-d'œuvre, qui eut depuis tant de succès. Malgré ces puissants appuis, la *Chronique* tomba faute d'argent et faute d'abonnés.

Quelques années après cet échec, cet homme, infatigable à l'esperance, écrivit presque seul les trois numéros de la *Revue parisienne* (il habitait alors Ville-d'Avray). Il publia dans cette revue des articles sur Frédéric Styndhal, Walter Scott et Cooper, qui, m'a-t-on assuré, sont des modèles de critique littéraire.

La fatigue que la composition de sa revue

lui coûta est exprimée dans ces quelques lignes datées de Ville-d'Avray :

« Je ne peux aller te voir, chère sœur, la fatigue me cloue ici; j'arrête mon travail de nuit, me couche tôt et dors. Je ne vais nulle part, je suis brouillé avec M. de G... j'ai déjà rompu avec ce coin du monde. Ma troisième livraison de la *Revue* paraîtra dans deux jours. Ne te tourmente pas, j'arrangerai le payement dont tu me parles. Pourquoi ma mère est-elle triste? J'ai encore à souffrir, il est vrai, mais dans le combat, il faut marcher sans s'attendrir.

» A bientôt, quoique cela; tu sais si le faubourg Poissonnière m'attire. Venez à Ville-d'Avray, d'ailleurs, si vous vous ennuyez trop après le frère. »

Pendant qu'il habitait Ville-d'Avray, il avait loué une chambre chez Buisson, tailleur, au coin du boulevard et de la rue Richelieu; c'était là qu'il couchait quand il venait passer ses soirées à Paris. Après avoir vendu *les Jardies*, il alla demeurer rue Basse, n° 19, à Passy, où il resta plusieurs années, et qu'il

ne quitta que pour s'installer dans sa maison de Beaujon. Là se bornèrent ses pérégrinations.

Cependant, les attaques contre mon frère redoublaient au lieu de s'apaiser, et les critiques, ne pouvant se répéter, changèrent leurs batteries et l'accusèrent d'immoralité ; c'était le meilleur moyen de lui faire du tort et de lui aliéner le public qui s'effraya et s'indigna contre l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE. Ses œuvres furent défendues en Espagne, en Italie, notamment à Rome. L'immoralité, facile à juger dans les actions, est fort difficile à préciser dans les œuvres d'art. N'instruit-on pas, au théâtre et dans les livres, aussi bien par la peinture des vices que par celle des vertus? Quel écrivain, à moins d'être Berquin ou Florian, a échappé au reproche d'immoralité de la part des critiques contemporains? C'est leur ressource quand ils n'ont rien à dire sur la valeur littéraire des œuvres. Molière fut en butte à leurs attaques pour son Tartuffe, Richardson pour la créa-

tion de son Lovelace, cet homme si vicieux et si brillant. Que ne dut-on pas dire sur la maison où Lovelace conduit Clarisse ? Quelles clameurs enfin n'accueillirent pas la *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost ?

Ces accusations furent très-funestes à mon frère; elles le chagrinèrent profondément et, par moments, le décourageaient.

— On s'obstine à nier l'ensemble de mon œuvre pour en déchirer à belles dents les détails, disait-il ; mes critiques pudibonds se voilent la face devant certains personnages de LA COMÉDIE HUMAINE, malheureusement aussi vrais que les autres, et qui font repoussoir dans ce vaste tableau des mœurs de notre époque ; il y a des vices dans notre temps comme dans tous les autres ; voudraient-ils, au nom de l'innocence, que je vouasse au blanc les deux ou trois mille personnages qui figurent dans LA COMÉDIE HUMAINE ? Je voudrais bien les voir à l'œuvre. Je n'invente pas les Marneffe mâle et femelle, les Hulot, les Philippe Brideau, que chacun coudoie

dans notre vieille civilisation. J'écris pour les hommes et non pour les jeunes filles! qu'ils citent donc les pages où la religion et la famille sont attaquées! Ces injustices soulèvent le cœur et attristent l'âme!... De quels tourments les succès sont-ils faits ! ajoutait-il en appuyant sa tête sur ses mains. — Après tout, pourquoi se plaindre?

La condition des gens supérieurs n'est-elle pas effectivement d'être ainsi tourmentés, et leur couronne n'est-elle pas souvent une couronne d'épines que le vulgaire salue ironiquement, en niant leur royauté, jusqu'au jour où la mort leur donne l'immortalité? Mon frère a dit quelque part dans ses œuvres: « La mort est le sacre du génie. »

Il est juste, toutefois, de dire que si Balzac fut souvent froissé par ceux qui méconnaissaient volontairement ses idées et son caractère et par ceux qui ne le comprenaient réellement pas, il eut aussi des triomphes qui le vengeaient de ces injustices. Je ne citerai qu'un seul de ces triomphes:

A Vienne, en Autriche, il entre un soir dans une salle de concert, et tous les assistants se lèvent en masse pour saluer l'auteur LA COMÉDIE HUMAINE. En sortant, au milieu de la foule, un jeune étudiant se saisit de la main de mon frère, la porte à ses lèvres en disant : « J'embrasse la main qui a écrit *Séraphita!* »

— Il y avait tant d'enthousiasme et de conviction sur ce jeune visage, me disait Honoré, que cet hommage sincère m'a été au cœur, et quand on nie mon talent, le souvenir de l'étudiant me console.

Cet homme existe encore, sans doute; si cet écrit tombe sous ses yeux, il sera peut-être heureux en pensant qu'il a donné une joie au grand écrivain, joie qu'il garda dans sa mémoire.

Les lettres que je publie feront juger de l'ardeur de cet esprit, et du sang chaleureux qui faisait battre ce cœur qu'aucune déception ne put jamais refroidir.

La lecture de cette correspondance donne le vertige; que de travaux, d'espérances et

de projets s'y succèdent ! quelle activité d'esprit ! quel courage sans cesse renaissant ! quelle riche organisation ! Si les chagrins de cœur, qui ne lui manquèrent pas, ou la fatigue, lui causent çà et là quelques découragements, comme il les dompte et retrouve aussitôt son énergie puissante et cette force pour le travail qui ne lui faillit jamais !

Du reste, le Balzac du monde n'était plus celui qui s'épanchait avec nous dans ses conversations ou dans ses lettres ; il était aimable, brillant, et savait si bien dominer toutes ses peines qu'il paraissait l'égal des plus heureux ; sentant son intelligence, il se mettait volontiers au-dessus de tous.

Il cachait fièrement sa pauvreté, parce qu'il n'eût pas voulu être plaint ; s'il se fût senti plus libre d'agir, plus indépendant des hommes, il l'aurait fièrement avouée.

C'est donc par l'infortune que Balzac arriva à la connaissance de la société. Guidé par le génie de l'observation, il hantait vallées et hauteurs sociales, étudiait comme Lavater,

sur tous les visages, les stigmates qu'y impriment les passions ou les vices, collectionnait ses types dans le grand bazar humain comme l'antiquaire choisit ses curiosités, évoquait ces types aux places où ils lui étaient utiles, les posait au premier ou au second plan, selon leur valeur, leur distribuait la lumière et l'ombre avec la magie du grand artiste qui connaît la puissance des contrastes, imprimait enfin à chacune de ses créations, des noms, des traits, des idées, un langage, un caractère qui leur sont propres et qui leur donnent une telle individualité, que, dans cette foule immense, pas un ne se confond avec un autre.

Il avait une singulière théorie sur les noms; il prétendait que les noms inventés ne donnent pas la vie aux êtres imaginaires, tandis que ceux qui ont réellement été portés les douent de réalité. Aussi prit-il tous ceux des personnages de LA COMÉDIE HUMAINE partout où il se promenait. Il revenait joyeux de ses promenades quand il avait fait quelque bonne conquête en ce genre.

— *Matifat! Cardot!* quels délicieux noms! me disait-il. J'ai trouvé *Matifat* rue de la Perle, au Marais. Je vois déjà mon Matifat! il aura une face pâlotte de chat, un petit embonpoint, car Matifat n'aura rien de grandiose, comme tu peux le croire. Et Cardot? autre chose, ce sera un petit homme sec comme un caillou, vif et réjoui.

Je comprends la joie qu'il eut en trouvant le nom de *Marcas*, mais je le soupçonne d'avoir inventé le *Z*.

Connaissant la fidélité de certains portraits faits d'après nature, car, s'il prenait des vivants leurs noms, il prenait aussi leurs caractères, nous nous effrayions parfois de ces ressemblances et craignions pour lui les nouvelles inimitiés qu'elles pouvaient lui susciter.

— Êtes-vous nigauds! nous disait-il en riant et soulevant ses puissantes épaules qui portaient aussi un monde; est-ce qu'on se connaît? est-ce qu'il y a des miroirs pour refléter l'être moral? Si un Van Dyck tel que

moi me peignait, je me saluerais peut-être comme on salue un étranger.

Il allait audacieusement lire ses types à ceux qui avaient posé. Ses auditeurs lui donnaient gain de cause, car pendant que nous les regardions, pleins d'anxiété, en pensant qu'il était impossible qu'ils ne se reconnussent pas, eux disaient : « Quels caractères vrais! Vous connaissez donc MM. *tels* et *tels?* C'est leur portrait, leur vrai portrait! »

A côté de ceux qui ne se reconnaissaient pas, il y en avait d'autres qui voulaient absolument se reconnaître dans certaines figures de LA COMÉDIE HUMAINE.

Que de femmes ont cru lui avoir inspiré sa touchante Henriette!

Mon frère ne tira aucune de ces chères abusées d'une douce erreur qui les rendait si ardentes à sa défense. Que ce silence lui soit pardonné, il avait besoin de ces dévouements!

Jamais auteur ne combina plus longtemps que lui ses plans et ne les porta plus long-

temps en son cerveau avant de les écrire ; il est mort emportant dans la tombe plus d'un livre tout fait, qu'il réservait pour la maturité de son talent, effrayé des grands horizons qu'il entrevoyait.

« Je ne suis pas encore arrivé à la perfection nécessaire pour aborder ces grands sujets, » disait-il.

L'*Essai sur les forces humaines*, la *Pathologie de la vie sociale*, l'*Histoire des corps enseignants*, la *Monographie de la vertu*, tels étaient les titres de ces livres dont les pages resteront malheureusement blanches.

Ceux qui connaissent l'art littéraire et qui étudient les œuvres de Balzac ne l'accusent plus, comme on l'accusa jadis, de marcher au hasard vers un dénoûment inconnu. Il pouvait, selon les caprices de l'exécution, changer quelques détails, mais jamais le plan, toujours tracé d'avance. Nul plus que lui n'enchaîna dans les liens du travail cette fécondité, cette facilité prodigieuse dont la nature l'avait doué.

« Il faut se méfier de ces qualités, disait-il; elles mènent souvent à l'abondance stérile. Boileau avait raison, il faut sans cesse châtier le style, qui, seul, donne la durée aux œuvres. »

Il déplorait à ce propos, de son grand cœur d'artiste, les immenses talents gaspillés par quelques-uns de ses confrères qui s'abandonnaient trop à ces facultés dangereuses, selon lui.

L'amour qu'il avait pour la perfection et son profond respect pour son talent et pour le public lui firent peut-être trop travailler ce style. Excepté quelques œuvres écrites sous une si heureuse inspiration qu'il les retoucha peu (telles que *la Messe de l'athée*, *la Grenadière*, *le Message*, *la Femme abandonnée*, etc.), ce n'était qu'après avoir corrigé successivement onze ou douze épreuves d'une même feuille, qu'il donnait le *bon à tirer* tant attendu par les pauvres typographes, tellement fatigués de ces corrections, qu'ils ne pouvaient faire chacun qu'une page de suite de Balzac.

Pendant qu'il demandait tant d'épreuves de la même feuille et que ces corrections diminuaient de beaucoup le prix de ses œuvres (car les libraires ne voulaient plus les supporter), on l'accusait de tirer à la page et de faire du mercantilisme! Les typographes qui imprimaient ces reproches devaient bien rire! Quand les injustices arrivent au grotesque, il n'y a que cela à faire; aussi n'étaient-ce pas ces attaques-là qui tourmentaient mon frère. Ce qui l'irritait davantage était d'entendre ceux qui prétendaient le louer et qui ne le comprenaient pas.

Ses œuvres les plus restreintes, qui lui valurent à son début le titre du *plus fécond de nos romanciers*, furent celles qui le mirent en réputation; à l'abri de cet humble titre qui n'impliquait pas une grande supériorité et n'éveillait encore aucune jalousie, il put faire imprimer des livres plus sérieux pour lesquels, sans sa réputation, il n'eût peut-être pas trouvé d'éditeur. Mais il n'aimait pas qu'on le bornât à ses *Nouvelles* ou même

à ceux de ses romans dont les horizons sont le moins étendus.

Pour beaucoup de personnes, et des plus académiques, Balzac est seulement *le père d'Eugénie Grandet ;* ellès en sont restées là avec lui et ne lui accordent pas plus de portée ni de gloire.

Je n'en veux pas à cette œuvre comme mon frère lui en voulait, et n'entends pas rabaisser le mérite de ce joyau littéraire, qu'on a si justement comparé à un tableau de Gérard Dow ou de Mieris; mais je crois que beaucoup de ses livres dépassent celui-ci en profondeur, s'ils ne le dépassent pas comme vérité et fini d'exécution.

Ce titre de *plus fécond de nos romanciers*, qui lui servit d'abord, lui devint nuisible en ce point, que Balzac resta inconnu des gens sérieux, qui le crurent indigne d'occuper même leurs loisirs, tandis que les esprits légers, qui se nourrissent exclusivement de romans, passaient, comme longueurs et hors-d'œuvre, les parties sérieuses de ses œuvres

dont les fabulations ne sont souvent que le cadre; il arrivait donc que beaucoup de ceux qui lisaient LA COMÉDIE HUMAINE ne la connaissaient pas plus que ceux qui ne la lisaient pas.

C'est ainsi que Balzac n'obtint pas d'abord la place à laquelle il a droit dans les bibliothèques du penseur, à côté de Rabelais, de Shakspeare et de Molière, par sa glorieuse parenté avec ces grands esprits.

Ceux qui ont suivi Balzac du berceau à la tombe peuvent assurer que cet homme si clairvoyant, si lucide, était confiant et simple jusqu'à l'enfantillage dans ses amusements, de l'humeur la plus douce jusque dans ses jours de tristesse et de découragement, et d'une amabilité telle, dans l'intimité, que la vie était bonne près de lui.

L'homme qui écrivait *le Curé de village*, *les Parents pauvres*, *les Paysans*, ressemblait à l'écolier en vacances dans ses heures de délassements; il semait des volubilis le long

du mur de son jardin, rue Basse, à Passy, les regardait le matin s'entr'ouvrir, admirait leurs couleurs, s'extasiait de la parure de certains insectes, traversait le bois de Boulogne et venait à Suresnes, où nous étions momentanément, pour faire un boston de famille où il était plus enfant que ses nièces; il riait des calembours, enviait les heureux qui avaient *ce don*, en cherchait, n'en trouvait pas, et disait avec regret : « Non, ça ne fait pas de calembour! » Il citait volontiers les deux seuls qu'il avait trouvés en sa vie. « Succès peu franc, avouait-il en toute humilité, car c'est sans le vouloir que je les ai faits. » (Nous supposions même qu'il les avait embellis après coup.)

Les proverbes retournés, qui furent quelque temps de mode dans les ateliers, l'occupèrent beaucoup; il y était plus heureux qu'aux calembours; il en composait pour son rapin Mistigri (d'*un Début dans la vie*) et pour Mme Crémière (d'*Ursule Mirouët*).

La femme doit être la chenille ouvrière de

la maison, lui causa autant de joie que ses plus belles pensées.

— Vous n'auriez pas trouvé cela, vous autres ! nous disait-il.

Il composait pour nos loteries les devises sous lesquelles nous cachions les lots, et nous arrivait tout joyeux quand il nous en apportait de bonnes.

— Un auteur sert à quelque chose, nous disait-il sérieusement.

Le maître de piano Shmuck et le banquier Nucingen, à qui il faisait parler le français-allemand, ne l'amusaient pas moins que son cher rapin Mistigri et que Mme Crémière. Il riait aux larmes en nous lisant ce qu'il leur faisait dire dans leur jargon.

On a beaucoup parlé, et non sans raison, de son amour-propre excessif, mais cet amour-propre était si franc, si bien justifié d'ailleurs, qu'on le préférait à cette fausse humilité qui révèle souvent bien plus d'orgueil.

Comment ne pas pardonner l'amour-pro-

pre à celui qui vient de signer *le Médecin de campagne*, *la Recherche de l'absolu*, *le Curé de village* et tant d'autres œuvres capitales, quand la conviction de son talent pouvait seule lui donner la patience et la force nécessaires à la création de pareils ouvrages : il eût mieux valu sans doute réprimer ce naïf enthousiasme de lui-même, mais n'était-ce pas demander l'impossible à un homme d'une telle vivacité d'impressions et d'une telle franchise ? On voit d'ailleurs dans ses lettres que des doutes suivaient de près ses grands contentements, ils étaient aussi vrais que ses accès d'amour-propre. Il vous demandait alors avec anxiété si les œuvres qui abrégeaient ses jours le feraient vivre plus longtemps que les autres.

Mais il ne faudrait pas croire que cet amour-propre fût sourd et ne sût entendre la vérité. On pouvait nettement lui dire : Telle chose est mauvaise, selon nous. Il commençait bien par crier, se débattre, vous injurier même un peu et prétendre que l'endroit jugé

faible était précisément le plus fort du livre ; mais si, nonobstant ses injures et sa colère, vous teniez bon et souteniez vos opinions, cette fermeté le faisait réfléchir ; il n'avait perdu aucune de vos paroles et de vos observations, il les pesait et les jugeait dans la solitude de ses nuits de travail et revenait serrer la main des amis qui s'intéressaient assez à lui pour lui dire la vérité.

« Vous aviez raison, ou vous aviez tort, » disait-il avec la même bonne foi, ayant autant de reconnaissance dans l'un ou l'autre cas ; et, malgré son amour-propre, c'étaient les amis qu'il préférait !... Il riait tout le premier de cet amour-propre et permettait qu'on en rît ; il était habile d'ailleurs à connaître la valeur d'un éloge et n'était jamais dupe des banalités qu'on débitait. Il était simple et confiant ; il ne pouvait être niais.

Il admirait le talent partout où il était, aussi bien chez ses amis que chez ses ennemis, et vengeait les uns et les autres contre

toute vulgarité qui calomniait ou attaquait l'intelligence!...

Que de fois il a protégé, sans le dire, de pauvres auteurs inconnus, dont le hasard lui faisait lire les premières œuvres, en allant les recommander à des directeurs de revues et de journaux! « Cet homme a de l'avenir, » leur disait-il. Un pareil jugement faisait autorité.

Une phrase pittoresque, incisive, lui suffisait pour résumer une situation ou l'avenir d'un homme, et il était impossible de mieux conter, de mieux causer et de mieux lire que lui : aussi ne fallait-il pas l'entendre lire ses livres pour en juger les points faibles; il eût fait admirer les vers de Trissotin.

L'égoïsme qu'on lui a reproché tenait à sa malheureuse situation et à ses grands travaux. Libre, il eût été serviable et dévoué; on en appelle aux amitiés qu'il sut conserver jusqu'à son dernier jour, et aux jeunes littérateurs auxquels il donna plus d'une fois ses conseils et son temps, sa seule fortune.

Mais celui qui sacrifie ses jours pour vivre dans l'avenir n'a-t-il pas le droit de se soustraire aux exigences de la société, à ces petits devoirs qui sont toute la vie des oisifs? et parce qu'il s'en sera abstenu, mérite-t-il d'être accusé d'indifférence?

Les lettres que j'ai citées répondent victorieusement à ces accusations et suffisent à faire juger son cœur.

Mon frère possédait d'ailleurs l'art de se faire aimer à ce point, qu'on oubliait en sa présence les griefs qu'à tort ou à raison, on avait contre lui, pour ne se souvenir que de l'affection qu'on lui portait.

Tous les gens qui l'ont servi ne l'ont pas oublié, il ne pouvait cependant pas les traiter selon ses désirs! Depuis la pauvre femme dont il parle dans *Facino Cane* (elle avait remplacé dans sa mansarde l'*inintelligent Moi-même*, qui accourait tous les matins rue de Lesdiguières, du fond du faubourg Saint-Antoine et qui alla le voir partout où il demeura, jusqu'à François, l'ancien militaire, qui fut

un de ses derniers serviteurs, tous l'aimèrent jusqu'au dévouement ; et Dieu sait s'ils connaissaient chez lui l'oisiveté et l'abondance !

« Je ne sais ce qu'il a, on le servirait pour rien, disaient-ils; on ne sent ni fatigue ni sommeil quand il a besoin de vous, et qu'il vous gronde ou vous récompense, on est toujours content de lui. »

Quant à ses amitiés, il est bien vrai, comme il l'écrivait dans la lettre à M. D..., qu'il n'en trahit aucune et les conserva toutes. Lié avec les hommes les plus remarquables de l'époque, tous s'honoraient de son affection et le payaient de retour. Plus d'une fois, il quitta ses travaux pour aller voir un ami malade ; chez lui, les devoirs du cœur primaient tous les autres.

Son entraînement avec ceux qu'il aimait était tel, qu'arrivé pour un instant, il restait des heures avec eux ; puis venaient les remords, il s'admonestait en disant :

« Monstre ! infâme ! tu aurais dû faire de la copie au lieu de parler ! » Il perdait encore

du temps à supputer combien lui coûtaient ses heures de délassement, compte fabuleux qui, partant de chiffres raisonnables, arrivait aux plus exorbitants.

« Car il faut compter les réimpressions, » disait-il.

En résumé, ce grand esprit avait toutes les grâces et tout le charme des gens qui ne brillent que par leur amabilité.

Son heureuse et aimable gaieté lui rendait cette sérénité dont il avait besoin pour continuer ses labeurs; mais bien fou celui qui prétendait juger Balzac dans ces instants de folie; l'homme-enfant, remis au travail, redevenait le plus grave et le plus profond des penseurs!

George Sand, qui l'a bien connu, et qui a noblement parlé de lui, George Sand, qu'il appelait *son frère George*, pour rendre sans doute hommage à son génie viril, s'est trompée en un seul point, sur l'extrême sagesse qu'elle lui attribue; il ne mérite pas cet éloge ; hors le travail qui primait tout, il ai-

mait et goûtait tous les plaisirs de ce monde; je crois qu'il aurait pu être le plus fat de tous les hommes, s'il n'en avait pas été le plus discret ! Lui, si confiant pour tout ce qui le regardait, ne commit jamais aucune indiscrétion dans ses relations et gardait fidèlement les secrets des autres, s'il ne savait pas garder les siens.

Je trouve dans ses lettres cette appréciation de George Sand :

« Elle n'a aucune petitesse en l'âme ni aucune de ces basses jalousies qui obscurcissent tant de talents contemporains. Dumas lui ressemble en ce point.

» George Sand est une très-noble amie, et je la consulterais en toute confiance dans mes moments de doute sur le parti logique à prendre en telle ou telle occurrence ; mais je crois que le sens critique lui manque, au moins de prime-saut; elle se laisse trop facilement persuader, ne tient pas assez à ses opinions et ne sait pas combattre les motifs que lui oppose son adversaire pour se donner raison. »

Mon frère disait plaisamment, à propos de sa petite taille (il n'avait que cinq pieds), « que les grands hommes étaient presque toujours petits.

» Il faut sans doute que la tête soit près du cœur pour que ces deux puissances qui gouvernent l'organisation humaine fonctionnent bien, » ajoutait-il.

On le trouvait toujours chez lui vêtu d'une large robe de chambre de cachemire blanc doublée de soie blanche, taillée comme celle d'un moine, attachée par une cordelière de soie, la tête couverte de cette calotte dantesque de velours noir adoptée dans sa mansarde, qu'il porta toujours depuis et que ma mère seule lui faisait.

Selon les heures où il sortait, sa mise était fort négligée ou fort soignée. Si on le rencontrait le matin, fatigué par douze heures de travail, courant aux imprimeries, un vieux chapeau rabattu sur les yeux, ses admirables mains cachées sous des gants grossiers, les pieds chaussés de souliers à hauts quartiers

passés sur un large pantalon à plis et à pieds, il pouvait être confondu dans la foule; mais s'il découvrait son front, vous regardait ou vous parlait, l'homme le plus vulgaire se souvenait de lui.

Son intelligence, si constamment exercée, avait encore développé ce front naturellement vaste, qui recevait tant de lumières! cette intelligence se trahissait à ses premiers mots et jusque dans ses gestes! Un peintre aurait pu étudier sur ce visage si mobile les expressions de tous les sentiments : joie, peine, énergie, découragement, ironie, espérances ou déceptions, il reflétait toutes les situations de l'âme.

Il triomphait de la vulgarité que donne l'embonpoint par des manières et des gestes empreints d'une grâce et d'une distinction natives.

Sa chevelure, dont il variait souvent l'arrangement, était toujours artistique, de quelque manière qu'il la portât.

Un ciseau immortel a laissé ses traits à la

postérité. Le buste que David a fait de mon frère, alors âgé de quarante-quatre ans, a reproduit fidèlement son beau front, cette magnifique chevelure, indice de sa force physique égale à sa force morale, l'enchâssement merveilleux de ses yeux, les lignes si fines de ce nez carré, de cette bouche aux contours sinueux où la bonhomie s'alliait à la raillerie, ce menton qui achevait l'ovale si pur de son visage avant que l'embonpoint en eût altéré l'harmonie. Mais le marbre n'a pu malheureusement conserver le feu de ces flambeaux de l'intelligence, de ces yeux aux prunelles brunes pailletées d'or comme celle du lynx.

Ces yeux interrogeaient et répondaient sans le secours de la parole, voyaient les idées, les sentiments, et lançaient des jets qui semblaient sortir d'un foyer intérieur et renvoyer au jour la lumière au lieu de la recevoir.

Les amis de Balzac reconnaîtront la vérité de ces lignes, que ceux qui ne l'auront pas connu pourront taxer d'exagération.

Mon frère concourut pour le prix Montyon avec son livre du *Médecin de campagne*, et ne l'obtint pas.

Il se présenta deux fois à l'Académie et ne fut pas reçu. Une lettre adressée par lui à Nodier, et que je tiens de l'obligeance de son petit-fils, M. Ménessier-Nodier, se rapporte à sa première défaite :

« Mon bon Nodier,

» Je sais aujourd'hui trop sûrement que ma situation de fortune est une des raisons qui m'est opposée à l'Académie, pour ne pas vous prier avec une profonde douleur de disposer de votre influence autrement qu'en ma faveur.

» Si je ne puis parvenir à l'Académie à cause de la plus honorable des pauvretés, je ne me présenterai jamais aux jours où la prospérité m'accordera ses faveurs. J'écris en ce sens à notre ami Victor Hugo, qui s'intéresse à moi.

» Dieu vous donne la santé, mon bon Nodier. »

M. L. J., son ami, m'a permis de publier ces trois lettres, écrites de Russie dans l'année qui précéda la mort de mon frère :

« Mon cher L...,

» Si le Théâtre-Français refuse *Mercadet*, tu peux offrir la pièce, avec toutes les précautions d'usage, à Frédérick Lemaître. Je jouis ici d'une tranquillité qui m'a permis de travailler; aussi recevras-tu plusieurs scénarios cet hiver qui pourront occuper tes loisirs, car je veux ta collaboration. Tu auras bientôt *le Roi des mendiants*. Je voudrais bien savoir ce que devient notre pauvre France, que les républicains tiennent au lit, il me semble. Je suis trop patriote pour ne pas penser à la profonde misère qui doit étreindre chacun, les artistes et les gens de lettres surtout! Quel gouffre que celui du Paris actuel! il a englouti L..., H... et bien d'autres sans doute; et toi, mon ami, que deviens-tu? La république te permet-elle encore de déjeuner au café Cardinal et de dîner chez Vachette? . . . .

. . . .

» Nous avons ici un homme qui travaille le fer d'une manière merveilleuse; si tu voulais m'envoyer le dessin d'une coupe, si riche qu'elle soit, il saurait l'exécuter, soit en fer, soit en argent. Tu aiderais ainsi un grand artiste poussé en pleine Ukraine comme un champignon. Si tu pouvais en-

fin joindre à ce dessin quelques bonnes gravures qui se vendent souvent pour peu de chose et faire une petite collection d'ornements, je te rembourserais ces frais avec plaisir ; je te dirais comment tu peux me les faire parvenir, et nous aurions aidé ainsi un digne et grand artiste en lui donnant des modèles.

» Mille amitiés, malgré ton laconisme. Tout à toi de cœur. »

« 9 février 49.

» Ma sœur m'écrit les étranges transformations que H... veut faire subir à *Mercadet*. Ton esprit et ta raison ont dû te démontrer avant ma lettre qu'il est impossible de changer une comédie de caractère en un gros mélodrame.

» Je n'ai jamais pensé que cette pièce pût aller au boulevard sans Frédérick Lemaître, Clarence, Fechter et Colbrun.

» Donc, je m'oppose formellement à ce qu'on travestisse *Mercadet* et le représente. Mais je n'empêche pas que H... fasse faire une pièce sur ce sujet; seulement il faut que tu saches et que tu dises :

» Que personne ne s'intéresse, au théâtre, aux

affaires d'argent, elles sont antidramatiques et ne peuvent donner lieu qu'à des comédies comme celle de *Mercadet*, qui rentre dans l'ancien genre des pièces à caractère.

» Donc, je me résume : ma pièce restera telle qu'elle est. Les sujets sont à tout le monde. H..., qui a une grande habitude du théâtre, n'en fera pas faire un drame, car il faudrait aller jusqu'à l'assassinat pour intéresser.

» Maintenant, mon cher L..., si tu peux savoir de source certaine quels sont les deux académiciens qui m'ont donné leurs voix dans ma seconde défaite, tu me feras grand plaisir, car je veux les remercier d'ici moi-même. Mais comme plusieurs voudront être de ces deux voix, ne te trompe pas; je veux être sûr des deux vraies voix.

» L'Académie m'a préféré M. ***. Il est sans doute meilleur écrivain que moi, mais je suis meilleur gentilhomme que lui, car je me suis retiré devant la candidature de Victor Hugo. Et puis M. *** est un homme rangé, et moi j'ai des dettes, palsambleu !

. . . .

» J... a été gracieux pour moi; je te prie de l'en remercier vivement. Si tu rencontres Gautier, dis-lui des choses affectueuses de ma part, car il

me revient de côté et d'autre des nouvelles de la Presse. Ses articles font sensation en Allemagne, malgré les révolutions, les sermons philosophiques et autres nuages allemands.

» Autant à Rolle, mon vieux camarade, qui a, dit-on, parlé fort gentiment de LA COMÉDIE HUMAINE.

» Tu auras sous peu *le Roi des mendiants*, pièce de circonstance en république et flatteuse pour la majesté populaire.

» Dieu te garde, et compte sur moi comme sur un homme qui se dira toujours ton ami. »

« 10 décembre 49.

» Mon cher L...,

» Une maladie de cœur, longue et cruelle, à péripéties diverses, m'a empêché d'écrire, excepté pour mes inextricables affaires et les stricts devoirs de famille.

» Aujourd'hui les docteurs (il y en a deux) me permettent, non pas le travail, mais seulement la distraction, j'en profite pour t'écrire.

» Si je reviens à Paris dans deux mois, ce sera grand bonheur, car il me faut au moins ce temps pour achever ma guérison. J'ai tristement payé les

excès de travail auxquels je me suis livré; mais ne parlons pas de cela.

» Donc, je pourrais être à Paris en février prochain avec la ferme et nécessaire envie de travailler, comme membre de la Société des auteurs dramatiques, car dans mes longs jours de traitement, j'ai trouvé une petite Californie théâtrale à exploiter; mais que faire ici? Il est impossible d'envoyer des manuscrits d'une certaine dimension. La frontière a été fermée à cause de la guerre, et nul étranger ne serait maintenant admis. Attendons donc mon retour pour faire mieux que d'en parler.

» Je suis sûr qu'il y a chez nous de grandes souffrances dans la littérature et dans les arts. Tout chôme, n'est-ce pas? En février 1850, trouverais-je un public hilare? C'est douteux. Néanmoins, je travaillerai. Pense qu'une scène écrite par jour fait trois cent soixante-cinq scènes par an, qui font dix pièces. En tombât-il cinq, trois n'eussent-elles que des demi-succès, resterait encore deux succès qui feraient un joli résultat.

» Oui, du courage, que la santé me revienne, et je m'embarque hardiment dans la galère dramatique avec de bons sujets. Mais que Dieu me garde d'échouer contre des bancs déserts!

» Je te le répète, mon ami, tout bonheur est fait de courage et de travail. J'ai vu bien des jours de misère, et avec l'énergie et surtout des illusions, je m'en suis toujours tiré ; c'est pourquoi j'espère encore et beaucoup.

» Nous avons ici un savant revenu de l'Arménie qui a retrouvé dans le Kurde les juifs de Moïse pur sang.

» A bientôt et mille amitiés. »

A propos de *Mercadet*, je dirai quelques mots sur *Vautrin*, la première pièce de mon frère représentée le 14 mars 1840, à la Porte-Saint-Martin. L'acteur chargé de ce rôle eut, à l'insu du directeur et de l'auteur, l'idée de copier un très-grand personnage dans la scène où Vautrin paraît en général mexicain. Honoré comprit aussitôt qu'on défendrait la pièce.

Je savais les raisons qui rendaient ce succès nécessaire. Inquiète de la révolution qu'avait dû produire le renversement de ses espérances, je courus le lendemain rue de Richelieu, dans la chambre que mon frère occu-

pait, et je le trouvai en proie à une grosse fièvre. Je l'emmenai chez moi pour le soigner. Deux heures après son installation, Victor Hugo, Alexandre Dumas et plusieurs autres de ses confrères accouraient pour lui offrir leurs services.

M. *** arrive et dit à mon frère qu'il se fait fort de lui obtenir une belle indemnité s'il consent à retirer *Vautrin*, afin d'éviter à l'autorité une initiative qu'il lui serait désagréable de prendre.

— Monsieur, lui répondit mon frère, l'interdiction de *Vautrin* me sera fort préjudiciable, mais je n'accepterai pas d'argent en payement d'une injustice; on défendra ma pièce, car je ne la retirerai pas.

Vautrin fut rayé de l'affiche à la troisième représentation.

Les premiers essais dramatiques de mon frère méritaient-ils ou non leur insuccès? je ne sais; mais je crois que celui qui créa le type de Mercadet et sonda le premier cette plaie de l'agiotage qui attaque et désole au-

jourd'hui tant de familles, pouvait espérer une seconde illustration littéraire.

Le temps viendra peut-être d'achever le récit des dernières années de l'existence de mon frère; ces détails seront également appuyés de lettres qui prouveront le changement qu'une expérience si chèrement achetée avait apporté à cette vaste intelligence : le Balzac d'alors avait triomphé de ses expansions, était devenu prudent, grave, sérieux même, sans misanthropie toutefois.

Je parlerai enfin des derniers jour de sa vie, brisée dans toute la force de son âge et de son talent, avant qu'il eût achevé son œuvre, quand il espérait le bonheur et allait au moins jouir de cette tranquillité si longtemps désirée, circonstances douloureuses qui émurent amis et ennemis.

D'immenses succès, de grandes affections firent les joies de sa vie; il eut aussi des afflictions suprêmes, rien n'est médiocre dans l'âme de celui que Dieu a doué d'exquises

sensibilités et d'une haute intelligence. Qui osera le plaindre ou l'envier ?

J'ai révélé son caractère, je l'ai montré dans sa vie privée, ses sentiments de famille et ses amitiés, j'ai raconté des infortunes vaillamment combattues, courageusement supportées, je crois avoir rempli ma tâche en faisant estimer et aimer l'homme dans l'écrivain qu'on admire ; là se bornent mes obligations envers lui et envers tous. Aux forts seuls appartient le droit de juger l'auteur.

FIN.



